

MAMADOU MAHMOUD N'DONGO

La géométrie
des variables

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

MAMADOU MAHMOUD N'DONGO

La géométrie
des variables

roman

CONTINENTS NOIRS

nrf

GALLIMARD

Les littératures dérivent de noirs continents.

Manfred Müller

À Raymond Eldin

Qui trace une limite l'a déjà franchie.

CEES NOOTEBOOM

PREMIÈRE PARTIE

« LES NOCES DE WOLKELSTEIN »

DIDASCALIE

« L'antisémitisme est la réponse à la xénophobie juive », *Les Noces de Wolkelstein*, acte II, scène 2. *Didascalie*, Yaya Cissé, bonjour...

Indéniablement l'événement théâtral de cette rentrée hivernale 2008, nous le devons aux *Noces de Wolkelstein* de Lionel Seligmann, dans une mise en scène de Christopher Adams, que j'ai le plaisir de recevoir : Christopher Adams, bonjour...

Christopher Adams : Bonjour.

Yaya Cissé : Cette pièce a fait beaucoup parler d'elle, avant même son lever de rideau au théâtre de l'Odéon, puisque lors de sa création, en Autriche, elle a suscité une violente polémique... C'est une pièce éminemment politique comme souvent dans le théâtre de Seligmann.

Mais, tout d'abord, commençons par le commencement.

Vous êtes né en 1963 à Singapour et, à vingt ans, sûr de votre destinée vous fondez votre compagnie, ici à Paris : « Les Tréteaux » qui va fêter cette année son quart de siècle d'existence. Non seulement c'est toujours la même troupe, mais elle s'est enrichie au fur et à mesure des années de nouveaux talents. C'est une longue et riche expérience, assez unique de nos jours, et qui ajoute assurément à la qualité de vos productions. Et justement, pour les vingt-cinq ans de la compagnie, vous avez décidé de reprendre au théâtre de l'Odéon, dont vous êtes le metteur en scène associé pour cette année, *Les Noces de Wolkelstein*, du grand dramaturge autrichien Lionel Seligmann. Comme je le disais dans l'introduction, la politique est un élément d'importance dans cette pièce... Au point que votre première, à vous aussi, a été perturbée par des militants d'extrême droite... venus même d'Autriche... puisque le personnage de Heider est inspiré à la fois de Hitler et de Jörg Haider — le leader de l'extrême droite autrichienne...

Nonobstant la manifestation, la représentation a eu lieu, Christopher Adams ?

Christopher Adams : Oui ! Nous avons tenu à jouer, les acteurs ont dû élever la voix pour couvrir le tapage provenant du hall. Au bout d'un moment, on les a moins entendus... comme ils n'étaient pas très nombreux, et que les forces de l'ordre étaient en grand nombre, ils ont fini par se disperser, et cela a beaucoup amusé Lionel Seligmann de se retrouver pour la première fois de sa vie derrière les CRS !

Yaya Cissé : C'est une pièce qui ne laisse pas indifférent : la polémique s'est poursuivie dans la presse où j'ai lu bon nombre de commentaires et de critiques, et de l'avis général c'est une œuvre profondément ambiguë. Ne serait-ce que cette phrase, que j'ai citée, et pour que nos auditeurs nous comprennent je vais m'arrêter un moment à l'intrigue.

Dans le premier acte, vous nous avez montré l'ascension dans la grande bourgeoisie berlinoise d'Ariel Wolkelstein et, en parallèle, l'ascension tout aussi réussie de son condisciple avocat Sebastian von Dantzing mais, alors que Wolkelstein est un être de lumière, Dantzing est un personnage crépusculaire, il annonce et accompagne le pendant noir de l'Allemagne du début des années trente. Dans ce premier acte, nous assistons donc aux deux destins, avec en arrière-plan : la grande Histoire. Quand le rideau se lève pour l'acte II, nous sommes au lendemain de la montée du nazisme. Les murs sont couverts d'affiches antisémites et c'est précisément dans ce contexte que Wolkelstein et son ami Muller reviennent du tribunal. S'arrêtant devant l'une d'elles, Wolkelstein aura ce commentaire : « L'antisémitisme est la réponse à la xénophobie juive... »

Cette phrase a suscité de vives réactions : elle choque, elle interpelle, elle interroge... et ce qui est terrible, c'est qu'elle a une incidence sur notre lecture

des malheurs qui vont survenir à Wolkelstein. Il n'est plus la victime expiatoire d'une politique raciale, mais bien le comptable de cette phrase...

Christopher Adams : Tout d'abord, une précision... si vous me le permettez : Cette phrase n'est pas de Wolkelstein, elle est d'Ulrich Heider... Heider dit cette phrase lors d'un meeting...

Yaya Cissé : Pardonnez-moi, mon résumé est devenu un raccourci ! Vous avez raison. Dantzing se rend à une réunion syndicale, avec Wolkelstein, pour rencontrer un leader syndical qui n'est autre qu'Ulrich Heider accusé par son employeur de sédition. C'est un instant important que cette rencontre : c'est la seule fois de la pièce où les trois protagonistes vont être réunis... et c'est justement ce meeting qui scellera le destin de chacun, qui aura une incidence dans leur amitié ; les propos d'Ulrich Heider sur la crise économique, sur les fléaux qui s'abattent sur l'Allemagne, et plus particulièrement sur l'ennemi de l'intérieur : le Juif, décideront de leurs engagements respectifs...

Christopher Adams : Oui... Wolkelstein va se découvrir une identité juive, et Dantzing, par le biais de son engagement de défenseur, gravira avec son client antisémite tous les échelons du pouvoir.

Yaya Cissé : Dantzing est un personnage plein de paradoxes... Il n'est ni raciste ni antisémite.

Christopher Adams : Dantzing... il est bien pire, c'est un opportuniste, qui laisse faire, voire qui encourage pour obtenir des avantages.

Yaya Cissé : Et cette phrase que reprend Wolkelstein ?

Christopher Adams : Certes... il la reprend... Wolkelstein est un intellectuel. Il cherche à déchiffrer, à appréhender cette phrase. Elle interroge son altérité.

Yaya Cissé : Ce qu'insidieusement lui rappellera Dantzing au moment des noces, où il demandera à son ancien condisciple : épouse-t-il une femme ou une cause, puisque Ethel est juive ?

Christopher Adams : Oui, mais cette question, il se la pose lui-même, dans sa relation avec Heider, ce qui l'amènera à un choix, lourd de conséquences. Lui, le camarade de classe de Wolkelstein, terminera procureur général du régime de Heider.

Yaya Cissé : Ce qui ne laisse pas d'étonner, c'est ce parcours. Qu'est-ce qui décide Dantzing à prendre cette direction ? Il est remarquablement interprété par Jean-Philippe Valter, qui lui apporte toute sa fougue et son élégance : c'est un dandy. Mais aussi un personnage hautement tragique, à force de vouloir être aux avant-postes le voici porte-oriflamme du nazisme. Il est manipulé par Heider qui voit en lui la grande bourgeoisie allemande : avec Dantzing, il met

le pied dans les salons, il sort des caves, le voici sous les lustres de la haute société.

Christopher Adams : Dantzing n'est pas seulement une classe sociale, c'est l'ensemble du peuple allemand, séduit.

Yaya Cissé : Justement, Seligmann ne montre aucune figure critique, aucun opposant allemand. C'est le reproche que vous font certains critiques.

Christopher Adams : Seligmann questionne l'histoire, il n'est pas historien !

Yaya Cissé : Pourtant l'Allemagne et l'Autriche sont clairement situées. Les années trente et quarante, pour le premier et le deuxième acte, et les années deux mille pour le dernier. Ce qui est tout de même déroutant. Il n'est pas historien, néanmoins il fait tout de même de l'histoire...

Christopher Adams : J'insiste, vous n'avez aucune figure historique... tout y est symbolique. Par exemple Dantzing : c'est à la fois Goebbels et les grandes familles industrielles allemandes, comme les Quandt... C'est ce qui m'a intéressé dans la pièce de Seligmann : les mouvements de masses, le mouvement collectif. Par Dantzing, j'ai la société allemande ; par le biais de Wolkelstein le fait d'être juif ; par Heider l'idéologie en politique ; avec ces trois symboles, j'ai un pays, une politique et ses citoyens.

Yaya Cissé : Je rappelle à nos auditeurs que votre première a été perturbée par des militants d'extrême droite...

Christopher Adams : Ils ne pouvaient rendre un plus bel hommage au théâtre de Seligmann.

Yaya Cissé : Nous avons parlé du premier acte, Christopher Adams, venons-en au deuxième. Quand le rideau tombe sur l'acte II, la famille de Wolkelstein vient de périr dans les camps, lui-même revient de déportation, où il était un sonderkommando. Avec le troisième et dernier acte, nous avons traversé le temps et l'histoire, nous ne sommes plus en Allemagne, mais en Autriche, dans un café où deux vieillards, Wolkelstein et Dantzing, sont assis face à face, à une terrasse. En arrière-plan de ce passé, nous avons le moment présent, qui est symbolisé par une élection : en ce soir de scrutin les habitués et la foule du bar commentent l'ascension au pouvoir d'une coalition de droite comprenant l'extrême droite. Et c'est là que les critiques sont les plus vives, vous semblez dire que l'histoire va se répéter.

Christopher Adams : C'est ce qui s'est passé en 2000 ! Et qui risque de se reproduire très prochainement. Ce qui pose débat, et dont on ne parle pas dans les médias, c'est qu'en Autriche les supporters de Haider ne font pas un procès à Seligmann à propos des opinions politiques de leur leader, ils ne remettent pas en question son racisme, son populisme, son antisémitisme. Ce qu'ils lui reprochent, c'est la relation explicitement homosexuelle entre Dantzing et Haider. L'histoire nous a-t-elle appris quelque chose ? Je ne le pense pas. Seligmann ne fait qu'acter une vérité. La pièce de Seligmann est écrite au présent.

Yaya Cissé : *Les Noces de Wolkelstein*, de Lionel Seligmann, dans une mise en scène de Christopher Adams, se jouent jusqu'au 24 février au théâtre de l'Odéon. Christopher Adams, merci d'avoir été notre invité.

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉPOPÉE DE L'ÉCUYER
PIERRE-ALEXIS DE BAINVILLE

L'AMSTEL

À 11 h 43 nous arrivâmes à Amsterdam Centraal, nous descendîmes du Thalys, Daour et moi, et allâmes à la rencontre de la jeune femme à la pancarte.

— Je m'appelle Ingrid, je travaille pour le journal *Vox* organisateur des Konrad Van Bahr Price, bienvenue à Amsterdam, vous êtes ?

— Daour Tembely et Pierre-Alexis de Bainville, dis-je en prenant le programme, tandis que Daour finissait sa conversation téléphonique.

Il raccrocha et prit, lui aussi, le programme des festivités. Ingrid barra nos noms sur sa liste.

— Veuillez me suivre, notre taxi nous attend !

On nous déposa à l'Hôtel de l'Europe, et nous convînmes de nous retrouver à 13 heures pour déjeuner.

Daour reprit son téléphone, et Ingrid se dirigea vers le restaurant de l'hôtel pour réserver. Pour ma part, je gagnai ma suite avec vue sur l'Amstel.

En tirant les rideaux, je déclassai ma suite, et allai me coucher.

Je restai ainsi dans la pénombre pendant la petite demi-heure qu'il me fallait attendre puis j'ouvris le minibar, pris une mignonnette de whisky pour fêter mon prix : le Konrad Van Bahr 2008 Politique. Ce prix européen nous distinguait, Daour et moi, pour la meilleure campagne politique de l'année précédente, la nôtre était française, et présidentielle.

Ce prix qui devait marquer le zénith de ma carrière se révéla en fin de compte en être le nadir.

Daour, que j'avais formé, m'avait permis d'être couronné à cinquante-deux ans, tandis que lui, à trente ans, avait eu l'ascension la plus rapide qu'il m'ait été donné de rencontrer.

Aujourd'hui c'était lui qui m'aidait à me maintenir.

Ingrid se leva et me présenta ma chaise, puis le menu. Daour était toujours au téléphone. Autour de nous bruissait un entrechoquement de couverts et de conversations interrompu par de difficiles déglutitions.

On passa commande et notre jolie guide nous apprit que nous devions nous rendre dans les locaux de son magazine, *Vox*, pour une séance de shooting.

Ingrid nous expliqua que son magazine préférait nous cueillir dès notre arrivée, puisque généralement, après la remise du prix et la party, les lauréats n'étaient guère présentables le lendemain, donc il fallait nous changer ou bien emporter nos smokings avec nous. Elle s'excusait, mais on ne pouvait faire autrement, et comme pour nous consoler elle nous répéta le nom du photographe qui allait faire notre portrait : Allan Curtis.

Allan Curtis... On reconnaissait davantage son style que les personnes photographiées.

J'avais vu son travail, plutôt son non-travail. Il ne laissait net qu'un détail, une monture de lunettes, un œil, la bouche, un lobe d'oreille ou bien un objet qui devait nous permettre de reconnaître le modèle, mais ce qui nous renseignait le mieux c'était le nom du modèle.

Le seul talent que je lui accordais c'était d'avoir su vendre son concept de portrait flou.

Quand elle répéta une troisième fois que c'était Allan Curtis ! Daour reposa son téléphone et fit ce que je m'attendais à le voir faire. Il entreprit notre jeune et belle accompagnatrice.

Ingrid était séduisante au point d'en être commune. Elle ressemblait à toutes ces jolies stagiaires qui mettaient à profit leur capital.

Daour lui parla d'Allan Curtis, tout ce qui était tendance était son domaine. Il avait proposé son nom et, comme notre client était de toutes les audaces, il s'en est fallu de peu que le portrait officiel du président de la République française soit un poignet flou surmonté d'une Rolex.

On m'apporta mon plat, puis mon dessert, et je remontai me changer. Dans le hall, j'attendis Daour et Ingrid en considérant les mines compassées des clients de l'hôtel.

Elles me rappelèrent que j'étais dans un lieu de transit.

Dans un premier temps, la gêne, l'appréhension se lisaient sur les visages de ces corps arc-boutés à la réception comme des rescapés, et qui lestement s'en détachaient dès vérification de leur identité et obtention de leurs clefs. Et là un changement s'opérait, ils devenaient comme ces nouveaux arrivants ayant soudainement acquis leur titre de résidence : lorgnant, dédaignant ce qu'ils avaient été en s'éloignant de la masse compacte d'un air hautain, ils allaient ostensiblement vers les ascenseurs.

Excepté le nom de l'hôtel et sa clientèle, l'endroit était fort plaisant. Le luxe avait encore ce cachet qui n'était pas platiné de vulgarité, de ce qu'on nomme le lounge. Les lumières avaient le bon goût de cacher davantage que de révéler. L'aménagement était vraiment de belle facture, seul le nom de l'établissement dépareillait. Comment était-il possible de manquer autant d'imagination en lui donnant une telle appellation ? Je me levai, sortis devant l'entrée du hall et tournai à gauche pour revoir l'Amstel.

J'étais appuyé à la rambarde du pont quand Daour me proposa un cigare.

— Où est passé notre fixe ? demandai-je en allumant mon cigare

— Fixeur !

— C'est comme ça qu'on désigne les guides en Irak !

— Je sais ce que c'est, mais je croyais qu'on les appelait plutôt mouchards.

— Tu es la personne la plus cynique que j'aie rencontrée... Tu ne respectes rien.

— Je te respecte.

— C'est ce que je disais... Alors elle est où ?

— Elle prend une douche.

— Comment est-elle ?

— Comment est-elle ? Tu parles physiquement ?

— Non, ça je sais, avec ce qu'elle porte, c'est même étonnant que tu me poses cette question... Non, je veux savoir comment elle est dans l'intimité...

— D'abord elle a plus de poitrine qu'il n'y paraît, ses implants sont plus gros que... Tu te rends compte que j'ai pas le souvenir d'avoir touché une poitrine sans silicone... Même miss Betty Pancake...

— Ta première petite amie s'appelait Betty Pancake, ça explique beaucoup de choses...

— C'était ma nurse.

— Avec ta nurse ! Tu parviens encore à m'étonner...

— Elle m'a été d'un grand secours, j'ai jamais eu de complexe œdipien.

— Je crois surtout que tu n'as jamais eu de complexes, mon cher Daour.

— Tiens, cela faisait longtemps...

— Longtemps...

— Que tu n'avais pas dit : mon cher...

— Revenons à Ingrid...

— ... Elle a un joli tatouage au bas du dos, qui m'a fait penser à une date de péremption. Je possédais ce corps, et je me disais que sa peau, huilée, parfumée, ferme, dans...

— Tu as de ces idées...

— C'est morbide...

— Elle nous fait signe, le taxi est là... Comment tu trouves le nom de notre hôtel ?

— Ils ne se sont pas foulés. Ça fait administratif, très administratif : l'Hôtel de l'Europe.

— Dans un pays qui a été, par son histoire, un point de départ et guère un carrefour, et dans une ville qui n'est pas européenne.

— Si, Amsterdam est européenne... même la langue est européenne, on dirait de l'anglais, de l'allemand...

— Elle est plus proche de l'allemand que de l'anglais, comme le pays pendant la guerre d'ailleurs.

— Comment ça...

— De tous les pays occupés, c'est la Hollande qui a fourni aux garnisons allemandes le plus grand nombre d'unités supplétives.

— Tu as de ces critères... Tu vas me dire qu'ils ont tué tous leurs Juifs aussi...

— Non, que les deux tiers...

COCKTAILS

Amsterdam était une ville à taille humaine, les déplacements y étaient compliqués. On aurait pu prendre le tram ou bien y aller à pied, la voiture a davantage rallongé notre trajet qu'autre chose, mais qu'importe, on avait été maquillés, et nous avons eu une longue conversation avec le photographe, pour *définir* ce qui nous *définissait*...

Je choisis mon carnet Moleskine, et Daour son iPhone.

On nous fit asseoir dans un sofa, entre nous sur un socle trônaient nos deux statuettes : une compression dorée d'une œuvre en devenir, excessivement lourde et tranchante sur ses arêtes.

Après la séance on fit un avant-cocktail avec d'autres lauréats dans les bureaux du directeur et fondateur du prix, Martin Schmidt. Il avait la soixantaine et ses séances d'UV lui donnaient quinze ans de plus.

Il portait un jean slim qui le boudinait, avec un pull Alexander McQueen, des bottines Joaquim Lopez, et des lunettes de soleil Marc Jacobs, m'inventoria Daour... C'était un jeu auquel nous aimions nous livrer : nous devions définir le profil psychologique de notre client et, dans le cas de Martin Schmidt, on ne pouvait rien explorer de l'intérieur tant il était un ersatz de son journal.

Je crois sincèrement que j'aurais refusé son prix si je l'avais rencontré plus tôt. Certes le prix avait gagné en un peu plus de dix ans une certaine audience et, de surcroît, était l'un des mieux dotés. Malgré cela la pensée que j'étais, en l'acceptant, une extension de cette personnalité me désolait.

Ingrid s'empressa d'aller l'embrasser, tout comme le photographe qui s'inclina au point que j'entendis ses genoux heurter le parquet.

— Il est pathétique !
— De qui tu parles ?
— De Martin Schmidt.
— C'est toi dans dix ans, Pierre. Allons saluer notre hôte !
— Fuyons.
— Et le prix ?
— Prends ta statuette.
— Je te parle pas de cette merde. Regarde, j'avais pas vu. Il porte une Rolex.
— Ma pitié s'est muée en mépris.
— Tu ne le frappes pas, je compte toucher mes cent mille euros. Tu crois qu'il va nous faire un virement, ou bien deux chèques ?
— Il est homme à faire des chèques.
— Pourquoi ?
— Pour le plaisir de parapher.
— Cinquante mille euros en un après-midi, c'est bien.
— Tu veux vraiment partager ?
— Tu ne vas pas recommencer. Oui, j'estime que tu as droit à ta part.
Maintenant fais ton plus beau sourire. Bonjour, monsieur Schmidt !

On nous remit les chèques et les trophées dans une salle de concert ; nous étions une dizaine de lauréats dans différentes catégories et, bien entendu, nous fûmes les derniers à monter sur l'estrade. Aussitôt après je cherchai un moyen de m'exfiltrer. Je n'étais pas le seul dans cette situation, on trouva bientôt plus de monde sur le trottoir que dans la salle, je renonçai à prendre un taxi et montai dans un tram avec mon trophée.

Je m'arrêtai au De Jaren, le café qui était accoté à notre hôtel, et je m'aperçus que tout le monde s'y était donné rendez-vous. Je réussis à atteindre le bar où mon coude heurta un autre trophée Van Bahr posé sur le comptoir, ce qui me fit lâcher le mien qui alla choir sur mon pied.

Je me mordis les lèvres pour ne pas crier, mais tout mon corps n'était que douleur. Je m'inclinai et ramassai à la fois mon orgueil et mon trophée que je posai à côté de celui qui m'avait causé tant de dommages.

Je bus plusieurs cocktails aussi improbables que leurs noms. Je repris mon Van Bahr, et je franchissais les portes du De Jaren quand on me retint par le bras.

— *Sorry ! you have take my statuette.*

Je me retournai. C'était un jeune homme, qui me présenta un trophée qu'il me tendit en me montrant la petite plaque que je n'avais pas remarquée et où était inscrit mon nom. Je regardai celui que j'avais dans les mains : je m'appelais Yukio Yoshimoto, et j'étais élu meilleur danseur classique. Nous retrouvâmes nos attributions.

En repartant j'aperçus Daour qui fumait un cigare sur le trottoir d'en face, en compagnie d'Ingrid et d'une autre jeune femme. Je m'approchai d'eux, aussitôt Ingrid et son amie regagnèrent le De Jaren.

— Je crois qu'Ingrid ne m'aime pas...

— J'y suis pour beaucoup.

— Mieux encore !

— Elle m'a demandé comment on trouvait son pays et ses citoyens. Pour ma part, j'ai répondu que c'était un beau pays, avec de belles personnes ! Et elle m'a demandé ce que toi tu pensais.

— Je vois... Et tu t'es fait un devoir...

— Non une promesse...

— Une promesse...

— Oui... Tu te rappelles pas...

— Non...

— Tu m'avais expliqué lors de notre première rencontre, sur le ton docte qui te caractérise : Mon cher Daour...

— J'ai dit mon cher ?

— Oui...

— Oui... Cela me surprend et tu m'affirmes que c'était notre première rencontre ?

— ... Non, c'était la deuxième fois... Mais c'était notre premier déjeuner.

— Ainsi tout s'explique ! Mon cher Daour ! Je ne dis jamais mon cher lors de la première rencontre, j'ai besoin d'être séduit...

— Pierre, tu deviens blessant... Mais laissons ça de côté, nous y reviendrons en temps utile ! Tu m'avais expliqué que nous étions les extensions de la personnalité de nos clients. Il ne fallait pas qu'on répète leur parole, mais bien qu'on la devance comme l'écuyer et son chevalier...

— Je t'ai dit ça ?

— Oui...

— Avait-on commencé à manger, ou bien étais-je à jeun ?

— Je ne saurais dire... Mais tu as insisté sur ce point.

— ... Je t'ai expliqué la théorie...

— Non... Je ne savais même pas que c'était une théorie...

— « La théorie du chevalier et de l'écuyer », et non pas de l'écuyer et du chevalier. C'est un système développé en 1956 par un concessionnaire Ford de Baltimore du nom de Philip Seymour Guzman.

— Guzman, un garagiste à Baltimore... Son nom ne me dit rien...

— C'est normal, il n'a jamais rien publié.

— Pas de livre, ni d'article ?

— C'était un excentrique.

— Et comment tu le connais ?

— Je suis allé l'écouter, comme tout le monde.

— Il ne publiait pas pour obliger les gens à venir à ses séminaires ?

— Non... Pour Guzman il est davantage question d'initiation, de cooptation, d'où l'importance de la réactivité de la salle. Plus important que la théorie, c'était le commentaire, la lecture de sa méthodologie.

- Il devait être franc-maçon... On pourrait poursuivre au De Jaren ?
- Non, je retourne à l'hôtel.
- Je t'accompagne, j'ai plus de cigare... Il organise encore des séminaires ?
- Non, il est mort en 1986...
- Tu as le temps, pour un dernier verre ?
- Oui.

Je m'installai dans le salon du bar. Il n'était pas très tard, et pourtant tout semblait indiquer que nous étions à une heure fort avancée de la nuit, je passai commande et tournai mon fauteuil pour regarder l'Amstel.

— Dis-moi, Daour, sans regarder ta montre, vu le peu de monde, la lumière, le personnel de l'hôtel, pour toi il est quelle heure ?

— ... Je dirais... 2, 3 heures du matin...

— Il est à peine 22 heures...

— Tiens, voilà ton danseur. Tu lui as pris encore quelque chose ?

— Il semblerait que non, il attend quelqu'un... N'est-ce pas notre cher Allan Curtis ?

— Il y a une séance privée à l'horizon... et il a l'air d'aimer *nettement* les beaux garçons.

— Dommage que cela soit un danseur...

— Pourquoi ?

— Ma première femme était danseuse classique, il faut savoir que cette bénédiction a un coût !

— Au sens financier...

— Non, la danse est un milieu antinomique ; c'est un art pour un public d'esthètes pratiqué par des athlètes... si on aime la danse, il ne faut pas fréquenter les danseurs...

— Pourquoi ?

— Le danseur a le cerveau reptilien du sportif avec le narcissisme de l'acteur.

— Aïe... La plaie est encore ouverte... tu veux quelque chose à boire ?

— Un whisky.

Je reposai mon verre.

— Je dois te confesser, mon cher Daour, que je suis agréablement surpris que tu te souviennes de cette théorie... non pas que je doutais de ton intelligence, mais plutôt que tu aies pris la peine de m'écouter et de mémoriser ce que je te disais... Je suis touché... Sincèrement...

— ... Pierre, tu vas bien... Je vais chercher un médecin !

— Non, va plutôt nous chercher à boire...

— ... Je ne crois pas que l'alcool te fasse du bien, je vais t'apporter de l'eau... tu m'inquiètes...

— Prends-moi un autre whisky.

— Pierre, ton verre...
 — Merci, tu as reconnu l'homme au bar...
 — Le barman...
 — Non, celui qui était derrière toi et qui passe commande...
 — Le vieux...
 — ... Oui... Le vieux...
 — Et...
 — Tu ne sais pas qui c'est...
 — ... Non...
 — Lionel Seligmann...
 — Seligmann, son nom me dit quelque chose...
 — Il était avec nous à la cérémonie, il a reçu un Van Bahr...
 — Je me demande qui dans cette ville n'a pas reçu un Van Bahr... Et, en plus, le trophée est moche.
 — C'est le propre de la vulgarité ! Mon cher Daour... c'est ce qui est commun...
 — Alors c'est qui ? À t'entendre c'est un homme important...
 — Un dramaturge...
 — C'est un auteur dramatique ?
 — Non, c'est un dramaturge.
 — Quelle est la différence ?
 — L'un est joué et l'autre pas !
 — Ton humour va me manquer... Pierre, j'ai accepté l'offre du bureau de New York...
 — Enfin ! tu me le dis...
 — Tu... Tu le savais ?
 — Depuis lundi...
 — Depuis lundi, et nous sommes...
 — Samedi 9 février 2008 et il est exactement 22 heures et 17 minutes... Je l'ai appris par Stéphanie du siège...
 — Excuse-moi, je ne savais pas comment te l'annoncer...
 — ... *Si je détourne la tête, il ne me voit pas...*
 — Je suis désolé...
 — Ne le sois pas, c'est une excellente nouvelle... Je suis heureux pour toi... Vraiment, si tu m'avais consulté je t'aurais dit de partir, c'est une belle promotion, que tu as méritée. Tu vas multiplier ton salaire, et à New York tu seras en confrontation avec les meilleurs et c'est l'émulation qui crée l'excellence... Et aujourd'hui je ne suis pas ce qui se fait de mieux dans la profession...
 — Pierre, dis pas ça, tu es un grand professionnel...
 — Daour... Mon cher Daour, tu le sais mieux que moi : je n'ai plus les outils pour comprendre cette société... Je suis dépassé.

— Arrête, tu es Pierre-Alexis de Bainville, c'est la première chose que Peter Graham du bureau de New York m'a dite : je suis honoré d'avoir dans mon équipe le coéquipier de Pierre-Alexis de Bainville...

— Coéquipier, il n'a pas dit l'assistant... décidément, les nouvelles vont vite...

— Pierre...

— Je sais... Je sais, mon cher Daour, j'ai encore un nom, c'est pour cela que Genève me garde et, dans notre profession, ça compte... En quelque sorte, on ne me garde pas, on *m'épargne*... ça te fait pas sourire...

— ... Si... Tu restes à Paris...

— Non... Ils sont charitables jusqu'à un certain point...

— Donc, tu es muté... tu as pu choisir ta ville... ou ton département ?

— Non... mais c'est bien tombé...

— Où ?

— À Berlin...

— Berlin, c'est un grand bureau, c'est super... Qu'est-ce que tu vas y faire ?

— M'occuper du département événementiel...

— ... Alors, tu vas être responsable de la manifestation la plus importante de l'année prochaine... les vingt ans de la chute du mur...

— Décidément, je t'ai bien formé, tu as le sens de l'histoire...

— Je ne suis que ton humble écuyer...

— C'est ça, oui...

— Vraiment tu as de la chance, tu vas avoir le privilège de célébrer...

— Ou de commémorer la chute du mur... je crois me souvenir que c'était en novembre...

— Le 9 novembre 1989, je me rappelle cette date parce que...

— S'il te plaît, épargne-moi les détails scabreux...

— J'ai à peine commencé...

— Mais je sais, mon cher Daour, comment ça allait finir...

— Tu me reproches de connaître les grandes dates de l'Histoire contemporaine !

— Non plutôt : ta mémoire sélective des dates... Cela fait trois années que nous travaillons ensemble... Et pour que tu t'en souviennes de manière si précise, tu devais être dans une orgie...

— J'avais dix ans à l'époque...

— C'est justement ce qui m'inquiète...

— ... Je retourne au De Jaren, tu es vraiment sûr de ne pas vouloir m'accompagner ?

— Non, beaucoup trop de bruit. Je vais plutôt finir mon verre, et ensuite je monterai paisiblement écouter la fin de mes émissions en baladodiffusion...

— Baladodiffusion... c'est très chic... à l'inverse du plébéen podcast...

— Concède que baladodiffusion est bien plus poétique que le pragmatique podcast...

— Je l'admets... Qu'est-ce que tu écoutais tout à l'heure dans le Thalys, en baladodiffusion ?

— *Didascalie*.

— ...

— C'est une émission culturelle qui a pour objet le théâtre, où il était justement question de Lionel Seligmann.

— ... Son visage n'est guère avenant... Il ressemble peut-être à ce qu'il écrit ?...

— Peut-être...

— Bon, ce n'est pas le tout de prendre des verres avec toi. Il est temps pour moi de retrouver ma jolie Hollandaise, avant qu'elle ne pense que je partage tes opinions... On déjeune ensemble ?

— Oui, et notre train est à quelle heure ?

— 16 h 26, on se donne rendez-vous à 13 heures... ici.

— C'est bien... Attends, avant de partir pourrais-tu m'apporter un autre verre de whisky...

— Je te l'apporte tout de suite... Il se mit debout et de nouveau il redevint le centre d'attraction du bar. Le barman s'avança au plus près de ce que la décence pouvait tolérer. Tout comme les traits de l'impassible Seligmann se mirent à osciller. De sa démarche altière, le beau Daour traversa la salle aussi indifférent qu'il était convoité.

Il passa ma commande et vint poser délicatement mon verre, tandis que j'échangeais un sourire entendu avec Seligmann.

- Mon cher Daour, je crois que tu plais beaucoup à notre dramaturge...
- J'en doute...
- Qu'est-ce qui te fait dire ça ?
- Il m'a surpris avec Ingrid dans l'ascenseur.
- Et alors ! Il a peut-être plus d'imagination que toi...
- C'est-à-dire ?
- On peut aimer à la fois les Hollandaises, les femmes et les hommes...
- Je vais le répéter à Ingrid, verrouille ta porte... à demain, Pierre.
- À demain...

Lorsqu'il m'eut quitté, je perdis tout intérêt pour Lionel Seligmann.

Alors, pour me consoler, je bus mon verre, et c'est en me relevant que je me mis à tituber, c'est ainsi que je sentis que j'avais présumé de mes aptitudes : entre mes ambitions et mes dispositions, il apparaissait que je buvais au-dessus de mes moyens... Pourtant, et je ne sais comment, je réussis à atteindre les ascenseurs et même à pousser la porte de ma suite et enfin, par un effort démesuré, à me hisser jusqu'à mon lit... Le corps éreinté et fourbu, je m'endormis en ayant en pensée la phrase de Paul-Jean Toulet : « La nuit a été donnée à l'homme pour qu'il se repose de l'homme. »

LE SONGE DE LA SIBYLLE

À mon réveil, je m'aperçus de deux choses, la première étant qu'on dort très mal dans un smoking et la seconde qu'il est préférable de dormir dans un lit.

Je retirai mon smoking. Puis, à nouveau, je remontai dans mon lit ; c'est ainsi que je remarquai que plusieurs fragments du bracelet de ma montre jonchaient le sol. Je me saisis du cadran, elle indiquait 6 heures et quart, je l'approchai de mon oreille, j'entendis la petite trotteuse : rasséréné, je la posai délicatement sur ma table de chevet. Cette montre, je la tenais de mon père qui, lui, la tenait de mon grand-père. Il me l'avait offerte la veille de sa disparition, je venais d'avoir huit ans.

Je me levai et récoltai les morceaux du bracelet en métal. Mon père avait fait remplacer la lanière de cuir par une de ses œuvres, composition originale et inadaptée à la commercialisation...

Ce bracelet était le fait d'un esthète avant d'être celui d'un artisan, cette œuvre résumait fort bien sa carrière.

Je m'inclinai sous le canapé, sous le lit pour réunir les pièces de mes différents âges : j'avais pour habitude de la mettre dans ma poche, et ce n'est seulement qu'à mes quinze ans que j'ai pu enfin l'attacher à mon poignet.

J'éteignis et, comme cela arrive parfois, les événements du jour eurent une incidence dans ma nuit, je rêvai de mon père.

Je rêvais, plutôt je songeais à mon père, plus précisément je me souvenais de son enterrement. Dans mon rêve, j'étais près du cercueil de mon père. Il s'agissait bien d'un rêve, vu que ma mère m'avait interdit la chambre mortuaire... Je voyais...

Je voyais... J'entrevois ma mère dans son châte, entourée de mes tantes, oncles, grands-parents, amis et cousins, nous étions nombreux, et pourtant ce qui me revint, c'est que personne ne parlait. Tout ce monde nous observait, ma mère et moi, en allant et venant dans la chambre, et tous posaient sur moi *un regard*, ce regard que ma mère posait régulièrement sur mon père, un regard empreint de condescendance et de pitié.

Dans mon rêve, comme dans mon souvenir, je suis assis sur une chaise au premier rang, les pieds dans le vide, dans un vêtement neuf avec des souliers vernis. Je me rappelle que ces souliers me faisaient mal. Dans mon rêve, je me revois sur cette chaise disproportionnée, et je ne sais comment j'ai réussi à y accéder pas plus que je ne sais comment, dans la scène suivante, je suis pieds nus, dans un corridor.

Je marche dans un corridor vers la porte entrouverte qui s'éloigne à mesure que je m'avance vers elle. Sur le chemin, je me saisis de mes souliers vernis que j'attache par les lacets autour de mon cou. Tout en faisant cela, j'accède à la porte, j'en franchis le seuil, je suis debout près du cercueil, je me vois sur la pointe des pieds essayant d'apercevoir mon père dans son linceul, et je n'aperçois que ses mains tenant un chapelet. M'aidant du rebord, je m'avance et j'observe son visage, je distingue alors l'épais maquillage qui ne peut dissimuler la brûlure, sous son menton, causée par la corde.

Je suis à nouveau sur ma chaise, je ne suis plus dans mon rêve, je descends de ma chaise, je m'approche de la chambre mortuaire, l'un de mes cousins me tape sur l'épaule : c'est François qui me dit de retourner à ma place — je viens d'entrouvrir la porte et il me barre l'accès. Il est à peine plus âgé que moi mais, comme il est plus grand, il a cet ascendant, comme son père l'avait sur le mien, excepté que mon père vouait à mon oncle une admiration qui confinait à l'adoration.

Il me répète que je dois retourner m'asseoir, tout le monde nous regarde, pourtant il a murmuré sa phrase... Ce que je ne fais pas, je lui hurle : « Tu feras ton chef quand on enterrera ton imbécile de papa. »

Imbécile, c'était ainsi que ma mère nommait mon père avec mon oncle.

François me pousse violemment, je tombe à la renverse, la porte s'ouvre, je suis dans la chambre mortuaire. Les oncles, tantes, grands-parents, amis et cousins se précipitent pour nous séparer et j'entends ma mère s'écrier : *Gardez-le loin de lui.*

Je n'ai jamais osé lui demander à qui s'adressait cette injonction.

DE JAREN

Un temps venteux, un ciel lugubre, des courants contraires sur le fleuve. En tirant les rideaux, je me suis demandé si j'avais eu une incidence sur le temps ou bien si c'était le temps qui s'était profondément modifié au cours de la nuit.

Je regardai mon poignet et rencontrai ma peau. Je retournai près du lit et pris le cadran de ma montre, il était 10 heures moins le quart, je n'avais presque pas dormi et cela faisait plus d'une demi-heure que je m'affairais de la salle de bains à la penderie ; ma valise fin prête, je quittai ma chambre d'hôtel.

J'étais de retour au De Jaren, faute d'avoir trouvé celui que je cherchais. Je poussai les portes, le lieu était calme et reposé. Et, comme je m'y attendais, je retrouvai Daour, au coin d'une table donnant sur la baie vitrée, en plein travail. Ordinateur et dossier ouverts.

À l'opposé de beaucoup de jeunes gens de sa génération, il ne faisait pas l'économie de l'apprentissage. Il n'avait pas cet orgueil des sots, où le diplôme tient lieu de compétence, où la remise en question est proscrite, et où, pour toute solution à une crise ou bien à un problème, rien ne vaut les notes et les préceptes d'un professeur ayant peu ou prou investi le champ de la recherche.

Daour m'avait impressionné dès notre première rencontre, il n'hésitait pas à me poser des questions et plus encore à approfondir une interrogation.

Il n'avait eu nul besoin d'un intercesseur pour en venir à ce constat de réflexion, d'analyse, mais surtout d'introspection... Dans les grandes écoles, c'est ce qui est pernicieux, *on* vous fait croire que vous êtes brillant... et, finalement, on ne vous fait que reproduire la pensée dominante ou le courant qui a l'assentiment du corps professoral. Faire douter un élève, revenir sur sa méthode, sur sa réflexion, c'est ce que m'a appris Guzman lors de ce séminaire au printemps de l'année 1983, à Paris.

Guzman m'offrit un champ de possibilités, une nouvelle approche. Je cessai d'appliquer la grille de lecture classique pour expérimenter un autre exercice de la communication au sein d'Atlas... Atlas.

Atlas, vingt-quatre années que je fais partie de cette compagnie ; appartenir à cette société représentait et représente encore le Saint-Graal pour tout communicant. Comme Daour, j'avais été coopté et, tout comme Daour, j'allais avoir un référent en la personne d'Ennio Bellocchio...

Atlas, c'était davantage qu'un consortium basé à Genève, Atlas était un laboratoire à idées ayant des bureaux dans tout État souhaitant se doter d'un instrument de régulation de l'opinion...

On m'informa, lors de mon premier entretien, de ma mise à disposition pendant plus d'une année, je devais me confronter à différents secteurs, aussi bien à de l'événementiel qu'à de l'institutionnel, en passant par l'industriel... une année après, j'étais le mieux noté.

Malgré cette réussite, j'avais écrit ma lettre de démission, j'avais commencé à prospecter, vu que, dans mon rapport de séminaire, je faisais part de mes réserves sur la méthode de formation des juniors, j'en préconisais une nouvelle avec toute l'intransigeance et la force de conviction d'un converti.

Ils nous convoquèrent : moi et les trois juniors qui étaient entrés en même temps que moi et qui avaient, eux aussi, participé au séminaire, pour une entrevue qualifiée de « fin de sectorisation ». Après avoir travaillé dans plusieurs domaines, il fallait définir un champ d'investigation en espérant que les souhaits correspondraient aux besoins des différents bureaux. Plus important que d'être affilié à un bureau, c'était d'être l'assistant d'un senior qui vous assurait à coup sûr une carrière, sinon on n'était qu'une pièce de la mécanique — telle était la principale raison de cette audition.

C'était la deuxième fois que je rencontrais Ennio Bellocchio et, comme les autres, je ne le connaissais que de réputation. Je m'attendais à être remercié, et il me proposa de devenir son assistant.

Ennio Bellocchio était une légende. Il était né en 1919 et venait de fêter ses soixante-six ans quand il me demanda de travailler pour lui, il n'avait jamais eu avant moi de collaborateur. C'était un homme secret qui avait par inclination le goût de la manœuvre, c'était un être retors qui avait peu d'estime pour les hommes politiques et moins encore pour la *plèbe*, il avait un fort sentiment de classe sociale.

Ce vieil aristocrate aux manières rustres et à la sexualité sadomasochiste mourut d'une crise cardiaque sous les coups de sa maîtresse à Rome, en 1992, et c'est son grand ami Giulio Andreotti qui fit le nécessaire pour que l'affaire ne s'ébruite pas.

Il avait commencé sa carrière en même temps qu'Andreotti, puis il avait exporté son talent dans l'Amérique de Nixon qui le présenta à Reagan, qui le présenta à Margaret Thatcher, toutefois il entretenait un fort tropisme pour l'Italie et, plus surprenant, pour l'Allemagne : il assura ainsi l'élection d'Helmut Kohl. À l'inverse, il témoignera toujours d'une grande indifférence pour la France, il trouvait notre classe politique sans aspérité. Je crois surtout que ce qui l'ennuyait, c'était la stabilité du régime et, plus encore, que les jeunes générations de l'après-guerre ne soient pas entrées en conflit avec la génération des pères. Nous n'avons pas connu les années de plomb, comme en Italie ou en Allemagne. Certes, les collaborateurs avaient été plus nombreux que les résistants, ce qui ne faisait pas pour autant de tous les Français des fascistes, des nazis ; Vichy était circonscrit. Et, dans chaque famille française, on pouvait trouver un héros qui avait pris les armes plus ou moins tôt, ou bien accompli un acte de rébellion à l'approche de la fin inéluctable de la puissance occupante.

Ensuite deux éléments ont contribué à assurer une paix sociale, une réconciliation générationnelle : premièrement, que la France fasse partie des grandes puissances alliées (ce qui n'était pas gagné, selon Bellocchio) et, deuxièmement, qu'après guerre le second parti de France soit le parti communiste. Ce fut la force et la faiblesse de la France, pendant de nombreuses années, jusqu'à l'arrivée de Mitterrand.

« Au contraire de beaucoup de gens de notre génération, m'avait dit Bellocchio en m'offrant un cigare, Mitterrand a commencé à droite pour finir à gauche... »

Le PCF ou la CGT n'étaient guère vecteurs de fantasmes, et même l'ascension de Mitterrand avec ses ministres communistes ne l'inquiéta pas outre mesure. Bellocchio eut cette phrase quand Reagan lui fit part de l'arrivée des *rouges* à l'Élysée : « Mitterrand n'est pas un idéologue, il ne croit qu'en lui. »

Ma première mission fut de l'accompagner à Washington pour la réélection de Reagan, et c'est ainsi que, dans le Bureau ovale, je fis la connaissance d'une autre sommité de notre société : Howard McMillan, le faiseur de pluie du continent américain. Déjà, à l'époque, c'était un secret de polichinelle que sa véritable identité était Andréas Moll, le mentor de Goebbels. Il avait été exfiltré par la CIA, sa stature était impressionnante malgré son âge plus qu'avancé. Il devait enfin donner des témoignages de son humanité puisqu'il mourut juste après la réélection triomphale de Reagan.

Andréas Moll était très grand et chauve, visage diaphane aux traits burinés, on aurait dit un cierge sculpté ; en guise de lèvres il avait deux lignes au-dessus d'un menton proéminent ; il n'avait qu'un atout, sa voix, une belle voix grave. Il en usait justement avec parcimonie, il parlait avec une extrême lenteur, ce qui avait le don d'exaspérer Bellocchio, qui ne pouvait rien laisser transparaître : nous étions tous réunis pour notre plus riche client... Bellocchio trouvait que c'était une perte de temps, Reagan n'avait nul besoin de conseiller, ni de communicant, il lui suffisait d'être Reagan pour être réélu. De toutes les personnalités qu'il a conseillées seules deux avaient pour lui un don : Andreotti et Reagan.

Reagan aurait pu obtenir un troisième mandat s'il l'avait voulu, pour cela il lui aurait suffi de changer la Constitution, dans son cas ce n'était qu'une formalité. Il n'a jamais été inquiété par aucun de ses adversaires. Nous étions une dizaine de conseillers à faire semblant de faire élire un président qui, par politesse, nous écoutait. Il savait qu'il allait gagner, non parce qu'il avait une équipe de brillants communicants avec lui, ou un tocard face à lui. Non, il était certain de gagner parce qu'il était simplement le meilleur pour faire le travail et que c'était à lui qu'incombait cette mission. Il avait, disait-il, *un plan pour l'Amérique*.

Je n'ai jamais été confronté à une telle force de conviction, ce n'était pas un illuminé, comme j'en ai rencontré, qui était appelé à un grand destin. Reagan, et c'était en ceci qu'il était dangereux, avait *un job à faire*, tout comme, des années plus tard, le fils de son vice-président irait à la présidence et se ferait réélire en ayant la conviction qu'il devait accomplir sa mission. C'est la raison qui a fait que Reagan, après avoir enterré le communisme et fait des États-Unis une hyperpuissance, s'en est allé.

Son successeur n'avait rien de sa simplicité, Reagan était un pragmatique, Bush père était un être cérébral qui n'avait pas de sens politique, il n'avait aucune conviction, c'était un gestionnaire. Tant en politique qu'au sein de la CIA, il n'a jamais été le premier choix. Il a toujours été un bon numéro deux. Il était devenu Président parce qu'il avait été le vice-président du Président. Intelligent, parce que conscient de ses limites, il s'était choisi un homme falot comme colistier, pour être certain, enfin, d'occuper tout le podium, et ce fut là son erreur, et pourtant il la valida par orgueil.

En face, ils nous ont mis le vice-président qu'on aurait souhaité, c'est-à-dire le contraire de Bush, un homme jeune, charismatique et aussi peu connu du grand public, il eut le visage de Bill Clinton.

Bill Clinton fut le symbole d'une époque qui prend son essor après guerre. Nous étions désarmés, nous ne pouvions qu'assister à sa victoire, tout simplement parce qu'il était l'incarnation de son temps, il était l'émanation de ceux qui étaient aux affaires, la génération des fils prenait enfin les commandes, on n'avait plus besoin d'hommes d'expérience, l'Amérique n'avait plus à s'inquiéter du Monde, de tous les présidents il était le plus *américain*. Bellocchio avait pronostiqué que les années quatre-vingt-dix inaugurerait l'avènement d'une nouvelle génération en politique, où les conseillers auraient plus d'expérience en politique que les politiques, où le politique ne saurait qu'une chose : se faire élire, et comme toujours l'Amérique saurait exporter son exception qui deviendrait la norme.

Bellocchio n'assista pas au triomphe de Clinton mais, plus encore, il eut l'élégance de mourir avant l'élection de Berlusconi.

Après l'élection de Clinton, je me retrouvai au Sénégal pour assurer la réélection d'Abdou Diouf. C'était davantage une sinécure qu'une mission, contrairement à ce qu'exigeaient les politiques africains, qui souhaitaient bénéficier des mêmes prérogatives que dans les grandes chancelleries. Même à se vouloir professionnel, il était difficile de faire consciencieusement son travail ; de tous les pays africains, le Sénégal était le plus démocratique, mais malheureusement sa classe intellectuelle et dirigeante était au diapason du continent ; hormis en Amérique latine, je n'ai jamais rencontré autant de carences, de vacance de l'intelligence ; il y a une différence entre la culture démocratique et la démocratie. Les élites en Afrique et en Amérique latine étaient un ersatz de nos élites. Ayant fait leurs classes dans les meilleures écoles occidentales, de retour chez eux, ils se retrouvaient dans une société où cette formation d'excellence n'était d'aucune utilité et, plus encore, n'avait aucune incidence sur les chancelleries occidentales. Cependant, comme c'étaient de riches clients, on se faisait un devoir d'envoyer nos meilleurs éléments. Il n'en fallait pas moins, la susceptibilité de ces empereurs, guides suprêmes, généralissimes, présidents à vie, était proportionnelle à l'idée qu'ils se faisaient d'appartenir à la société des nations, persuadés que l'élection qui se jouait dans leur pays était observée, scrutée, commentée, disséquée, analysée. On vous demande un brillant exposé sur la manière dont vous entendez mener la campagne, et vous vous entendez dire après : « Vous savez, vous êtes EN Afrique, ici tout est différent ! »

Une fois, au moins une fois, il faut vivre une soirée électorale en Afrique, voir les visages inquiets des scrutateurs ministres qui ont passé la journée à bourrer les urnes, préoccupés de savoir si le score sera de 94 % ou de 89 % pour le généralissime président à vie. Au Sénégal, ce n'était pas le cas, Diouf allait être réélu démocratiquement mais, avant, il fallait réfléchir avec lui et ses *conseillers* à la meilleure approche pour sa réélection... Et là on se heurte à une autre réalité africaine.

Les pays africains ont cette particularité que ce n'est pas seulement un individu qui accède au pouvoir, c'est sa famille élargie, c'est-à-dire un clan, une ethnie, et tout ce monde a son mot à dire. Au bout d'un moment, on ne conseille plus, on écoute...

Après le Sénégal, je retournai en Allemagne pour Kohl, il m'avait expressément mandaté à ses côtés, puis Andreotti me présenta à Berlusconi, et pour mes douze ans de carrière je fis élire mon premier président de la République française en la personne de Jacques Chirac. C'était un outsider, personne n'aurait misé sur lui, même Genève qui pourtant faisait montre d'une certaine réserve manifesta, comme la classe dirigeante, une nette inclination pour le « Félon ». J'ai dû insister pour rester dans l'équipe de Chirac, à l'inverse de tous les autres qui, comme au sein du RPR, étaient partis rejoindre Balladur.

Chirac m'accueillit à la mairie de Paris. Je m'attendais à trouver un homme aux abois, au contraire il semblait heureux de la pandémie de désertion qui avait gagné ses troupes ; je me disais qu'il était sous le coup de l'émotion. Contre toute attente, il semblait se contenter de la situation ; il me rappelait cette phrase de Montherlant : « Vive qui m'abandonne ! il me rend à moi-même. » Ce que je pouvais en dire, c'est que Chirac dépouillé était davantage Chirac, il avait gagné en humanité, en capital sympathie, plus on le trahissait et plus il montait dans les sondages, l'homme des systèmes, de la compromission, Chirac le cynique devenait Chirac la victime. Et, comme c'était un formidable animal politique, il avait fait le même calcul, il avait anticipé sa victoire, il m'accueillit donc avec un tonitruant : « Bainville ! Vous savez, je vais gagner cette élection, rien que pour les emmerder. »

D'un côté un homme simple, et de l'autre une sorte de monarque républicain qui avait fait *don de sa personne* à la France. La morgue de Balladur était notre principal atout, et l'inexistence du PS avec Jospin notre réserve de voix, les électeurs de gauche voteraient plus aisément pour nous que pour Balladur, en ayant la moitié des voix de l'opposition, on était majoritaires. Cependant, je ne m'attendais pas à nous retrouver face à Jospin. Et de surcroît qu'il nous devance ?

On ne pouvait rêver meilleur scénario : si on était arrivés en tête, beaucoup de voix nous auraient manqué, nous seconds, c'était parfait pour mobiliser... Mais en cette matinée de décembre 1994, je n'avais qu'une certitude, c'est que cette élection serait gagnée sur le terrain social. Tout simplement parce que c'était le seul espace qui nous restait à occuper puisque la droite était préemptée par Balladur, et la gauche par Jospin. Nous étions au centre avec un fort ancrage à gauche, qui se traduisit par la « fracture sociale ».

Je ne suis pas l'auteur de la « fracture sociale » — même si je l'ai laissé croire — mais je fus celui qui l'a mise en musique.

Chirac a bien des défauts, mais il a au moins une qualité : il aime les gens et, plus important que tout, cela se voit. Bellocchio m'avait dit à propos de Clinton : « Ce plouc sait se faire aimer, regarde comme il prend son pied, regarde comme les gens vont vers lui, apprends, *Garçon*, les gens pensent lui faire plaisir, ce gars c'est du sucre en barre, c'est plié, c'est lui qui va gagner l'investiture, c'est lui qui va être élu en novembre, tu sais pourquoi ? » Je détournai mon regard des écrans du bureau de campagne, de ce qu'on nommait pompeusement la *War Room*. Je répondis : « non », sachant que cette question ne m'était pas adressée, j'avais appris à le connaître, il soliloquait.

« Ce Clinton connaît la première des règles : *il vaut mieux avoir l'air bien que se sentir bien.* »

Mitterrand m'avait félicité pour l'élection de Chirac, nos routes s'étaient à nouveau croisées, mais cette fois-ci dans un cinéma, je sortais de ma séance, c'était un film anglais, *La Folie du Roi George*, et je crois que c'était au MK2 Hautefeuille. Il m'avait dit : « Vous avez fait un excellent travail, Bainville. — Merci, monsieur le Président, j'avais un bon client. — Oui, vous avez raison, Bainville, le meilleur des amateurs ne tiendra jamais face au pire des professionnels, la politique est un métier, certains l'apprennent tardivement. »

Chirac fut ma plus belle réussite, il m'installa définitivement, j'étais devenu un *rainmaker*, et ma rencontre avec le plus doué des communicants en la personne de Tony Blair, et son contraire le plus politique, José Maria Aznar, fit de ma personne le conseiller le plus recherché des années quatre-vingt-dix, au point que je finis la décennie et en commençai une autre avec W. Et ce fut dans les années deux mille le grand chelem : réélection d'Aznar, de Berlusconi, de Chirac et de mon champion Tony Blair, pour un troisième mandat... Et enfin... je gagnai la France, dégrisé par le fait que l'élection était jouée d'avance, j'avais fini par regarder la classe politique avec une certaine distance qui devint du dédain.

La disparition de Mitterrand, le retrait de Chirac mettaient en évidence le fait que la nouvelle génération n'avait rien de la dimension de ses pères.

POTEMKINE

- Je peux te déranger... Tu veux un croissant ?
- Non, j'ai déjà déjeuné, installe-toi, je range un peu, pose ta tasse sur ce dossier, il ne craint rien...
- Merci...
- Tu tombes bien, est-ce que tu connais le Liberia ?
- ... Je te dirais oui et te répondrais non...
- Ce qui veut dire ?
- Connaît-on vraiment le Liberia ?
- Mais pourtant tu as travaillé en Afrique de l'Ouest...
- Mon cher Daour, apprendis que l'Afrique de l'Ouest c'est aussi vaste que compliqué, en conséquence, on a fait des secteurs liés, comme tu t'en doutes, à l'histoire, donc à la langue. Pour faire simple, il y a trois segments. Le premier, francophone, domaine réservé du bureau de Paris : Sénégal, Mali, Guinée, Niger, Côte d'Ivoire, Bénin, Burkina Faso. Ensuite, deuxième segment, lusophone, avec une subdivision : Guinée-Bissau c'est le bureau du Portugal et pour le Cap-Vert, va savoir pourquoi, ils l'ont confié au bureau du Brésil... et dernier segment, l'anglophone, Ghana, Gambie, Nigeria, Sierra Leone, qui sont des succursales de Londres, et enfin l'ineffable Liberia qui dépend entièrement du bureau de Washington... Alors, pourquoi cette question sur le Liberia, si tu travailles à New York ?
- New York m'a transmis une mission « Potemkine » pour le président libérien...
- Le bureau de New York t'a confié une mission « Potemkine » concernant un chef d'État étranger !
- En quoi c'est extraordinaire ?
- L'international, c'est Washington, l'intérieur c'est New York... Ça a toujours été ainsi... Ce n'est que lors des élections présidentielles américaines que les deux bureaux fusionnent et encore, du temps de McMillan, et cela ne s'est guère amélioré par la suite avec l'amiral Bolton, les relations ont toujours été conflictuelles, jusqu'à en devenir exécrables. Ce sont deux cultures diamétralement opposées, deux visions du monde : Washington, ce sont des militaires, limite un bastion de barbouzes, et New York une citadelle d'universitaires et de journalistes... ce sont deux entités qui se méconnaissent à force de s'ignorer... à tel point que McMillan préférait faire appel aux bureaux européens que de traiter avec New York...
- ... Aïe... Je ne le savais pas, je risque d'être dans le collimateur de Washington...
- Mon cher Daour, il n'est pas bon d'avoir pour ennemi un tel homme...
- Dans quoi je me suis fourré ?

— Tu as fait fort, pour ta première mission te voilà dans le grand bain avec l'amiral Bolton...

— Un amiral... chef de bureau !

— Chaque bureau a ses spécificités de recrutement et de cooptation, tu t'apercevras après quelques années que certains bureaux recrutent dans leurs rangs une proportion certaine de psychanalystes, d'autres comptant une majorité d'ethnologues, sociologues, géographes, politologues, historiens, économistes, militaires, journalistes, linguistes, communicants, statisticiens, philosophes, théoriciens, sémiologues et même parfois des poètes !

— Des poètes !

— Mais bien sûr ! Les livres d'histoires sont écrits par qui ? Si ce n'est par les vainqueurs ! Le polémarque a toujours à ses côtés un laudateur... De l'Histoire à la légende, tout est une question de digression. L'écriture, mon cher Daour, c'est avant tout de la réécriture et, au bureau de Paris, nous étions fort réputés... J'ai moi-même recomposé plusieurs chapitres, insufflé de la péripétie dans la trivialité, du courage dans la couardise, de la stratégie quand il s'agissait de maladresses, rien n'est plus simple que d'offrir au passé un avenir... Sagan, qui était amie avec Mitterrand, avait cette jolie formule : « On ne sait jamais ce que nous réserve le passé... »

— Tu as travaillé avec Mitterrand, je ne le savais pas...

— Non, nous nous fréquentions... c'est un petit milieu... J'aurais aimé travailler pour lui... on avait des affinités, j'oserais dire pour ma part de l'amitié... Mon café est froid... tu veux quelque chose... PLEASE !

— Non, j'ai eu ma dose de caféine... Dis-moi, ce n'est pas Bellocchio qui disait « la vérité historique c'est quand un mensonge est accepté par le plus grand nombre » ?

— Tout à fait... comment on dit un café allongé ici...

— Un Américano... Quand j'y pense, tu as été l'assistant de Bellocchio, et moi je suis ton assistant...

— Et, à ton tour, tu auras un assistant ! qui aura à son tour un assistant qui, j'espère, aura plus de chance que toi...

— Comment ça ?

— Tu es dans la ligne de mire de Bolton...

— Qu'est-ce qui te fait dire ça !

— Je connais Washington, et je sais comment fonctionne New York... et, le plus important, j'ai eu affaire à l'Amiral, ça fait plus de vingt ans qu'il mène sa barque. Il connaît son affaire et il a été formé par McMillan. Sincèrement, tu viens de te faire un ami avec Graham. Ta promotion m'a tout l'air d'un peloton d'exécution.

— Je vais devoir me coltiner le type qui dirige le plus puissant des bureaux !

— Je te souhaite bien du courage... l'Asie, l'Afrique, l'Europe, l'Afghanistan, le Panama, l'Algérie, l'Irak, les armes de destruction massive, c'est lui, et sans compter son influence à l'intérieur du continent américain... Graham ne s'est toujours pas remis de son humiliation !

— ...

— Je t'ai expliqué que l'intérieur, c'est New York, et l'international, c'est Washington, mais, depuis le 11 Septembre, New York est passé sous la coupe de Bolton tout comme la presse américaine, dès le lendemain des attentats...

— Que s'est-il passé ? ^

— J'ai vu finir un monde...

— ... Tu t'entends : « *J'ai vu finir un monde* », tu es sérieux, Pierre ?

— Tu ne mesures pas ce qui s'est produit : au lendemain du 11 Septembre, nous étions dans le monde de Bolton...

— Le monde de Bolton...

— Je ne sais pas si tu réalises, si tu t'en rends compte, il a réussi à prendre le contrôle de l'ensemble des médias à travers le monde, à commencer par la première presse au monde. Il est parvenu à ce que les médias d'opposition deviennent une antenne relais de son bureau. Plus de recul, moins encore de mise en perspective de l'information, donc de remise en question, ils ont accepté tous les diktats de Washington, refusé de montrer les cercueils, le Patriot Act, Abou Ghraib et, pis que tout, ils ont refusé de leur propre chef les témoignages aussi bien des victimes que des soldats. Nous, en Europe, on se disait que ce n'était pas possible, même New York était devenu une extension de Washington ; de l'Amiral...

— Vous l'appellez tous l'Amiral, même Graham, pourquoi ?

— Par commodité, *thank you*... ainsi il t'a parlé de l'Amiral... Voilà qui est intéressant... Tu peux me passer le sucre, merci...

— Et son nom au complet, à l'Amiral...

— ... Arthur James Montgomery Bolton...

— L'Amiral ! Arthur ! James ! Montgomery ! Bolton !

— Tu me rappelles l'aboyeur des réceptions de mes grands-parents.

— Tu as connu cela... ce sont des pratiques d'un autre temps...

— (*De mon temps...*) Revenons à ton présent ! Décidément, ils t'apprécient énormément au bureau de New York, avec des amis comme ça, tu n'as pas besoin d'ennemis... Comment tu t'es retrouvé dans cette galère ?

— Un appel hier dans le Thalys, de Peter Graham, et, dans la soirée, il m'a transmis le dossier du Président libérien... Darius Jones...

— Darius Jones !

— Alors tu le connais ?

— Bien entendu, c'est un seigneur de guerre, cela fait plus de vingt ans qu'il a pour conseiller une kalachnikov. La première fois que j'en ai entendu parler, ce fut dans le Bureau ovale, lors de la réélection de Reagan, c'était un gamin qui terrorisait un tiers du pays... Il vient d'être nommé Président !

— Élu Président...

— Ne joue pas sur les mots...

— Darius Jones est l'un des plus jeunes présidents en exercice, il a quarante-quatre ans... et il contrôle aujourd'hui les deux tiers de son pays. Dans mon dossier, ils ne disent pas seigneur de guerre, mais... chef de l'opposition armée... bon, parle-moi de lui, à part sa date de naissance je ne sais pas grand-chose de ce Darius Jones et moins encore des tenants et aboutissants du Liberia. Excepté ce que tu viens de m'apprendre, que c'est le pré carré de Washington.

— ... Tu es sérieux...

— Quoi...

— Tu n'as jamais entendu parler du Liberia !

— Non, je sais seulement que c'est un pays situé en Afrique de l'Ouest !

— Sache déjà que ce n'est pas un pays, c'est un symptôme !

— Je note : le Liberia n'est pas un pays, c'est un symptôme, me voilà bien avancé...

— ... Tu ne connais pas l'histoire du Liberia, pourtant tu devrais... surtout toi...

— En quoi *devrais-je* connaître l'histoire de ce pays ?

— Tu es africain...

— Je suis né à Londres, j'ai la nationalité française, et ma connaissance de l'Afrique se résume à une semaine de vacances une fois tous les deux ans depuis que j'ai dix ans, pour voir mes grands-parents du côté maternel. Encore que j'y aille surtout pour préempter mon héritage et, comme tu peux t'en rendre compte, il n'est pas d'ordre culturel. Je suis désolé, mon excédent de mélanine ne fait pas de moi une autorité de l'histoire du continent... qui plus est du Liberia, mon cher Pierre.

— Je te prie de m'excuser, c'est que, vois-tu...

— Je vois...

— Bon, tu vas arrêter, Daour, tu vas finir par me faire croire que je t'ai blessé... si c'est le cas, je te renouvelle mes excuses... sinon, je te demande d'arrêter... tu sais que c'est justement à cause de cette phrase que je suis *persona non grata* à l'Élysée.

— Laquelle ?

— Celle de Balladur en 1995 : « Je vous demande de vous arrêter ! »... « *Je vous demande de vous arrêter !* »

— Refais !

— « *Je vous demande de vous arrêter !* »

— L'intonation, la colère froide ! c'est réussi, je ferme les yeux et il est devant moi, c'est la seule fois que Balladur m'a fait rire !

— Ce trait d'humour, nous étions nombreux à le partager, mon cher Daour, et hélas pour moi, comme pour tous les grands artistes, je n'ai pas su m'arrêter : VANITAS VANITATUM ! et cela s'est su, et, comme tu le sais, le sens de l'humour ce n'est pas le fort du Petit et moins encore du Goitre.

— Encore une fois.

— « *Je vous demande de vous arrêter !* »

— C'est bien lui ! dis-moi pourquoi tu n'as jamais eu d'estime pour Sarkozy...

— Si, j'ai eu de l'estime pour lui, une fois...

— À quel moment ?

— Quand il a nommé un Français issu de l'immigration à la tête d'un ministère régalien.

— C'était purement symbolique !

— Non, il a fait de la politique ; il a pensé aux générations à venir, c'est une orientation qu'il a voulu donner à la société, c'est la seule mesure d'importance qui restera de son quinquennat !

— Tu es bien sûr de toi ?

— Ça va aller de mal en pis ! Mon cher Daour, je te rappellerai que c'est tout de même le type qui a créé un ministère de l'Immigration et de l'Identité nationale... C'est déjà extraordinaire qu'on puisse se souvenir d'un acte aussi fort de sa part...

— Il vient à peine d'être élu et tu es déjà certain qu'il n'en aura pas d'autre, ni de second mandat...

— Sarkozy, je le connais depuis les législatives de 1993 et surtout en tant que tête de liste aux européennes de 1999, il a toujours été le même, certains feignent de le découvrir... il n'a jamais été un homme d'État ! Il a toujours été inculte, tyrannique et vulgaire...

— Pourtant il vient d'être élu Président...

— Cela en dit assez long sur l'état de notre société...

— Tu as un a priori... reconnais-le, il est doué... il est le meilleur à droite... voire le meilleur tout court...

— Il n'a qu'un don, c'est un courtisan... Peu de personnes le savent, entre lui et Juppé, le cœur de Chirac a longtemps balancé. Balladur était un ami, Juppé le dauphin, et l'héritier c'était Sarkozy. Le même appétit de la conquête et du pouvoir, le même plaisir à être en campagne, la même volonté de puissance, toutefois Chirac s'est avéré être un homme d'État. Tout simplement parce qu'il aspirait à le devenir ! Sarkozy a fait de la politique comme un moyen, non comme une finalité ! Il est trivial, il n'a aucun sens de la grandeur ! Je n'ai jamais eu d'estime pour lui, simplement, rien en lui n'est estimable...

— C'est tout de même paradoxal, voilà un homme que tu détestes...

— Que j'exècre serait plus juste...

— Que tu exècres et pourtant tu fais sa campagne...

— ... Mon cher Daour... j'ai surtout fait le travail pour lequel nous sommes payés... et fort bien d'ailleurs...

— Ça ne t'a jamais posé de problème de travailler pour des clients que tu méprises...

— Par exemple ?

— Ben, tu as travaillé dans des pays qui ne sont pas des modèles de démocratie... Je ne te juge pas, c'est simplement que je souhaite comprendre, c'est une question que j'ai toujours voulu te poser : n'as-tu jamais eu de cas de conscience à conseiller un dictateur !

— Daour, si tu as une conscience, tu as mal choisi ta profession !

— Je me permets de te poser cette question car, demain, je vais peut-être être amené à accepter cette mission « Potemkine ».

— Ta mission n'est pas de les juger, c'est de les faire élire...

— Tu me l'as dit le jour où tu m'as parlé de l'écuyer et de son chevalier. Je sais déjà tout ça... Nous fabriquons du consentement, à quel moment c'est de l'information et à quel moment cela devient de la propagande...

— « L'injustice est préférable au chaos », mon cher Daour.

— C'est de qui ?

— De Goethe... Tu poses mal ta question, bon nombre d'hommes de pouvoir sont des dictateurs, des illuminés, des populistes, des incompetents... mais les plus dangereux ne sont pas les dictateurs que j'ai pu conseiller, car ils ne font de tort qu'à leurs peuples. J'ai le souvenir d'une conversation avec le responsable du bureau de Guinée qui, sur un ton dépit, m'a dit : « La Guinée se serait développée sans les Guinéens... »

— Donc, tu relativises...

— Tu vas devoir relativiser, mon cher Daour... Ne sois pas si péremptoire... Darius Jones est un potentat en puissance, mais sa zone de nuisance ne quittera

pas son pays...

— Je ne connaissais pas ton côté mercenaire !

— Qu'est-ce qui te fait dire que Sarkozy, à l'instar de George Walker Bush, ne commettra pas l'irréparable... Bush est un démocrate, Saddam Hussein était un dictateur : qui a fait le plus de tort ?... Si je devais avoir un cas de conscience, comme tu le dis si bien, le premier nom qui me viendrait c'est bien celui de Bush... et dire que je le prenais pour un béjaune et, moins de deux ans après son élection, il déclenche la troisième guerre mondiale...

— Tu ne peux comparer...

— Daour, je te le répète, le danger ne vient pas des Saddam Hussein, qui sont des menaces contenues, à l'inverse de nos puissances occidentales... Regarde Aznar...

— Aznar ?

— En 2004, les deux tiers des Espagnols étaient contre l'invasion de l'Irak... Et pourtant, ils s'apprêtaient à faire élire le dauphin du président, à une large majorité, le bilan d'Aznar sans cette participation à la guerre était bon. Sans les attentats de Madrid une semaine avant le scrutin, sans le rappel des conséquences du politique, le PP allait remporter les élections et c'est pour cela, dans un premier temps, qu'on a tout fait pour faire croire que c'était l'œuvre de l'ETA... mais c'était trop tard, les médias n'étaient d'aucun secours. La rue bruissait, on ne pouvait rien cacher, nous étions *de facto* dans le réel... Nous avons dû nous préparer à céder la place à Caliméro, et pourtant Aznar n'avait pas démerité... C'est le peuple ou les militaires qui portent le chevalier... Ce n'est pas nous qui aidons à maintenir les dictateurs ou les démocrates... Surtout tu confonds conseil et influence, c'est présomptueux de croire que nous avons une incidence sur le cours des événements...

— Tu as parlé de la presse américaine, de l'invasion en Irak, c'est que nous avons tout de même un pouvoir...

— Détrompe-toi, je l'avais dit à l'Amiral, qui pensait comme toi, il croyait pouvoir rééditer l'exploit de 1991 avec « Tempête du désert », je lui avais dit et démontré dans un rapport que nous n'avions aucun moyen de réguler l'information venant d'Internet et des médias arabes, il a passé outre, et pourtant je lui avais dit et répété que nous allions nous heurter non pas au peuple mais à l'opinion publique internationale ! Et j'avais pour argument un exemple qu'il connaissait : la guerre du Viêt Nam — ce fut là mon erreur : ne jamais rappeler à un militaire de carrière une défaite... La seule chose qu'il a retenue de mon dossier, ce fut que la France de Chirac n'accepterait pas un conflit avec le monde musulman, par son histoire, et son territoire... il était vain de croire que la France ferait partie de la coalition...

— Ils ont cru cela possible ?

— Jusqu'au bout, même après le discours de Villepin ! J'avais encore des enquêtes d'opinion commandées par Washington. Le déni avait gagné toutes les strates de l'Administration Bush, jusqu'à l'opposition. Je ne suis pas étonné que le bureau de New York souhaite prendre sa revanche... Ils se sont beaucoup déconsidérés, ils ont même été humiliés avec les armes de destruction massive... Je l'avais dit à Bolton, je ne faisais que confirmer les rapports des bureaux de Tel-Aviv et de Damas : ce n'est pas le tout de contrôler nos médias, en face ils allaient se faire une joie de démolir notre échafaudage...

En très peu de temps, la coalition libératrice s'est muée en une armée d'occupation et la guerre éclair en un borbier, et, paradoxalement, ils avaient bien des armes de destruction massive, non pas des, mais une, au Qatar, et elle émettait vingt-quatre heures sur vingt-quatre : Al Jazeera.

— Et au Libéria, il y a une chaîne équivalente ?

— Non, tu n'auras pas ce problème, mon cher Daour... La preuve, tu ne savais rien de ce pays, avant cette mission, et pourtant ce pays mérite qu'on s'y intéresse...

— J'aurai tout le temps de m'y intéresser. On déjeune ici ou bien à l'hôtel ?

— La vue est la même ! et je n'ai guère d'appétit, je vais essayer leur club sandwich... Excepté si tu as faim, retournons à l'Excelsior... ainsi on ira à la rencontre de la belle Ingrid...

— ... Non, tu ne risques pas de la croiser...

— Elle m'en veut à ce point...

— Pas du tout, Pierre, elle est avec les lauréats qui ont accepté le déjeuner d'avant départ, je me suis permis de lui dire qu'il ne fallait pas nous compter parmi les convives... mais, elle a insisté pour qu'on lui laisse la note... c'est plutôt sympa, non.

— Oui... Elle a le sens de la politesse...

— Pourquoi tu souris...

— Non, rien, je me dis seulement que tu n'auras pas le temps de déjeuner...

— Comment ça...

— Tu as bien rendez-vous avec elle...

— Oui... J'ai rendez-vous ce soir...

— Ce soir...

— Oui.

— Tu restes donc à Amsterdam...

— Non, elle part avec nous...

— Avec nous, c'est-à-dire avec toi...

— Pourquoi tu dis ça...

— Je ne crois pas que la belle Ingrid soit polyandre !

— Polyandre... Polyandre...

— Une femme qui a plusieurs hommes...

— Je connais... par ma mère. J'étais tombé sur sa correspondance, elle avait un amant qui avait employé ce mot, il m'est resté en tête. L'amant lui faisait le reproche de continuer à vivre avec son rival, qui n'était autre que mon père, et la sommait de choisir... elle choisit, un autre amant... Pour revenir à Ingrid, je crois qu'elle est exclusive...

— Hélas pour moi... Néanmoins, partageons son repas... *Allons, Garçon, il est temps !* C'est la dernière phrase que m'a dit Bellocchio. *Allons, Garçon, il est temps...* Passons à table.

FIELDING CAFÉ

Le déjeuner fut roboratif puisque nous décidâmes de prendre des plats du pays ; après tout, il fallait faire honneur à la personne qui nous invitait... En conséquence nous bûmes grandement pour atténuer la viande bouillie, les croquettes de fromage, et nous eûmes l'imprudence de prendre un dessert. Le déjeuner fut moins long que prévu, c'est en sortant de table que nous nous rendîmes compte qu'il était à peine 13 h 30, que nous avions trois bonnes heures avant notre départ et, l'un comme l'autre, nous savions sans nous l'avouer que c'était certainement les derniers moments que nous passions ensemble avant longtemps. Je proposai à Daour de prolonger notre acclimatation à la vie hollandaise par une promenade digestive. C'est ainsi qu'armés de nos parapluies et de nos cigares nous nous posâmes, après un long détour, à quelques encablures de l'hôtel, dans un café, le Fielding.

— Qu'est-ce que tu vas dire à Peter Graham... dis-je en écrasant mon cigare.

— Rien, je vais accepter la mission...

— Écoute-moi, je te conseille plutôt d'attendre et de voir venir...

— Graham m'a mis aussi en garde, mais il m'a dit également que le bureau de Washington est en perte de vitesse ; c'est pour cela que Genève leur a confié cette mission. Il m'a fait comprendre que l'Amiral, qui, comme tu le sais, a un certain âge, doit passer la main, et que McCain ne l'aime pas...

— Et tu penses jouer ta partition...

— Oui, qu'est-ce que tu prends ?

— La même chose que toi...

— Je vais prendre un thé...

— Un thé ! je suis suffisamment mouillé, ça sera un vin chaud, pour moi... McCain ne l'aime pas, la belle affaire, mais il lui survivra... Bolton est rancunier... il fait le dos rond, car il sait qu'aujourd'hui personne ne pourra gagner face à Obama...

— ... Tu penses toujours que c'est Obama qui va emporter l'investiture démocrate...

— Tu crois que quelqu'un d'autre pourrait le faire à sa place...

— Oui... Hillary...

— Daour, je sais une chose... jamais les Américains n'accepteront un Clinton ou un Bush pour ces prochaines années, cela fait vingt ans que ces deux familles se partagent le pouvoir, on n'est pas en Grèce, ce n'est pas le fait d'une oligarchie... l'Amérique a besoin de faire rêver... simplement est-ce que McCain te fait rêver toi...? non, McCain est vieux et brisé...

— Et Hillary ?

— Elle est cassante et autoritaire, et elle a un handicap... et ce n'est pas le fait d'être femme... après tout si être l'épouse de Bill est le plus sûr moyen d'être déconsidérée, c'est Obama qui aura l'investiture et qui sera le prochain président des États-Unis. Il est l'incarnation du rêve américain, métis, jeune, intellectuel et charismatique. Il est tout le contraire de Bush, la tendance dans la pensée humaine, c'est d'aller d'un extrême à l'autre...

— Et tu me conseilles... de prendre de la distance...

— Oui...

— C'est-à-dire ?

— Tout d'abord, tu téléphones au bureau de Washington, et tu demandes à être reçu en audience... Tu emploieras ce mot, il a un sens pour Bolton, et plus encore pour ses collaborateurs, ce sont tous des néoconservateurs... Tu iras le voir, et tu lui diras que tu viens de ma part... il t'inscrira ainsi dans une continuité, tu te couvres, tu lui dis que c'est ta première mission, et que tu ne sais pas comment refuser... Et surtout que tu feras ce qu'il te dira de faire...

— Et Peter Graham... Si jamais il apprend ça... que je suis allé voir le camp d'en face... l'ordre vient tout de même de Genève...

— Mon cher Daour... Je sais comment ça se passe, Genève n'a guère apprécié l'importance prise au fil des années par le bureau de Washington, ils ont trouvé un cheval de Troie en la personne de Graham... Comme l'élection américaine est pliée, il est important d'encercler le bureau de Washington. C'est maintenant ou jamais, attendre serait courir un risque, on enfonce ses défenses, on redistribue ses prérogatives pour mieux le dépecer : d'ici deux mois, on va partir en campagne, jusqu'en novembre ça sera la paix des braves. Puis, en janvier de l'année prochaine, nous sommes en février, dans un an donc, le nouveau président prêtera serment et, lors de ses premiers cent jours, il sera intouchable, il serait suicidaire qu'on s'entre-tue à ce moment-là. Rajouté au fait que Barack Obama soit populaire dans le monde, il aura six mois à un an, un peu plus d'un an d'état de grâce, c'est maintenant qu'il faut atténuer l'omniprésence de Bolton, sans toutefois le tuer, il faut suffisamment le blesser, pour le rééquilibrage des zones d'influence...

— Je ne comprends pas la finalité, un bureau fort, cela profite à tout le monde...

— Tout cela n'est pas personnel, c'est purement politique...

— Ils veulent se débarrasser de Bolton, pourquoi ils ne le virent pas...

— Enfin tu comprends, c'est la raison pour laquelle je te dis de prendre tes distances, c'est trop tard, Bolton a déjà gagné la partie... ne perds pas ton temps... l'année prochaine Graham sera de l'histoire ancienne... Dans moins d'un an, c'est l'Amiral qui sera nommé coordinateur à Genève, c'est un homme qui a la mémoire longue...

— Il est vieux...

— Il est donc habitué à vivre... ne l'enterre pas trop vite...

— Pour quelqu'un « qui n'a plus les outils pour comprendre cette société », tu as une lecture acérée de la situation...

— Ce n'est pas de l'acuité, c'est de l'instinct, j'ai vingt-cinq ans d'arrière-cuisine, vingt-cinq ans de chausse-trapes, il s'agit de survie.

— Je n'aurais pas dû accepter... j'étais bien à Paris...

— Tu aurais fini par t'ennuyer...

— Mais tu serais bien resté, toi...

— Daour... Ma carrière est derrière moi, j'ai vingt ans de plus que toi... Tu commences à m'inquiéter... c'est une infusion qu'ils t'ont apportée !

— Je dis seulement que je n'avais pas tous les éléments en main, et qu'il m'est toujours possible de me rétracter, Sarkozy m'apprécie et, même si tu ne l'aimes pas, tu es forcé de reconnaître que Sarkozy est l'un des hommes qui comptent, donc par extension le bureau de Paris...

— Tu as raison, mais tu omets qu'il existe aujourd'hui car Bush assure l'intérim... mais dans un an... c'en est fini... dès l'élection de Barack Obama, Paris va rentrer dans le rang...

— Pas forcément...

— Sarkozy n'est ni Mitterrand ni Chirac... il me fait penser à Tony Blair... il est proaméricain... dans un an, tu prendras tes ordres de Washington...

— Et l'ouverture... c'est quand même Kouchner qui est au Quai d'Orsay...

— Je crois sincèrement que le thé ne te réussit vraiment pas... Sortons, tu as besoin de t'oxygéner l'esprit... mets ton manteau, je vais régler l'addition...

— Non... Tu as vu ce qui tombe... Et l'hôtel est juste à côté...

— ... Il est quelle heure ?

— Bientôt 3 heures... Tu veux un autre verre de vin chaud...

— Oui...

— Je t'accompagne...

— Enfin je te retrouve...

— Je plaisantais avec Kouchner...

— Je n'en suis pas si sûr... tu sais, au bout d'un moment, on finit par croire à ce que l'on raconte... on est humain, après tout...

— Tu te fous de moi...

— Non, je suis sérieux... si tu es blasé, tu ne peux pas travailler... C'est pour cela que je prends mes distances... Mais, néanmoins, tu as fait fort avec cette phrase sur l'ouverture... ça restera entre nous... Maintenant bois ton verre, c'est bien meilleur quand c'est chaud... Alors ?

— Il est bon... Tu as fait toute ta carrière au bureau de Paris...

— De mon temps, Paris avait un poids et, dans les années quatre-vingt jusqu'au début des années deux mille, je me suis beaucoup amusé, puis tout est devenu si morne, avec la disparition de Mitterrand, et le retrait de Jospin, on n'a plus de concurrents sérieux... et la création de l'UMP a tout biaisé... c'est un peu notre faute...

— ... La création de l'UMP...

— Non, ça c'était la grande idée de Chirac... « Bainville, hier je dînais avec un économiste, un prix Nobel — ça ne mange rien ces gars-là mais ça cause —, il m'a dit une phrase qui m'a parlé : que la concurrence mène au monopole, alors sortez votre boîte à outils, je veux un grand parti de la majorité présidentielle »... c'est ainsi qu'est née l'UMP, on s'est tiré une balle dans le pied, en face ils n'ont pas su s'organiser, pour s'opposer... La droite est assurée de gagner les prochaines élections... Le PS va disparaître... ils n'ont pas de leadership, ils arrivent même à s'injurier quand ils sont d'accord... c'est ce qui s'est passé avec le parti conservateur à Londres, l'élection de John Major, c'était la fin de notre bureau...

— Justement, c'est bizarre ce qui s'est passé à Londres, tu étais le conseiller de Margaret et tu te retrouves dans le premier cercle de Tony Blair...

— J'ai aussi travaillé à Berlin, en Amérique latine, j'ai pas mal bourlingué, Paris est une excellente plate-forme. En Europe tu as quatre grands bureaux : Paris, Londres, Madrid, Berlin, on est à la fois locaux et internationaux, Bellocchio a dû quitter son bureau de Rome pour celui de Londres, pour devenir Bellocchio.

— Tu n'as pas répondu à ma question, comment passe-t-on des conservateurs aux travaillistes...

— Avec Tony Blair...

— ... Et chez les socialistes français, si tu devais en choisir un... tu prendrais qui...

— Aucun... regarde Lasnier, il ne sait plus sur quel pied danser... Je n'aurais jamais cru cela possible, et pourtant ils vont y parvenir... Je t'ai dit que j'ai failli travailler pour Augustin Lasnier...

— Et pourquoi tu ne l'as pas fait ?

— J'avais un camarade de promotion à l'ENA qui me servait de boussole sud, et il venait d'être embauché... Ah ! Lasnier, la Force tranquille, Génération Mitterrand, Tonton, et sa phrase : « Vous êtes l'homme du passif. » Il a habillé la gauche...

— Il n'a pas voulu travailler pour Sarkozy... Il est vraiment de gauche, Lasnier...

— Non, c'est davantage un publiciste qu'un politologue, il fait de la réclame, et qu'importe le produit. Il s'entend mieux que quiconque pour créer le besoin. Et Sarkozy, c'est un homme qui clive. Il a son espace, ses limites, sa base... On crée le besoin d'un produit qu'on ne connaît pas et, dans le cas de Sarkozy, tu sais ce que tu achètes...

— Je pourrais demander un autre bureau en attendant que l'histoire se tasse avec New York...

— Tous les bureaux européens sont des extensions aujourd'hui de Washington, et je te vois mal composer avec les bureaux de Pékin ou de Moscou, ni être une tête de gondole des bureaux émergents du Cap, ou de Brasilia, et moins encore de Delhi... New York, c'est parfait pour toi...

— Je n'ai pas de plan de repli...

— Tu n'en as pas besoin... Arrête de t'inquiéter... tu pars quand à New York ?

— Jeudi... et toi à Berlin ?

— Quand je veux, ils ne m'ont pas donné de date... je n'ai qu'une mission, la commémoration, et j'ai deux ans pour la monter...

— C'est tout !

— Ce qui me convient parfaitement. Je n'ai pas pour ambition d'être nommé directeur d'un bureau, ni de finir ma carrière en mandarin à Genève... c'est une page qui se tourne... je vais pantoufler en attendant ma retraite...

— Je pourrais te voir avant mon départ...

— Oui... on déjeune ensemble mardi, si tu as besoin de moi, tu me téléphones...

PAS DE DEUX

Daour m'avait appelé mardi, en fin d'après-midi, pour me proposer un spectacle, une lauréate de l'année précédente présentait au Théâtre de la Ville sa nouvelle création, un pas de deux. La chorégraphe avait la particularité d'être hollandaise et d'être la meilleure amie d'Ingrid, nous avions droit à une générale et, comme je n'avais rien de mieux à faire, il me revenait de retirer les billets pour tout le monde, je devais donner le nom d'Ingrid, c'est ainsi que Daour m'apprit son nom :

— Tu ne vas pas rire...

— Pourquoi...

— Elle s'appelle... Van Bahr...

— ... Van Bahr...

— Ingrid est la petite-fille de Konrad Van Bahr, et la belle-fille de Martin Schmidt.

— ... C'est un très beau parti, tu sais peut-être que les Van Bahr possèdent la moitié des Pays-Bas, et que l'autre moitié appartient aux Schmidt... le prix ne te suffisait-il donc pas, mon cher Daour...

— Je viens aussi de l'apprendre... Tu prends les invitations... on te retrouvera dans le hall... à tout à l'heure, Pierre.

Je mentionnai son nom, et on me donna trois contremarques.

Je patientai avec mon programme, dans le brouhaha d'une foule toujours plus compacte aux abords des escaliers, je me déplaçai vers les bancs, assis je feuilletai le programme, puis j'allai vers les portes. C'est à cet instant que je remarquai une silhouette, plutôt une allure : élancée, rapace, elle passa sans me voir, occupée qu'elle était par son point de fixation, elle contourna la foule et alla au comptoir avec cet aplomb qui m'avait toujours subjugué.

Elle obtint aussi ses contremarques, sourit à ceux qui faisaient la queue, et retourna aux portes pour s'allumer une cigarette à mes côtés, je ne bougeais pas, ne respirais pas, j'étais tétanisé, elle tirait sur sa cigarette deux à trois bouffées quand elle fit de grands signes à une adolescente en scooter qui venait de s'arrêter... Elle eut à peine le temps de retirer son casque qu'elle l'embrassa. Elle était toujours identique à ce qu'elle était dans mon souvenir.

— ... Maman, je me gare, et...

— Tu peux là, juste à gauche du Mistral, il y a de la place, je t'attends... Chloé... dépêche-toi.

— Maman, Agathe aura du retard, elle a dit que tu lui laisses son billet à l'accueil...

— Je t'attends, va te garer...

Maman, je venais soudain de prendre un coup, maman, je ne pensais pas qu'il pouvait y avoir de la place pour quelqu'un d'autre dans sa vie... Elle me tournait toujours le dos ; près de moi, un jeune homme qui distribuait des magazines continuait à regarder avec appétence les lignes de son corps, accentuées par ses talons. Sa fille apparut et elle remarqua aussitôt ce que nous regardions, elle fronça les sourcils, je détournai la tête, à l'inverse du jeune satyre, elle secoua la tête, et alla vers sa mère...

- ... Maman, tu as vu comment tu es habillée...
- Qu'est-ce qui ne va pas ?
- Il y a un obsédé qui te mate le cul...
- Il est beau ?
- Maman !

Sa fille devint toute rouge, le jeune satyre et moi avions un sourire... je lui pris un magazine, et c'est à ce moment que sortirent du taxi Daour et Ingrid... qui vinrent à ma rencontre. Tandis qu'elle écrasait sa cigarette, prenant sa fille par le bras, elle se retourna et, dès qu'elle me vit sur les marches, elle demeura interdite, interrompit son geste, et me regarda longuement, comme un souvenir qui a besoin d'être précisé, d'être remis, c'est ainsi que l'expression que j'abhorrais : « Vous me remettez ! » prit tout son sens. Il me fut aisé pour ma part de la reconnaître, elle avait toujours été présente et, même si je l'avais souhaité, il m'était impossible de l'oublier : avec les années, elle était devenue un personnage public. Je suivais sa carrière, je regardais ses spectacles, je m'étais même abonné à Mezzo pour elle. Elle avait une personnalité excessive, possessive tant dans la vie que sur scène, elle avait été une danseuse étoile à l'opéra de Paris et, aujourd'hui, elle était directrice du ballet de l'opéra de Lyon.

Debout devant elle, en imperméable noir, costume de flanelle Yves Saint Laurent et chemise blanche Dior, avec ma cravate noire qui dépassait négligemment de la poche de mon imperméable, mon élégance ne pouvait que la déconcerter, cependant ma coiffure était inchangée — j'avais été un jeune chauve, et avais pris pour habitude de me raser les cheveux, ce qui me conférait un visage anguleux et accentuait ainsi mon regard.

J'adorais la regarder. J'aimais sa façon conquérante de toiser la foule, la ville, les gens.

De ce fait, je ne fus guère étonné de la voir prospector. Je l'aidais en me montrant avenant, je lui souriais, tandis que dans le fil de ses souvenirs elle cherchait l'espace que j'occupais, plutôt la niche, elle entendit mon nom prononcé par Daour.

Et, soudain, elle reconnut son ex-mari en ma personne.

- Pierre !
- Inès...
- Pierre, c'est... ce n'est pas croyable... Ça fait... au moins vingt ans...
- Quinze...
- ... Maman, ils ont ouvert...
- Je te présente ma fille, Chloé...
- La dernière fois qu'on s'est croisés, c'était à l'aéroport...
- Tu m'as tout de suite reconnue, et moi je suis impardonnable...
- C'est un peu normal, tu es une célébrité... Je te présente Daour, et son amie Ingrid...
- Enchanté... dit Daour en me souriant tandis qu'Ingrid tendait la main...
- C'est un honneur de vous rencontrer, madame Inès Garcia.
- Merci...
- Maman, voilà Agathe... Elle est pas seule, il y a la Mouche...

Je me retournai pour voir la Mouche. Autant Agathe était une belle brune de vingt ans, autant la Mouche avait le physique de l'âge ingrat, un physique improbable, c'était un jeune homme anorexique, à la chevelure hirsute, aux bras longilignes, équipé d'une paire de lunettes à double foyer.

— Je te présente ma fille Agathe, et son ami Thé...

— Théo. Vous êtes Pierre-Alexis de Bainville...

— Oui...

— On étudie votre œuvre...

— Voyez-vous ça, je ne pensais pas avoir commis une œuvre... Vous êtes étudiants...

— À Sciences-Po... fit-il avec fatuité.

— Sciences-Po... vous aussi Agathe...

— Oui... monsieur de Bainville...

— Vous pouvez m'appeler Pierre, dis-je en fixant Inès, elle détourna le regard... Je vous présente Ingrid et son cavalier que vous avez certainement reconnu, Daour Tembely...

La Mouche déploya son long bras.

— C'est un honneur, c'est un honneur, monsieur Tembely, et félicitations pour votre prix, monsieur Tembely, monsieur de Bainville...

Tout comme il l'avait fait pour Daour... il m'emporta la main.

— Merci...

— Maman, tout le monde est entré, il faut qu'on y aille, dit Chloé en nous devançant.

— Vous avez reçu un prix... demanda Inès.

Je m'apprêtais à répondre quand la Mouche débita d'une seule traite :

— Le Konrad Van Bahr 2008, j'espère un jour obtenir une telle distinction.

— Maman ! il n'y a plus personne dans le hall... Maman...

— Oui, Chloé, on arrive...

— ... Si vous avez besoin de conseils, ou d'aide, voici ma carte... Agathe... Tenez, Théo, n'hésitez pas si vous avez des questions sur mon... œuvre...

— Merci, monsieur de Bainville...

— ... Inès, au plaisir de te revoir...

— Au plaisir...

Je rejoignis Daour et Ingrid, nous montâmes pour assister à la générale et nous sortîmes après une représentation des plus spécieuses de danse contemporaine ; l'accueil fut dithyrambique. Nous quittions le théâtre quand Agathe, descendant les escaliers du hall, me demanda à bout de souffle, au moment où nous nous apprêtions à gagner le Mistral :

— Monsieur de Bainville, Pierre, pourriez-vous venir à Sciences-Po, pour une conférence, on s'avance peut-être, Théo et moi, mais je crois qu'on pourrait organiser une rencontre, si vous êtes à Paris... Vous aussi, monsieur Tembely... vu qu'on travaille sur l'élection de Sarkozy... qu'en pensez-vous, messieurs ?

Daour, amusé, répondit :

— Cela aurait été avec plaisir mais, pour ma part, je ne pourrai pas, je pars pour New York jeudi, et je serai absent de Paris pour plusieurs mois, voire pour une année, mais Pierre sera enchanté, n'est-ce pas... Pierre...

— Vous avez ma carte et, les semaines à venir, je suis disponible...

— Merci, je vous téléphone... À très bientôt, Pierre.

LE MISTRAL

- Vous connaissez Inès Garcia !...
- Je remonte dans votre estime, Ingrid...

Elle ignora mon sous-entendu, but une gorgée de son bordeaux, reposa le verre et, toujours avec ce même ton enthousiaste qui m'exaspérait, elle nous livra, à Daour et à moi, ses impressions sur sa *perception* des pièces de Christina et de la programmation d'avant-garde de « la Inès », comme on avait coutume de la nommer dans le milieu. C'est agaçant cette propension qu'on a à réduire une femme à son prénom, comme en politique d'ailleurs.

Je l'écoutais, elle s'exprimait à la fois en français et en anglais pour ses superlatifs : *amazing*, *unbelievable* avaient sa préférence... Elle sécrétait de l'endorphine, comme d'autres ont les mains moites ; devant tant de véhémence, j'étais exténué. Daour remarqua, amusé, l'apathie qui était la mienne ; si j'avais eu vingt ans de moins, je serais tombé sous le charme, comme je l'avais été d'Inès ; j'ai dû le penser bien fort, car elle me demanda :

— Vous avez rencontré Inès Garcia sur un projet dans lequel elle dansait ?

Décidément, elle avait une image peu avenante de ma personne : je ne pouvais fréquenter le domaine des arts que dans une perspective professionnelle.

— Non...

— Au ballet de Lyon ?

— Non plus...

— Ah... Alors vous avez un ami en commun !

Elle me plaisait.

— Je n'ai jamais travaillé pour elle, et nous n'avons aucun ami en commun...

Intriguée, elle regarda Daour.

— Pierre a été son mari...

— Vous avez été marié à Inès Garcia !

Elle cria la phrase, si bien que je fus l'objet de toutes les attentions. Fort heureusement, Christina Van de Velde et ses deux danseuses, dont l'une qu'elle tenait à la taille — sa muse et sa compagne —, firent leur entrée. Toutes ces jeunes femmes étaient hollandaises, c'est-à-dire très grandes.

Je dus me hisser sur la pointe des pieds pour leur faire la bise. Christina prêta attention à Daour, et m'ignora complètement, une solidarité saphique. La plaquette qu'on nous avait remise me permit de me faire une idée sur son itinéraire et sur ses intentions, plus particulièrement sur la pièce que je venais de voir : *Idem*. Cette pièce fut créée en réaction à sa rupture avec sa compagne d'alors et à sa rencontre avec sa muse de maintenant. *Idem* n'est pas une création, c'est une autofiction, écrit-elle ; un « fragment d'un discours amoureux » (*dixit* la plaquette reprenant Roland Barthes). Plus loin dans son autoanalyse, je veux dire note d'intention, elle commentait, non, elle relatait une phrase dite par son nouvel amour, Carice, lors de cette première rencontre/audition et qui est le point de départ de son deuxième acte : « On danse comme on respire. » Donc sur scène j'ai vu deux asthmatiques.

Ingrid parla en notre nom, affirmant qu'on avait trouvé *Idem unbelievable* !
Daour opina de la tête, je me mordis la lèvre pour ne pas le dénoncer, témoin
de sa turpitude, il baissa la tête, je lui donnai un coup de pied sous la table qu'il
me rendit en souriant...

Je me levai et demandai à Daour un cigare, il se fit un devoir de venir « faire le
trottoir » avec moi.

— Pierre, tu m'as fait mal, j'ai plus de tibia... Regarde, je boite...

— Elle te soignera, vu que tu es sur la même longueur d'onde qu'elle... En harmonie, comme dirait son amie... Soit dit en passant, c'est officiel, vous êtes en couple... Félicitations.

— En couple ?

— Tu viens d'être adoubé par la meilleure amie !

— Tu as raison...

— Dans un mois, elle te présentera à sa mère, dans deux à son beau-père, et dans six vous allez vous marier, et dans moins d'un an, elle va t'annoncer que tu es papa, d'un beau bébé métis... je pourrais surveiller la baby-sitter si tu veux, je te réserve mes premiers week-ends, je regarde tout de suite dans mon agenda...

— Pierre, range-moi ça, tu es un grand malade... Elle a à peine vingt-cinq ans... elle n'est pas amoureuse...

— Mon cher Daour, le cœur est un muscle...

— Ce qui veut dire...

— N'as-tu pas remarqué ses regards, sa manière d'être, elle pense pour vous deux... et depuis que tu as cédé ton libre arbitre, tu n'es plus le même...

— Pierre, ce n'est qu'un spectacle...

— Daour, ce n'est pas tant le spectacle, c'est ton assentiment qui m'inquiète...

— Mon quoi ?

— Tu sais comment les psychanalystes entendent le mot couple... Syndrome de Stockholm !

— Syndrome de Stockholm !

— Mon cher Daour, je t'ai formé, ce n'est pas pour qu'une jolie Batave te façonne !

— Batave ! Je vais lui répéter...

— La délation chez toi devient une seconde nature...

— On est intégré ou on ne l'est pas, Pierre... J'ai choisi d'être français... Je pars sur l'heure te dénoncer...

— Voyez-vous ça, mais on ne dénonce plus depuis 1945... Décidément tu m'en veux... Une seule de ses amies pourrait porter atteinte à mon intégrité physique...

— C'est vrai que ses copines sont tankées !

— *Tankées* ! je ne connais guère cette expression, garde-la en mémoire, je pense qu'elle risque de beaucoup plaire à l'Amiral... Je parle, je parle et mon cigare qui se consume... Je n'ai plus d'allumettes. Ton briquet, cher ami... Tu sais, je l'aime bien, Ingrid, elle me plaît beaucoup...

— Je crois que ce n'est pas réciproque...

Dit-il en me tendant le briquet, il s'interrompt tout comme moi dans son geste, et nous partîmes dans un grand éclat de rire.

Je lui rendis son briquet.

— Tu t'es marié combien de fois, Pierre ?

— Une fois... Et comment tu as su que c'était mon ex-femme ?

— Tu avais l'air d'un adolescent... c'était très drôle... cela se voyait que c'était une femme qui avait été importante pour toi, je me doutais que c'était une amante...

— Amante... c'est joliment dit...

— J'ai su que c'était ton ex-femme seulement quand Ingrid a mentionné qu'elle était danseuse...

— Tu la connaissais ?

— Je sais que tu penses que tous les trentenaires sont des *béotiens*...

— J'ai dit ça !

— Oui, tu as même dit qu'« on oublie le présent pour l'instant... Que ce n'est plus l'événement, c'est l'accident qui fait l'actualité »... et j'aime cette réflexion... « Le basculement de la culture dans le loisir, c'est la pauvreté de la modernité... »

— Décidément...

— Et aussi... « La mémoire, c'est l'organisation de l'oubli. »

— Daour, que vas-tu devenir sans moi...

— Nous resterons en contact et, pour répondre à ta question, bien sûr je connais Inès Garcia... de nom... C'est étonnant que vous vous soyez rencontrés comme ça...

— Oui...

— Plus étonnant encore que sa fille soit à Sciences-Po...

— Oui, surtout qu'elle déteste la politique... C'est ce qui nous a éloignés...

— Ça n'avait pas l'air de la gêner, elle semblait plutôt contente de notre distinction...

— Mon cher Daour : « Les mots ont été donnés à l'homme pour cacher sa pensée... »

— Justement, que cache ton encombrant sac BHV ?

— C'est pour toi...

— Pour moi...

— Oui, je vais te le chercher, j'embrasse Ingrid et je reviens...

Était-ce mon départ, les Hollandaises se montrèrent plus chaleureuses.

— Tiens, Daour...

— Des carnets...

— Non, des Moleskine...

— Merci...

— ... Ainsi tu pourras prendre des notes et les clients apprécient toujours ce moment où tu les « *prends en mots* », c'est une technique éprouvée de Guzman,

surtout tu le fais répéter, au détour d'une phrase tu arrêtes son attention, tu appuies sur un point, ainsi, chaque fois qu'il te verra, il prêtera davantage attention à ce qu'il dit et, plus important, à ce que tu lui diras, puisque tu n'es que son interprète...

— Merci beaucoup, Pierre, merci pour tout...

— Daour, desserre ton étreinte, Ingrid et ses amazones nous regardent...
Mon cher Daour, tu me donnes de tes nouvelles par mail ou tu m'appelles, je t'embrasse et au plaisir de te retrouver...

— Pierre, je voulais te dire que ces années...

— *Allons, Garçon, il est temps !*

TROISIÈME PARTIE

MOLESKINE IN BROOKLYN
DE DAOUR TEMBELY

La première image que je rencontre en sortant du métro 15 Street à deux pas de Prospect Park West à Brooklyn, c'est un homme obèse d'une quarantaine d'années, en jogging, avec un déambulateur, qui progresse très difficilement. Je comprends pourquoi quand je vois qu'il le manœuvre d'une main, tandis que de l'autre il lape une glace qui s'estompe à mesure qu'il avance...

Mon loueur est heureux de m'accueillir, je suis son premier locataire, je crois que je vais devoir essuyer les plâtres, il me fait visiter l'appartement, j'ai l'agréable surprise de découvrir que j'ai aussi un accès au jardin.

J'ai choisi de vivre à Brooklyn, à Park Slope. 403, 14 Street.

J'aime le côté populaire de Brooklyn, même s'il est devenu depuis une dizaine d'années très bobo, les quartiers populaires disparaissent. Heureusement que la 5^e Avenue garde encore son cachet, il y a quelque chose de Barbès dans cette avenue.

Je commence demain, dans nos bureaux de Manhattan.

Peter Graham est la version américaine de Pierre-Alexis, il a la cinquantaine, il porte beau, un vélo trône dans son bureau, c'est sa grande particularité, il ne se déplace qu'à vélo et qu'importe la saison, il est végétarien, et il ne fume pas.

À l'inverse de Pierre, il ne possède pas une conversation arborescente, il a la phrase circonspecte, il va à l'essentiel, il pense ce qu'il dit avant de le dire, ce qui me rappelle justement une phrase douteuse de Pierre, m'expliquant que c'est là que réside la différence entre la langue allemande et la langue française, la distinction de construction, et donc de pensée, c'est pour ça qu'en Allemagne on a eu le nazisme et en France Vichy.

L'assistante de Graham m'a présenté à mes collègues, ils sont deux.

Une femme et un homme : Olivia Powell (que je connaissais de réputation), une spécialiste de la politique étrangère, et Lincoln Williams.

Dès que l'assistante nous eut quittés, Olivia me dit : « Bienvenue dans l'ambulance », tandis que Lincoln Williams replongeait le nez dans ses dossiers.

Je m'installai dans un coin du bureau.

Olivia se leva et posa les fesses sur le coin de ma table, laissant apercevoir une paire de jambes galbées, élégante et sexy elle avait la cinquantaine sportive.

Elle me parla d'elle, puis du département et enfin de notre collègue : Lincoln Williams, notre communicant. La quarantaine en bout de course, massif et chauve, avec une barbe poivre et sel, à l'humour sardonique qui lui a valu d'être renvoyé de Hollywood, où il était scénariste.

On ne pouvait faire plus différents. Autant Olivia était expansive et généreuse, autant Lincoln était taiseux. Disons du moins au début, puis, à mesure des semaines et des mois, on devint proches collaborateurs, plus proches que collaborateurs, il se trouve que dans ce bureau on ne croulait guère sous les missions.

Notre département est surtout un soutien aux autres étages. Nous étions en quelque sorte les consultants des consultants... J'avais du temps libre, ce qui me permit de me perfectionner dans des domaines pratiques, comme le poker, le théâtre, les musicales à Broadway, mais surtout le cinéma, et c'est ainsi que Williams m'expliqua comment il s'était fait lourder par l'un des pontes de Hollywood.

Il avait réécrit pour le remake du *Carrefour de la mort, Kiss of Death* de Barbet Schroeder, en 1995, une scène où Nicolas Cage parle du deuil de son père à David Caruso qui vient de perdre sa femme :

Cage : Quel est le pire... perdre sa femme ou son père ?

Caruso après un silence répond : Tu baisais avec ton père ?

Il fut mis à l'index, et c'est ainsi que je me retrouvai à partager sa conversation et son bureau.

Notre première collaboration consistait à faire le plan média en trois séquences pour Darius Jones... On fit notre première réunion avec Peter Graham, il me testa devant mon équipe : Que savais-je du Liberia ? Je lui fis la réponse de Pierre-Alexis : Le Liberia n'était pas un pays, mais un symptôme.

Powell acquiesça de la tête et Williams releva les yeux de son dossier en esquissant un sourire.

Après cette remarque, il ne chercha plus à me piéger.

La venue de Darius Jones était une opportunité pour Graham, c'était une revanche qu'il prenait à la fois sur Washington et plus encore sur le fait qu'au contraire de Pierre il avait fait toute sa carrière en interne. Il n'avait pas été distingué par l'un des seniors, cependant il avait réussi l'impensable, devenir chef d'un des plus importants bureaux, c'était un self-made-man, il ne devait rien à personne. Ce qui en faisait un homme en retrait, il n'avait pas été coopté, c'était un homme qu'on suivait pour sa stratégie, non par sympathie ou pour son génie. Il n'était guère apprécié dans le bureau, on le tolérait, ce qui fit dire un jour à Williams que, chaque fois qu'il voyait Graham entrer dans un bureau, il avait l'impression qu'il en sortait.

Graham, malgré son physique avantageux, malgré son milieu privilégié — il venait d'une des grandes familles de Boston —, avait beaucoup d'aigreur, il ne pouvait s'empêcher de vous mettre sur la sellette, comme il l'avait fait pour moi, pourtant c'était lui qui m'avait choisi, et il avait cherché intentionnellement à m'humilier.

De facto, j'avais ressenti une vive animosité, comme aurait dit Pierre, à l'égard de Graham, ce qui avait l'air de le combler d'aise, tout le monde lui battait froid, c'était exactement ce qu'il recherchait, il faisait partie de ces gens qui ne s'épanouissent que dans un environnement hostile. Quand je compris cela, je me montrai affable pour finir de le déstabiliser.

Williams me demanda ce qui m'arrivait, je lui expliquai la raison de mon changement... il resta silencieux, puis partit d'un grand éclat de rire. Il changea lui aussi d'attitude, il le détestait tellement qu'il en devint obséquieux.

Olivia Powell avait été professeur à NYU, une universitaire reconnue dans son domaine, je m'étais même appuyé, pour les besoins d'un exposé sur la crise des Balkans, sur l'une de ses publications.

Elle avait été virée à cause de ses méthodes pédagogiques, elle avait arrêté son curseur au début de l'Antiquité où on pouvait coucher sans problème avec ses élèves, elle fut une victime, comme elle aimait à le répéter, du politiquement correct, un dommage collatéral de l'évolution puritaine du système universitaire libéral.

Comme elle avait donné des conférences pour Altas, elle fut recrutée par le prédécesseur de Peter Graham, Caleb Liebermann, qui embaucha aussi Williams.

Il m'a fallu plus de temps pour comprendre Lincoln Williams.

Il avait perdu toutes ses illusions après avoir travaillé à Hollywood. Il ne pouvait faire une phrase sans se montrer cynique mais, au contraire de Graham, il était charmant avec ses collègues, il avait un sens de l'humour très particulier. Il s'installait à la terrasse d'un café, ou bien sur un banc dans un parc, et puis il laissait libre cours à sa méchanceté. Il fumait et buvait, comme d'autres se maintiennent en forme, pour lui c'était un acte politique, spécialement dans une culture où la santé était érigée en paradigme.

La devise de Lincoln Williams était : Je n'ai pas pour ambition de mourir en bonne santé ! Pour ma part, j'évitais de déjeuner avec lui, j'avais pris pour habitude de le retrouver, comme Olivia, dans l'un des cafés de Lexington Avenue où nous étions certains de ne pas rencontrer Graham ou l'un de ses sicaires.

Mes premières semaines à New York furent vite passées, je n'ai eu qu'un désagrément, il me fallut plusieurs jours, une semaine, pour rattraper mon décalage horaire, je savais qu'il fallait compter une heure par jour, et ce fut exactement au bout du sixième jour que je pris le pli ; de retour du bureau j'allais marcher dans Prospect Park. Dans un premier temps, j'avais craint de crouler sous le travail, mais Powell et Williams synthétisaient et refilaient le reste du travail aux juniors. On ne faisait que superviser. Ma venue n'avait pas changé leurs habitudes, et mon attitude vis-à-vis de Peter Graham me mit définitivement à l'écart de son premier cercle.

Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai appris que Peter Graham n'appréciait pas Powell et moins encore Williams ; mais il ne pouvait les virer ; il les avait donc isolés, pensant que cela allait avoir un effet de frustration sur leur moral ; ils étaient très bien payés et avaient du temps, Powell passait le sien à gérer ses amants et Williams à cultiver sa dépression.

J'avais bien entendu multiplié mon salaire, pour faire ce que je faisais à Paris... Je devins le spécialiste de la France, on recevait des mails des autres étages. Le premier et le troisième lundi de chaque mois, j'assistais au briefing de Graham en tant que chef de département, puis je prenais mon bloc-notes et allais retrouver les miens.

C'est ainsi que se déroulèrent mes premiers mois, puis il a fallu que tout le monde monte sur le pont pour la campagne de John McCain.

McCain ne voulait pas de l'Amiral et, tout comme Reagan et Bush, il détestait les intellectuels. Donc on avait l'impression de le subir, je faisais mes notes sur comment on percevait McCain en France, mais mes notes étaient revisitées par Graham.

Williams écrivit de très beaux discours (pour lui, un politique et un acteur c'était la même chose, il scénarisait) qui invariablement finissaient dans la corbeille ; McCain avait son équipe, nous étions là simplement parce que c'était le parti qui payait et que l'Amiral avait encore des partisans...

Il fallait se rendre à l'évidence, la campagne était perdue d'avance, à croire qu'ils mettaient un point d'honneur à se saborder... McCain et Palin, un militaire et une conservatrice...

Personne n'a vu venir Sarah Palin. Sans Sarah on avait peu de chances. Avec elle, nous n'en avons plus aucune.

On perdit l'élection mais, comme elle fut historique, cela a amorti notre défaite.

Dès le lendemain, je retrouvais mes habitudes.

« Discuter politique avec Peter Graham, c'est comme discuter de stratégie militaire avec un pacifiste », me dit Lincoln Williams, dans le taxi qui nous ramenait de l'aéroport JFK.

Il ne décolerait pas depuis notre départ de Phoenix, Arizona :

— Il n'entrave que dalle, t'as beau lui expliquer, c'est comme siffler dans un violon.

— C'est pas plutôt pisser dans un violon...

— Non, on dit souffler ou siffler...

— Mais j'ai toujours entendu : pisser...

— Tu te fous de moi, on ne pisse pas dans un violon ! Elle perd de son sens l'expression, et c'est sale comme image ! Ça a toujours été siffler !

— De pisser dans un violon !

— Tu aimes les jeux de mots ! « Mon frère... »

« Mon frère. » Lincoln Williams était un métis à la peau très claire, ce que les Antillais nommaient un « échappé », m'informa Olivia.

Lors de notre première rencontre, jamais je n'aurais pensé qu'il était noir, ni métis ; pour moi, c'était un caucasien taciturne ; ce n'est que quelques semaines après, quand il me dit qu'il ne serait pas mécontent qu'un « frère » accède à la Maison-Blanche, et à ma manière de le regarder, qu'il a compris que je n'appréciais guère ce genre d'expression. Il s'est empressé de me dire qu'il était noir ! Pas métis, noir, et, à ma remarque qu'il était un métis très clair, il me fit la réponse suivante : « *En Amérique on est noir ou blanc, et un métis est un Noir.* »

Ma relation avec Lincoln a toujours été contrastée — si j'ose dire. Il avait un caractère d'une grande ambivalence, un moment il était calme et sympathique, et l'instant d'après caustique et brutal, autrement il était tout le temps en colère et, dans son cas, on pouvait dire, du fait de sa corpulence, qu'il était colérique. Par moments, il avait des accès de violence, ce qui lui arrivait en moyenne tous les quinze jours, alors, Olivia et moi, nous allions dans le couloir. La première fois que je l'ai vu faire, je fus stupéfait, il frappait de son poing, plutôt il martelait la table, Olivia était déjà dans le couloir, elle connaissait le cycle et les signes avant-coureurs, elle vint me chercher en me disant : « Ça va lui passer. » Elle me tendit une cigarette. « C'est un caractère refoulé dans une société complexée », m'expliqua-t-elle en allumant ma cigarette tant je tremblais.

Je partageais son constat : en quittant la vieille Europe pour fuir les préjugés, les pèlerins en avaient tout de même assez pour en remplir tout un continent.

En Amérique tout est discriminant : le fait d'être un homme ou une femme, riche ou pauvre, d'être noir ou blanc, d'être vieux ou jeune, maigre ou gros... Tout y est accentué, tout y est à l'excès et, sans vous en rendre compte, vous souscrivez à ce fait. Lors de mes précédents voyages, je ne travaillais pas, j'étais de passage, le temps d'un séjour, y vivre m'inscrivit *de facto* dans une autre dynamique, une autre perspective. Par exemple, cela faisait à peine une dizaine de jours que j'étais installé qu'à Park Slope je vis une gamine, un peu ronde et à la peau très foncée, qui jouait avec sa mère. Elles ne demandaient rien à personne, et moi je me suis dit : cette petite en plus d'être grosse, elle est noire et pas qu'un peu ! Le pire c'est que, dans ce parc, je n'étais pas le seul à le penser. C'était atmosphérique.

En France j'avais des origines africaines, c'est à New York que je suis devenu noir.

Lincoln m'avait dit le soir de l'élection : « Un homme noir à la Maison-Blanche, un million d'hommes noirs dans les prisons. »

L'arrivée d'Obama ne changeait pas la donne ; paradoxalement, ce fut davantage en France, en Afrique, en Amérique latine, dans le monde arabe qu'on a perçu le plus de changements ; l'effet Obama, dans les enquêtes d'opinion que je recevais des différents bureaux, était manifeste. Je fus surpris de remarquer qu'Obama questionnait la place des Noirs dans lesdites sociétés, en France l'arrivée d'Obama, puis sa campagne et son élection étaient vécues par procuration dans les banlieues.

En Amérique, Obama était certes noir, mais il était avant tout africain et sa mère était blanche. Il avait un prénom et un nom africains, ce qui faisait de lui quelqu'un avec une histoire différente ; de plus, le fait que sa mère soit blanche l'inscrivait dans une autre société, à une époque où être un couple mixte était un acte politique ! C'est ce que m'expliqua mon « frère » : dans la communauté c'est Michelle qui était perçue comme étant une sœur, pas son mari, lui, il n'était pas perçu comme venant de la classe moyenne, il appartenait avant d'être noir à la classe dirigeante. On le trouvait arrogant, simplement parce qu'on percevait chez lui un fort sentiment de supériorité, que je nommerai plutôt de l'estime.

C'était passionnant la relation d'ambivalence que pouvait susciter Obama dans la société américaine.

Chez une grande majorité de Blancs il était le candidat qui ferait oublier Bush et permettrait à l'Amérique de redevenir l'Amérique, une grande majorité de wasp dans nos enquêtes ne voyait en Obama qu'un paradigme de ce que l'Amérique avait de mieux à offrir au monde.

Auprès des différentes minorités c'était une tout autre affaire, les voix étaient plutôt acquises à McCain ; chez les Hispaniques, les Asiatiques, comme chez, paradoxalement, une partie de la communauté noire — qui avait intégré le fait que voter pour un Noir était un vote racial —, bon nombre préféraient non pas McCain, mais Hillary. Comme l'avait écrit Toni Morrison, le premier président noir, ce fut Bill Clinton.

Obama était perçu comme un Blanc, tout comme Eminem le rappeur blanc était perçu comme un Noir, et Will Smith le rappeur noir était perçu comme un rappeur blanc.

Eminem était né pauvre et cela s'entendait dans sa musique, Will Smith appartenait à la classe moyenne très aisée, et cela s'entendait aussi dans sa musique.

Et c'est là que j'ai compris qu'en Amérique la première discrimination n'est pas d'ordre racial, mais économique.

J'avais oublié que je vivais dans une société protestante. Ce qui définit votre place dans la société américaine, c'est bien avant tout l'argent et qu'importe la façon dont vous gagnez votre argent, tant que vous en avez, vous êtes respecté, admiré, adulé, vous êtes un élu de Dieu. Et si vous êtes pauvre, c'est que Dieu vous a abandonné. Il y a une valorisation religieuse du travail, à la seule gloire de Dieu, l'élection de Dieu sur le fidèle, si on est pauvre c'est que quelque part on n'est pas en règle avec Dieu. Il y a une ségrégation, car il y a une prédestination...

C'est cette donnée que je n'avais pas intégrée, je m'étais arrêté à une question raciale, de couleur de peau, ce qui n'était que la partie visible.

Certes, bon nombre de Noirs sont pauvres, donc être noir aux États-Unis c'est aussi appartenir à cette classe sociale, et même si Obama a été un temps travailleur social, ce ne fut qu'une expérience qui pouvait s'apparenter justement à une étape de la construction de son parcours politique.

Toutes les élites se ressemblent, à l'inverse des pauvres qui sont partout différemment pauvres.

Au début j'ai souhaité changer de bureau, j'ai même failli démissionner, puis je me suis rendu compte de la formidable opportunité que m'offrait ce poste. Étant fort peu sollicité, j'avais toute latitude pour lire les enquêtes d'opinion, ou en commander d'autres auprès des différents bureaux, il suffisait que je remplisse une fiche, et le lendemain un institut de sondages avait interrogé un panel de citoyens, de militants, d'étudiants... Je pouvais, en remplissant une simple fiche, faire venir un universitaire, un journaliste, pour un entretien d'une à deux heures payé par le bureau.

C'est ainsi que j'appris que dans certains milieux Obama était vu comme un social traître. Ce qui m'a doublement étonné : déjà qu'on lui faisait le reproche de ne pas être un vrai Africain-Américain et maintenant on lui faisait le procès de ne pas être pauvre.

L'universitaire qui m'avait fait cette révélation me cita dans le texte une phrase de Camus : « On ne choisit pas de naître dans la misère, mais on peut choisir de la garder. »

Après la mission « Potemkine » nous fûmes contraints de lever le pied, disons surtout moi, Olivia et Lincoln s'étonnèrent de me voir partager leur bureau. J'avais été embauché non pas pour mon potentiel, mais pour ce que je représentais. Peter Graham m'a recruté pour agréer Darius Jones, qui souhaitait avoir un *spin doctor* européen, et le fait que je sois noir, d'origine africaine, était un élément d'importance pour l'accroche.

Au lendemain de ma prise de fonction, Peter Graham me convoqua dans son bureau, il voulait me faire part de la façon dont il souhaitait voir mener la séquence, je l'écoutai, et sortis mon carnet pour noter scrupuleusement ses remarques et suggestions, j'inscrivis de même ses inflexions, si bien qu'il écourta l'entretien.

Olivia m'avait préparé un dossier sur le Liberia, sur la situation politique de ces vingt dernières années. Mais, avant, elle commença, comme à son habitude, par nous faire un cours davantage qu'un exposé sur l'histoire du pays.

« En 1822, le Liberia est fondé par une société américaine, la Société américaine de colonisation, pour y installer des esclaves noirs libérés. Début d'un malaise entre les Américano-Libériens et la population autochtone. Le président Monroe a donné aux esclaves affranchis de l'argent et les a encouragés à quitter les États-Unis pour se rendre en Afrique, terre de leurs ancêtres... Dès leur arrivée, la première décision prise par ces affranchis a été de réduire les Africains en esclavage. Ils ont reproduit, à l'identique, tout ce qui les a poussés à quitter les États-Unis. Ensuite il y eut un système de ségrégation, qui perdure, puis des guerres civiles toujours avec la complicité des gouvernements successifs américains. Le Liberia est l'un des fléaux qui a fait le plus de morts en Afrique, des guerres d'une cruauté inouïe, des conflits qui ont largement dépassé les frontières de la région... Et nous devons accomplir la gageure de "vendre" un Darius Jones qui a été de tous les conflits, qui a participé à tous les massacres comme le grand démocrate d'un pays qui aspire à normaliser ses rapports avec les différentes composantes de son peuple, qui a unifié une région qu'il a contribué à déstabiliser, qui est prêt à écouter une opinion mondiale qu'il n'a jamais écoutée. Je ne vois pas comment on pourrait accomplir un tel miracle, faire de ce seigneur de guerre le nouvel espoir d'un monde nouveau ! Daour, on a contacté la presse, et je t'avouerai qu'on n'a aucun feed-back. »

- Merci, Olivia, as-tu quelque chose à ajouter, Lincoln ?
- Olivia a tout dit.
- Bon, pour la presse j'ai fait jouer mes relations, voici le plan média, il fait le grand chelem.
- Comment tu as fait pour l'obtenir ? me demanda Lincoln.

Je lui fis une réponse laconique, et me gardai bien de lui dire que je devais ces contacts à l'Amiral. Comme me l'avait suggéré Pierre, la première chose que je fis dès que j'eus posé le pied sur le sol américain fut de téléphoner à son bureau de Washington, on me passa son assistant, on prit mes coordonnées et, dès le lendemain, on me proposa de me recevoir le soir même.

L'Amiral me reçut en audience, à New York, il devait se rendre aux Nations unies le lendemain, et accepta de me rencontrer dans son hôtel. Il était intrigué par ma démarche, j'avais mentionné le nom de Pierre-Alexis de Bainville, et surtout par le fait que je n'avais pas demandé un rendez-vous, mais une audience. Je poussai sa porte, et, comme il l'avait compris, il fut plus pratique de dîner chez lui, dans sa suite. Aidé de ses deux cannes il se tenait debout ; c'était un vieillard roux, à la chevelure hirsute ; je m'attendais à un homme tiré à quatre épingles, rasé et coiffé, il n'était ni coiffé ni rasé... il avait un sourire très doux et il m'invita dans le salon. Je lui exposai les raisons de ma visite, la situation qui était la mienne, le fait que je ne pouvais refuser et moins encore accepter cette mission, et que je venais auprès de lui pour être conseillé. Il m'écouta avec attention tandis que son aide de camp nous servait le dîner. Il me posa des questions sur mon parcours, sur mon travail avec Pierre-Alexis, il me demanda ce que je pensais de Sarkozy, de McCain, il me demanda si McCain allait gagner cette élection. Je lui dis que non, qu'Obama allait l'emporter, d'où l'importance de nous retrouver pour préparer la prochaine échéance... Il me dit alors que je pouvais accepter et que son assistant me fournirait toute l'aide dont j'aurais besoin.

L'année se déroula sans encombre, je voyais toutes les deux semaines Graham, qui donnait les grandes directives et interrogeait chaque responsable de département. J'ai dû intervenir à quatre ou cinq reprises lors de ces réunions, où on ne faisait jamais un tour de table, il avait sa liste précise de questions à poser, de recadrages à faire entendre, ensuite il se lançait dans un long monologue sur la situation politique tant à l'intérieur du pays qu'à l'extérieur.

Darius Jones ne fut que le premier d'une longue liste de chefs d'État étrangers que nous devions faire connaître aux différentes forces politiques, économiques et médiatiques du pays, excepté que les chefs d'État en question étaient de moins en moins importants, leurs pays n'avaient aucune richesse, ne jouissaient d'aucune position stratégique, et pourtant Graham semblait ne pas s'en rendre compte, ou bien feignait de ne pas le voir.

Quand il lui arrivait de nous confier la gestion d'une mission, on s'acquittait de la tâche avec sérieux, Olivia nous faisait de longs monologues d'universitaire où elle abordait tous les aspects, puis Lincoln prenait contact avec les conseillers personnels du client, qui souvent étaient des membres de la famille, voire la maîtresse ou l'amant, et ensuite avec les différents ministres aux titres aussi alambiqués que la fonction était simple. Enfin j'intervenais pour le *media training*, dans le studio où je devais préparer l'interview. C'était un exercice périlleux. Ils n'écoutaient pas ; il fallait dans un premier temps leur montrer des débats ou des films hollywoodiens, et les comparer à des stars ou à des hommes politiques historiques pour qu'ils en viennent à seulement vous entendre. Et il fallait aussi composer avec des traducteurs qui réinterprétaient toutes vos remarques qui devenaient des panégyriques, nos missions « Potemkine » étaient résumées par une formule, que me cita un jour Pierre, de la grande Catherine : « On ne juge pas un vainqueur. »

Tout cela me conduisit à parfaire ma connaissance de la géopolitique. Sinon, le reste de notre temps, on le passait dans le bureau. On arrivait vers 7 heures, on prenait les notes que nous apportaient les juniors des autres étages, on faisait les vérifications, par moments on demandait à Olivia de se rendre à l'étage pour briefer un département à la suite d'une alternance démocratique par les armes.

Pendant ce temps Lincoln revoyait le discours d'un sénateur et moi je regardais un film que m'avait conseillé Lincoln, ou bien lisais un livre que m'avait recommandé Olivia, ou j'écrivais dans mes carnets, pardon dans mes Moleskine, en attendant que la journée se passe, ou bien j'étais à l'heure hollandaise.

Pierre s'était trompé, Ingrid ne souhaitait guère s'attacher (étrange que j'emploie ce mot), notre relation s'était prolongée simplement du fait qu'elle devait se rendre à Paris et, comme elle n'avait aucun voyage prévu à New York, je l'avais raccompagnée la veille de mon départ à la gare du Nord. Il fallut plusieurs mois avant qu'elle ne réponde à mon mail, et elle le fit précisément dans le cadre de contingences professionnelles, et non privées. Elle était à New York depuis une semaine, c'était début juin.

Cela faisait quatre mois que je ne l'avais pas vue, et étonnamment cela faisait trois mois aussi que je n'avais couché avec aucune femme. Ce n'est pas tant les opportunités qui m'ont manqué que le désir, quelque chose s'était passé avec Ingrid, que je n'essayais pas de retrouver, ni de chercher auprès d'une autre. Je ne saurais dire si c'était de la maturité de ma part ou bien le simple fait d'une expérimentation de ce que pouvait être l'attachement...

Elle possédait une fragilité qui me touchait, ce que j'aimais chez elle c'était sa gravité, elle se donnait des airs de jeune femme, ce qu'elle n'était pas. Elle avait l'apparence d'une adulte active, mais c'était une adolescente. Elle était dans un entre-deux, que je connaissais très bien, une société privilégiée, l'aisance, l'abondance, le confort qui finit par devenir un embarras, l'aisance qui mène à l'addiction, l'abondance à l'anorexie. L'indépendance à de l'indifférence, l'autonomie à un sentiment d'abandon d'où la difficulté de se fixer des limites, de devenir adulte, d'avoir des référents, de se construire, de s'opposer, c'est pour cela que bon nombre d'entre nous se vivent dans les extrêmes.

J'ai expérimenté les marges : les drogues, la vitesse, le sexe, l'alcool, et même le mysticisme religieux.

À dix-huit ans j'ai eu un accident avec la Porsche qu'on m'avait offerte pour l'obtention de mon permis de conduire, un permis que j'avais acheté.

Ma convalescence a duré plusieurs mois, et c'est pendant cette période de souffrance que j'ai pu éprouver mon corps au milieu d'autres blessés, cela m'a apaisé de savoir que je pouvais ressentir cette douleur physique, c'était une sorte d'initiation.

Je ne sais quelle occasion ou qui lui avait permis d'opérer ce basculement, ce que je savais d'elle, c'est que c'était récent, un élément l'avait poussée à changer ; je percevais à Amsterdam la façon qu'elle avait de s'acquitter de son travail : le poste qu'elle occupait était subalterne, c'était sa manière de s'utiliser.

Elle traversa l'arche de Washington Square...

Ingrid avait tout de la New-Yorkaise, excepté cette sophistication tout européenne, ses vêtements et ses accessoires venaient de grandes maisons, et pourtant elle ne le faisait pas savoir, au contraire des femmes que je rencontrais : la différence entre l'érotisme et la pornographie réside dans le fait que la pornographie est toujours plus voyante.

Je m'approchai d'elle pour l'enlacer et... elle me tendit la main.

Elle me parla de l'acquisition d'un magazine de mode, qui venait de se conclure, elle me parla de ses projets, son beau-père Martin Schmidt l'avait nommée responsable de la branche développement, et sa première mission l'avait conduite à New York, et c'était drôle qu'on se retrouve ainsi, dit-elle. Elle me demanda des nouvelles de Pierre. À cette époque je n'avais pas repris contact avec lui. Je mentis, je lui dis qu'il allait bien.

Ensuite, comme elle devait retourner finaliser le contrat, elle me proposa de la retrouver dans son appartement de SoHo pour une party, ce soir, elle écrivit son adresse sur la serviette en papier, ainsi que le numéro de téléphone fixe, elle me confia qu'elle organisait cette fête pour remercier ses collaborateurs, que c'était une soirée informelle, que je pouvais venir accompagné, à partir de 19 heures.

Je l'écoutais sans être là, j'étais encore sous le coup de cette main qu'elle m'avait tendue. Elle se leva, s'attendant peut-être que je quitte les lieux en même temps qu'elle, je lui dis que je restais, que j'allais peut-être déjeuner ici, vu que j'avais annulé mes rendez-vous.

Je laissai tomber le masque, je devais avoir un aspect pathétique, je ne cherchais pas à faire semblant, je voulais qu'elle voie, lui imposer ce qu'elle méritait, sa manière cavalière de m'avoir éconduit, je voulais qu'elle se sente mal, je voulais la faire culpabiliser.

Elle me regarda, elle hésita et finalement me dit : « À tout à l'heure, Daour. »

Je suis retourné au bureau, Lincoln était toujours dans la rédaction de son scénario, tandis qu'Olivia au téléphone rompait avec son petit ami du moment. Elle mit sa main sur le combiné :

— Daour, on nous a confié un boulot, tu peux venir, Lincoln ne m'est d'aucune aide, pourrais-tu faire jouer tes réseaux... *Mais bien sûr je t'écoute, mais, comprends-moi, tu m'appelles à mon bureau, j'ai du travail, mon chéri, je sais, tu veux qu'on parle, oui, oui, je t'appelle tout à l'heure, je te promets que cette fois-ci je le fais, oui, je t'appelle...* Ce mec c'est une plaie, il ne sait que jacter, même au pieu, il faut qu'il parle !

— Où tu l'as levé celui-là ? demanda Lincoln en bondissant de son fauteuil pour aller chercher les pages qu'il venait d'imprimer.

— Tu as employé le bon mot, je l'ai dragué dans ma salle de sport.

— Tu vas devoir changer de salle.

— Et *Shit* ! J'aime bien ma salle.

— Alors il te reste plus qu'à demander une injonction.

— Ou me faire un mec plus balèze, qu'est-ce que tu notes encore, Daour ?

— Votre conversation.

— Arrête et viens plutôt m'aider, si je te dis 9 novembre, tu penses à quoi ?

— Personnel ou historique ?

— Historique !

— Le coup d'État du 18 brumaire.

— Le coup d'État de quoi ?

— Le 9 novembre 1799 : Bonaparte met fin à la Révolution... par un coup d'État.

— Tu entends ça, Lincoln ! Lincoln !

— Qu'est-ce que vous pouvez être égocentriques, t'es bien un Français.

— Réfléchis, le 9 novembre, un événement mondial, pas régional, comme ton 18 brumaire, fais un effort, chéri.

— ... Le 9 novembre, le 9 novembre, mais oui, la « nuit de cristal ».

— La « nuit de cristal » !

— La « nuit de cristal », je ne me souvenais plus de la date ! Voilà une date qui me sera utile pour mon scénario ! Merci, Daour.

— De rien, Lincoln.

— Alors !

— Je ne sais pas, Olivia : la chute du mur de Berlin ?

— Ce n'est pas possible, sorti de la France et de l'Europe ! Tu le fais exprès... Bon, le 9 novembre, c'est le jour où le *Mayflower* arrive en vue du cap Cod, chéri !

— Elle veut dire le Massachusetts, la découverte de l'Amérique, par les Américains !

— Vous êtes en forme, aujourd'hui, et en quoi cela me concerne, ce 9 novembre ? C'est un jour chômé !

— Écoute-le ! C'est un événement historique : le 9 novembre 1620.

— Oui, c'est un autre 9 novembre...

— D'ailleurs, t'es vachement calé en 9 novembre.

— C'est vrai ! chéri.

— Je ne peux pas être brillant tout simplement ! Ce n'est pas pour me vanter, mais j'ai reçu un Van Bahr !

— C'est ça, c'est le jour de ton anniversaire, chéri !

— Ah oui ?

— Tu m'as demandé si c'est personnel ou historique !

— Excepté fêter mon anniversaire, qu'allons-nous faire le 9 novembre, ma chère Olivia ?

— Nous avons, comme tous les ans, cette célébration du *Mayflower* au large du cap Cod, d'habitude on commande une œuvre à un artiste, peintre, poète, ou bien musicien, cette année, le bureau a confié le budget de l'ADM, l'Association des descendants du *Mayflower*, à un jeune plasticien qui a filmé un happening, ce que j'appellerais plutôt une partouze vue au travers du prisme d'une longue-vue, que le pèlerin ne cesse d'astiquer pour ceux qui n'auraient pas compris, bref ce n'est pas tant le budget qui importe, ce sont les personnes qui siègent au sein de ce club ! Donc le service a merdé, et cela risque de nous griller pas seulement pour ce budget mais pour pas mal d'autres choses, alors dans ce cas on fait appel à l'ambulance ! Voilà le *deal*, on est en mai, et l'œuvre doit être présentée en novembre, donc prête au plus tard en octobre. J'ai lancé des pistes, mais le problème c'est que c'est une *short* liste, dans le cahier des charges ils ne souhaitent ni un poète ni un peintre, c'est pour cela qu'un abruti du service a fait appel à ce branleur de vidéaste, ils voulaient de la nouveauté mais de là à être violentés !

— Qu'est-ce que tu voudrais ?

— Ce que je voudrais, c'est un compositeur, ça fait longtemps qu'on n'a pas fait appel à un compositeur, un compositeur reconnu, non, plus important : connu, une belle œuvre symphonique, célébrant les espaces ! Une œuvre à l'Aaron Copland.

— Tu l'as contacté ?

— Daour chéri ! Il est mort ! Je suis désolée, tu viens de l'apprendre ?

— ...

— Il se fout de toi, Olivia, il aime mettre les gens en boîte !

— Tu connaissais Aaron Copland ?

— Oui, j'ai rencontré son œuvre par le biais de Lincoln, qui a travaillé sur le film de Spike Lee, que j'ai vu hier soir.

— Alors *He Got Game* ?

— Bon film, belle photographie et grande musique ! Pourquoi tu ne prends pas un compositeur de musique de film, comme il te faut quelqu'un de connu, et que généralement ils travaillent vite !

— C'est là qu'intervient Lincoln, il a eu beau téléphoner, soit ses contacts étaient sur un projet, soit ils ne souhaitaient pas célébrer un génocide !

— Un génocide !

— Comment il s'appelait, ce type ce matin, le mec à l'oscar ?

— Hector Emaz !

— Alors j'ai pensé à toi.

— À moi... Tu penses musique et tu penses à moi... C'est parce que je suis noir !

— Putain, tu vas pas faire ton Lincoln, vous faites chier à être paranoïaques !

— Calme-toi, Olivia, je plaisantais.

— Je ne suis pas parano, tu ne sais pas ce que c'est que d'être un problème.

— Tu es plus clair que moi, et ta phrase elle est de W.E.B. du Bois.

— Ah bon ?

— Lincoln, j'ai été prof, cette phrase je l'ai entendue, et beaucoup d'autres aussi, d'un côté par mes étudiants latinos avec qui j'avais un problème parce que j'étais une femme, de l'autre par mes étudiants noirs parce que je suis blanche, et tu ajoutes mes wasp qui me reprochaient d'être libérale...

— Et les étudiantes, qui devaient te reprocher d'être une prof séduisante.

— Tu es pardonné, Daour... je te disais... j'avais pensé à toi, parce que tu viens d'Europe mais surtout du bureau de Paris, vous devez bien avoir quelques noms à me soumettre, tu as travaillé avec Pierre, tu dois connaître pas mal de gens ?

— Tout à fait et j'ai même mieux, es-tu libre ce soir ?

— ... Oui.

— Et toi, Lincoln ?

— Suis partant, je ne sais pas pour quoi, mais je suis partant, parce que je ne suis pas, comme certains le pensent, paranoïaque.

— Bon, je vous propose une party, chez ma... une copine, ce soir à SoHo, elle a un accès direct à tout ce que l'Europe compte d'artistes et, en étant introduite par elle, d'ici la fin de la semaine, tu auras ton compositeur, Olivia.

— C'est qui ?

— C'est Ingrid Van Bahr.

— Van Bahr... le consortium Van Bahr !

— Oui.

— Alors c'est une affaire qui roule ! Les garçons, j'en profite pour aller à ma gym. À toute !

— Et si ton grand malade rappelle, qu'est-ce qu'on lui dit ?

— *Shit*, j'avais zappé... Ben, tu laisses sonner !

— C'était bien mon intention, mais le problème c'est qu'il va faire comme ce midi, à l'usure, et moi j'ai pas de temps pour ces conneries, j'ai un scénario à rendre.

— Pourquoi tu ne rentres pas !

— J'ai une conscience professionnelle, moi ! Je suis payé, je fais mes heures de présence !

— Ça fait combien de temps que dure cette situation ? demandai-je.

Les deux s'interrompirent et me regardèrent, étonnés que je leur pose cette question.

— Trois ans pour moi, et deux ans pour Olivia.

— Deux ans et demi ! chéri ! Il m'a laissée finir la mission « Émeraude » pour le sénateur Roddey Reid, puis j'ai été rétrogradée à tes côtés !

— Pourquoi Graham vous a fait ça ?

— Parce qu'il ne pouvait pas nous virer !

— Il peut rien nous reprocher sur le plan professionnel, et nous virer lui coûterait bonbon en indemnités. Faut dire que Liebermann, avant son départ, nous avait fait, à Olivia et à moi, un supercontrat ! Il avait appris que son successeur c'était Graham, et comme Peter et lui ça n'a jamais été le grand amour, il nous a demandé de rester pour surveiller la nouvelle équipe, connaissant Graham et son département, il savait qu'il allait sabrer à tout va pour embaucher des petits jeunes corvéables et inexpérimentés !

— Graham a le syndrome Jeunisme ! dit Olivia en posant son sac de sport sur son bureau. Il ne supporte pas la contradiction, c'est un être... comment tu dis, Lincoln ?

— Infatué !

— Oui, il faut être jeune pour le suivre avec abnégation, et quand quelqu'un est con, je le lui dis !

— T'as pas fini de le dire !

— Justement j'ai quelque chose à te dire, Lincoln.

— Vous connaissez la phrase d'Odette Joyeux ? demandai-je.

— C'est une actrice ! fit Lincoln.

— Oui, Odette Joyeux disait : « Vaut mieux être belle qu'intelligente, parce qu'il y a plus de cons que d'aveugles. »

— Elle est bien bonne celle-là, je la note.

— Pourquoi vous n'êtes pas partis ?

— Pour aller où, Daour ? Et faire quoi ? J'ai un salaire et une excellente couverture médicale, et quand Lincoln ne pète pas les plombs, c'est une sinécure, ça me laisse le temps d'écrire mes articles et mes livres, je n'ai jamais tant publié que depuis que je suis dans l'ambulance, je suis bien ici, dans quel autre bureau pourrais-je m'absenter en plein après-midi pour aller faire mon yoga ?

— Mais tu étais chef de département ?

— Oui, et j'avais au-dessus de moi un homme brillant.

— Tu as couché avec Liebermann ? C'est une rumeur qui court dans le bureau !

— Jamais ! Et c'est pas faute d'avoir essayé !

— Il a refusé tes avances, comme moi !

— Chéri, je t'ai jamais fait d'avances !

— C'est sympa, je croyais !

— Lincoln chéri, c'est ce qu'on appelle les bénéfices secondaires, en psychanalyse, c'est officiel tu es paranoïaque !

Elle nous quitta, nous laissant seuls, Lincoln et moi. Il tirait une drôle de tête, une triste figure d'amant éconduit, il était sérieux, il avait pensé qu'elle était, secrètement, amoureuse de lui, séductrice elle l'était — en trois mois j'ai un peu appris à la connaître —, mais allumeuse ce n'était pas son genre, elle aimait qu'on la regarde, elle avait cette réciprocité des belles femmes conscientes de l'effet qu'elles suscitent, elle était de celles avec qui on est toujours d'accord, elle était de celles à qui on cède sa place, de celles à qui on ouvre la porte, de celles qu'on laisse passer devant soi, de celles qui vous donnent les mains moites, qui vous donnent de l'orgueil.

Adolescent, j'insistais auprès de ma mère pour qu'elle vienne me retrouver devant le lycée de manière opportune, une semaine après mon entrée, pour vaincre les dernières résistances de la reine des abeilles.

Ma mère a été une très belle femme et cette beauté a fait curieusement le malheur de mon père.

Mon père s'était toujours estimé inférieur à ma mère en raison de cette beauté, mais aussi en raison de sa condition. Il était né noble, mais désargenté, et ma mère appartenait à l'aristocratie, et chez les Peuls les femmes font rarement des mésalliances. Un noble peul a le droit de se marier dans toutes les castes, il peut aller jusqu'à épouser une esclave et faire de celle-ci une légitime qui aura les mêmes droits que sa première épouse noble. Mais une femme peule, de quelque caste qu'elle soit, est bien trop noble pour épouser un homme de condition inférieure et de surcroît moins riche.

Ma mère l'épousa, consciente de l'ascendant et, plus important, de l'indépendance que lui offrait ce mari. Elle eut la franchise de déclarer ses intentions à mon père : elle voulait qu'il l'épouse, non qu'elle l'aimât mais, de tous les prétendants et porte-serviettes qui fréquentaient la demeure de son ministre de père, il était le seul qui pouvait lui offrir la liberté à laquelle elle aspirait.

Ma mère a toujours été franche, voire directe, le compromis n'était pas son élément. Alors ils firent un contrat, signé en deux exemplaires ; je trouvai celui de ma mère, mais jamais celui de mon père, même dans son coffre ; je crois qu'il voulait savoir jusqu'où elle pouvait aller et, au nombre d'articles, il regretta son initiative : il y a certaines vérités qu'il vaut mieux se cacher.

Par ce contrat elle s'engageait à assister mon père dans sa carrière, elle s'engageait aussi à ne pas prendre pour amants des connaissances du premier cercle et, parmi plein d'autres articles tous plus incongrus les uns que les autres, elle avait fait préciser, par exemple, le nombre de fois où elle pourrait découcher et, tout aussi essentiel, avec qui je devrais partager mes vacances...

Ils m'avaient fait figurer dans l'une des clauses.

Elle lui spécifia qu'elle n'accepterait qu'un enfant, qu'elle ne s'en occuperait pas, et que la fréquence de leurs relations serait déterminée selon une règle précise en trente-huit articles.

La vie sexuelle de mes parents m'était ainsi détaillée, des préliminaires à l'orgasme, en trente-huit étapes...

Mon père apposa sa signature, ce mariage accélérât sa carrière d'avocat et lui permettait d'appartenir à une influente famille. C'est ainsi qu'il présenta ma mère à mes grands-parents, même si une rumeur commençait à courir sur les mœurs de sa jolie fiancée. La beauté m'a toujours fasciné, et plus encore les critères qui la définissent, des pommettes saillantes, des lèvres charnues, un nez fin, une peau blanche, tannée, noire, des cheveux longs, courts, crépus, raides, de longues jambes, de petits pieds, un bassin large, étroit.

Les caractéristiques physiques se transforment, se bouleversent.

D'une frontière à l'autre.

Ma mère avait le don de la parure, j'aimais la regarder se maquiller, se préparer pour les réceptions, le choix de la robe de cocktail, elle était une personnalité qui avait une forte influence dans notre milieu, elle fut mon premier professeur, c'est en étudiant la mode que j'en suis arrivé aux tendances, et des tendances je suis passé à l'étude des politiques.

— Lincoln, Lincoln, je t'aime, moi, tu veux que je te prenne dans mes bras ?
Approche, tu sais ce que l'on dit... Une de perdue... Malheureux en amour...

— Daour, toi, tu me crois ?

— Mais oui, c'est une femme blessée et rancunière, viens... On n'est pas bien tous les deux ?

J'avais grand-peine à joindre mes bras autour de sa taille tellement il était large. Il n'était pas gros, il était tanké. Malgré son alimentation, il était tout en muscles.

Il me retint plus que de raison au point que je lui tapotai le dos, histoire de lui faire lâcher son étreinte. Je n'ai jamais su, et plus encore avec le temps, si Lincoln était gay ou hétéro, pourtant il était porté sur la chose (comme il aimait à le dire en se gardant bien de préciser qui étaient ses partenaires) ; la relation la plus suivie que je lui aie connue fut avec son agent. Un type charmant du nom de Monty Collins, Mortimer Collins, un élégant efféminé aux costumes sobres et aux cravates éclatantes. Je fus étonné de le rencontrer, je croyais que Lincoln avait cessé toute activité après sa mise au ban du cinéma, en tout cas c'est ce qu'il m'avait laissé entendre. En fait, il était loin de chômer depuis qu'il avait accepté ce qu'il avait toujours refusé, c'est-à-dire de travailler pour un média, selon lui, mineur : la télévision. C'est avec réticence, comme un homme déclassé, qu'il m'avoua sur le ton de la confession qu'il se prostituait pour la télévision et, ces dernières années, il avait, entre autres, collaboré à une pléthore de séries pour les chaînes HBO et Showtime. Quand il m'énonça les séries pour lesquelles il avait bossé (bien entendu sous un pseudonyme), je ne pus que laisser échapper un sifflement admiratif.

Je n'étais pas le seul à lui marquer mon admiration, il avait reçu cinq Emmy Awards ces huit dernières années. Lincoln possédait un talent que peu de scénaristes ont, celui de savoir faire parler les femmes, ses personnages féminins prenaient tout de suite de l'envergure, il avait aussi un don qui lui permettait d'écrire avec une grande aisance dans les deux genres, drama, comedy, il était très recherché pour ses dialogues, m'expliqua le vieux Monty au cours d'une conversation autour d'un brandy.

Pour autant, même s'il était un auteur prolifique et riche, il considérait sa participation à la télévision comme un pis-aller. C'est ainsi que son agent était allé chercher à sa place son sixième Emmy Award pour une minisérie, si bien que les affaires avaient repris pour Lincoln, ses scénarios et plus encore ses dialogues parsemés de sous-entendus sexuels étant à nouveau fort prisés dans les studios, à Hollywood.

Il travaillait depuis un mois sur l'adaptation d'une pièce de théâtre à succès, un projet à oscar, dont la star d'action, Michael Brattford, avait acquis les droits pour redorer son blason : quand on a cinquante-trois ans, on n'a plus les artères à sauver le monde. Son agent lui avait fait prendre conscience qu'il était grand temps pour lui, après un double pontage, de dévoiler l'acteur dramatique qu'il était, et de prendre le public et la profession à contre-pied. Il trouva la pièce en allant à New York : une pièce sensible, c'est-à-dire politique, avec des personnages forts, une pièce historique ! Contacté et sommé par son propre agent d'aller voir cette pièce, Lincoln m'avait demandé de l'accompagner, et quelle ne fut pas ma surprise de voir qu'il s'agissait d'une pièce dont je connaissais l'auteur : *Les Noces de Wolkelstein* de Lionel Seligmann.

— Alors tu en es où de ton adaptation des *Noces* pour Michael Brattford ?

— Tu as vu les films de Michael Brattford ?

— Évidemment... à la télé...

— Alors qu'en penses-tu ?

— Qu'est-ce que j'en pense ?

— Oui, Brattford !

— Brattford et penser... C'est un oxymore !

— Daour...

— Bon... Brattford dans un camp, on ne peut pas faire plus américain. C'est le John Wayne d'aujourd'hui !

— Suis d'accord, mâchoires carrées, élevé aux grains de maïs, regard bovin, qui n'a jamais ouvert un livre de sa vie, et mon obèse est censé devenir un avocat juif ashkénaze rescapé d'Auschwitz !

— Tu ne pars quand même pas totalement démuni...

— Ah bon ?

— Il a les cheveux bruns, non... c'est une bonne base...

— ... Daour... ça me ferait presque sourire, mais c'est plus grave que ça, tu sais ce qu'il m'a dit la dernière fois que je l'ai eu au téléphone ? Il a vu son nutritionniste, qui lui a prescrit un régime à base d'algues et de pousses de soja, et que d'ici un mois il pourra « se glisser dans la peau de son personnage », qu'il faudra que je lui écrive des scènes où on le verra torse nu, pour montrer qu'il s'est totalement investi dans son film. Et avant de raccrocher il me fait : « C'est plus qu'une fiction, Lincoln, c'est la vérité, c'est ma *Liste de Schindler*... Vous savez, Lincoln, ce projet j'y tiens, mon médecin est juif et beaucoup de gens dans notre profession le sont, on leur doit un grand film, pour ce que leurs grands-parents ont pu endurer, je compte sur vous, Lincoln... » J'avais envie de pleurer.

— Pourquoi tu continues à bosser pour le cinéma, vraiment ces dernières années ce que j'ai vu de mieux c'est à la télé, au cinéma, c'est des films d'ados, tout le contraire des séries, je te comprends pas, Lincoln !

— Tu trouves aussi ? Monty ne cesse de me rebattre les oreilles avec ça.

— Si Monty le dit ! Pourquoi tu utilises un pseudo ! Ce que tu as fait pour la télé c'est génial !

— Mouais, mais bon... J'aime les films dans les salles de cinéma ! J'aime les cinémas ! J'adore ces endroits ! C'est magique ! Suis un romantique ! J'adore la dernière séance ! Suis d'accord avec toi, j'ai jamais eu autant de liberté que depuis que je bosse pour la télé ! Je peux tout faire dire, je me lâche ! Mouais ! Mais tu ne sais pas ce que c'est qu'un plateau de cinéma, un tournage : t'as plus de cent personnes, devant toi, qui sont là pour toi et pour ce que tu as écrit dans ton bureau face à ton chat ! Et les premières ! Que j'aime les premières, ça me manque, je les faisais toutes, qu'importe le film, j'étais de toutes les premières. Tu sais la télé, la télé c'est pas pareil, tu es seul, t'as pas de retour, pas comme au cinéma où tu peux croiser le public à la fin de la projection et tu

peux leur demander, aux spectateurs, ce qu'ils pensent ou bien tu te glisses dans la salle et t'écoutes. À la télé c'est diffusé tu ne sais où, puis t'as les critiques dans je ne sais quel magazine à la con qui te parlent de parts de marché, et puis ça sort en DVD, encore que ceux qui achètent les DVD, c'est eux le vrai public, sinon les autres ils ont un abonnement et la télé c'est un meuble, elle s'allume quand tu l'ouvres et s'éteint quand tu la refermes comme un frigo, à part qu'on t'apporte ta bouffe, et c'est pas ma conception de l'art, ce n'est pas de l'art, c'est pas comme un film ! Ta première relation intime, la première main caressée, le premier contact, le premier baiser, c'est dans la salle, regarde les ados d'aujourd'hui !

— Je vois surtout les merdes qu'ils vont voir.

— Daour, personne ne va au cinéma pour voir un film, ce que tu peux être naïf ! On va au cinéma pour flirter, le film c'est qu'un prétexte.

— ...

— Ben oui, t'as bien été ado, plus le film est romantique et plus les ados s'aiment dans les salles...

— Tu as écrit des comédies romantiques ?

— Justement, tu sais ce qui est le plus important dans une comédie romantique ?

— Je te dirais la rencontre.

— C'est pas tout.

— Les acteurs !

— ... Oui et non...

— Le rythme...

— Il y a de ça...

— Je ne sais pas...

— ... La poursuite...

— La poursuite ?

— La poursuite... comment le personnage A va faire pour retrouver le personnage B en empruntant justement tous les transports et en usant et abusant de subterfuges... c'est la poursuite de la scène finale qui prime. Si ta poursuite est réussie, tu tiens ton public, c'est la règle de la comédie romantique, les seuls scénarios où tu commences l'écriture par la fin ! C'est pour ça que j'aime le cinéma, le film hollywoodien est un mal nécessaire...

— Tu as tout de suite trouvé ta place ?

— Oui !

— Tu n'as jamais envisagé d'être à un autre poste : réalisateur ?

— Réalisateur ? Oh que non !

— Et comment tu travailles avec les réalisateurs ?

— C'est simple, et plus c'est simple mieux c'est, il faut savoir qu'un scénario c'est un document de travail, un bon film c'est un film où tu as oublié l'écriture, tu es au service du réalisateur, si tu vois que c'est trop écrit ton film est nul, comme quand tu t'aperçois qu'une réalisation est trop appuyée, rien ne doit être paradoxalement apparent, je ne supporte pas les jeux de mots.

— J'aime bien tes dialogues.

— Il faut faire attention... Mais ce que je préfère c'est la réécriture, j'ai bossé sur pas mal de films, en tant que *script doctor* ! Tu vois ce que c'est ?

— Oui, si ça nomme bien ce dont il s'agit, on te paye pour revoir un scénario bancal, pour le remettre sur les rails.

— C'est ça, c'est super comme job, t'es super bien payé pour faire de la relecture, c'est dingue ce que les studios sont prêts à déboursier, j'ai gagné des fortunes en faisant du repoudrage.

— Je te trouve cynique, à t'écouter tu as fait ce métier pour le fric et tu serais une sorte de mercenaire de la plume. Tu ne t'es jamais investi dans un film ?

— Si, dans le premier scénario que j'ai vendu, et cela m'a coûté, si tu es un auteur deviens écrivain, dramaturge, poète, c'est la leçon que j'ai apprise : un scénariste c'est un technicien de l'écriture. Monty m'a très vite déniaisé.

— Ça fait longtemps que tu bosses avec lui ?

— Il m'a tout appris, il a été l'agent des plus grands, depuis ses seize ans il est dans le métier... Il a vu pas mal de gens s'abîmer !

— Et ton premier film, tu m'as pas dit son titre ?

— Je préfère l'oublier, j'ai obtenu de ne pas figurer au générique...

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Tout le monde a voulu améliorer le scénario ! Le producteur, le réalisateur, l'acteur, le monteur... Ce qu'il y a de pire pour un auteur, c'est quand le réalisateur ou le producteur a des velléités d'auteur, et c'est toujours le cas, et aussi quand l'acteur est persuadé que connaître un dialogue par cœur c'est préjudiciable à son jeu, je pourrais te raconter des centaines d'anecdotes... Quand tu commences, tu te dis que cela ne se passera pas comme ça avec toi et pourtant tu te ramasses et tu repars la queue entre les jambes... La première phrase que m'ait dite Monty dans son bureau après m'avoir filé mon chèque, ce fut : « Félicitations ! Voici ton chèque moins ma commission, maintenant tu fais ce que tu veux, mais je te conseillerais en tant qu'agent (si tu souhaites toujours que je le sois) de te remettre à cheval ! Et d'arrêter de te morfondre, je te rappelle qu'ils ont respecté ton travail... ils t'ont payé... » Après ce premier scénario original, je n'ai plus rien écrit d'original.

Il retourna à l'imprimante, revint à son bureau, rassembla les feuillets, et les mit dans un dossier Atlas, ainsi quiconque le voyant pouvait croire qu'il travaillait pour la société.

— Tu sais, Lincoln, que les premières fois je pensais que tu faisais du zèle, tu avais le nez toujours dans tes dossiers.

— Même Olivia... C'est un truc que j'ai chopé à l'école, je prenais un livre et dedans j'y mettais mon Marvel ! Il faut que t'aies l'air absorbé, c'est la petite touche qui fait que la personne en face ne se doute de rien, et de temps en temps tu relèves la tête ! Dis-moi, ça te dirait de lire mon scénario, j'ai besoin d'une relecture, comme tu connais la pièce...

— Donne...

Je m'installai à mon bureau et me plongeai dans l'univers de Seligmann adapté par Williams pour Hollywood.

Je finissais ma lecture quand arriva Olivia, elle nous trouva tous deux dans une attitude studieuse et silencieuse, Lincoln avait approché sa chaise et attendait mon commentaire, les bras croisés sur son torse, il me fixait, tandis que je tournais les pages de son scénario.

Son premier traitement était assez proche de la pièce, disons de ce qui faisait l'action de la pièce, sa trame. Il avait mis de côté la psychologie pour privilégier l'action, il avait donné une plus grande importance au commentaire politique dans les faits. Donc il avait su garder les tenants et aboutissants mais, contrairement à la pièce de théâtre, l'action avançait par le commentaire, par le dialogue ; dans son scénario, il avait expédié l'ascension de Heider dans de courtes séquences où on le voyait enfant, dans une atmosphère proche du surréalisme.

J'aimais beaucoup l'écriture de son scénario, ce n'était pas rébarbatif parce qu'il insistait dans ses descriptions sur les éléments du décor, sur l'accentuation de la lumière, sur le caractère disproportionné des personnages ; je lui dis après ma lecture que je trouvais qu'il y avait une atmosphère fantasmagorique.

Il me répondit qu'il n'était pas question de fantastique ni de surréalisme mais d'un autre genre et il m'apporta les jours suivants les films de Fritz Lang. C'est ainsi qu'il m'expliqua qu'il avait tenu à ce que cette première partie soit expressionniste, et réaliste pour le camp, qui était l'exposition du film.

« L'exposition !... c'est ainsi qu'on nomme la première séquence d'un film », me dit-il un jour où je lui demandais ce que cela signifiait. Mais pour le moment il m'expliqua que, pour Heider, il avait voulu un traitement onirique, de son enfance à son ascension en tant que chef des armées, de l'enfance dans une ferme en lisière de la forêt, à la tyrannie de son père, ses premières rixes, l'armée, la Première Guerre mondiale, du syndicalisme aux premiers meetings politiques.

La première partie du film montre le personnage de Heider avec, en parallèle, Wolkelstein. À l'inverse de la pièce où le drame était noué entre Dantzing et Wolkelstein, dans le film Dantzing n'est qu'une silhouette, Lincoln avait privilégié les deux extrêmes : Heider et Wolkelstein.

L'exposition du film commençait par un long plan panoramique sur une route de Pologne, une route jonchée de centaines de corps de Juifs morts d'épuisement, sur la route on entend des bruits de bottes et de blindés de l'armée russe qui avancent jusqu'aux grilles ouvertes d'un camp où il y a déjà des dizaines de charniers, les chars et les soldats russes progressent au milieu d'une grande désolation.

L'armée russe ouvre les baraquements et constate les morts. Par un long travelling avant, on voit ce que les soldats découvrent dans ces baraquements, sur les lits, sur le sol, des corps en décomposition, puis dans les chambres à gaz et dans les fours crématoires, au loin une suite de collines ferme l'horizon, la caméra continue et on voit que ces collines sont des corps, pour certains à moitié ensevelis dans des fosses communes... et la caméra fait un panoramique et retourne dans le camp, d'autres amoncellements de cadavres à ciel ouvert, un soldat aperçoit un corps qui s'extrait de l'un d'eux, il pousse un cri, il va pour armer sa mitraillette, son commandant lui baisse son arme, dans un silence assourdissant et comme Lazare apparaît Wolkstein en lambeaux (Michael Brattford torse nu). Intertitre sur l'écran : Pologne 1945.

En reposant son scénario je comprenais mieux pourquoi on appréciait son écriture : il ne se contentait pas de donner des descriptions et des dialogues, il était très descriptif, il ne se contentait pas de donner une tonalité générale, puis de passer aux dialogues, il pensait que l'abondance n'était en rien préjudiciable à la compréhension du film. Je venais de passer l'après-midi à lire la première mouture de son script. Cependant il était très lucide sur la finalité de son scénario, ce n'était qu'une suggestion, à la fin, il devrait réécrire dans le sens du réalisateur, du studio, de la star, comme il venait de le faire pour cette scène.

Je lui dis tout le bien que je pensais du scénario, j'en fis un résumé à Olivia, qui s'étonnait qu'il m'ait laissé lire ce qu'il lui refusait depuis qu'ils partageaient cet immense bureau ; nous avions tout un étage et nous n'en occupions qu'un tiers, nos bureaux étaient presque côte à côte.

Quand je commençai avec eux, j'étais installé dans un angle, ensuite, à mesure des jours, je m'étais aperçu du ridicule de cette disposition et avais demandé à Lincoln de m'aider à rapprocher ma table ; ce fut ce jour-là, justement, qu'il m'apprit qu'il était noir, comme si le fait de rapprocher mon bureau créait une relation *de facto* plus intime. C'était un mois après mon arrivée. Une semaine après le départ de Darius Jones, trois mois avant la soirée chez Ingrid à SoHo. Six avant la crise des subprimes. Sept avant ma rencontre avec Pierre-Alexis dans un restaurant de la 53^e Rue. Huit, avant la victoire de Barack Obama.

Et treize mois avant le départ de Peter Graham, le 17 avril 2009.

— Daour, dis-moi pourquoi, pour les assassinats politiques, nous sommes obligés d'ajouter cet adjectif : « politique » ? me demanda Olivia en pénétrant avec les cafés qu'elle nous apportait, comme à son habitude, tous les lundis matin.

— Certainement pour souligner le caractère non personnel du meurtre, Olivia, merci pour le café, je cours à ma réunion avec Peter.

— Te précipite pas, mon ange, Graham s'est fait lourder.

Je m'arrêtai, ce fut à ce moment que Lincoln franchit la porte du bureau, il était pour la première fois radieux.

— Je vois que tu es au courant, il t'a téléphoné ? questionna Olivia.

— Oui.

— Qui ça ? demandai-je.

Vu leurs relations avec Peter, il ne devait s'agir que de quelqu'un d'autre.

— M. Liebermann ! me répondit Lincoln.

— Et qui le remplace ? demandai-je à nouveau.

— Tu ne lui as pas dit ? interrogea Lincoln.

— Moi ! fit Olivia.

Mais quatorze mois plus tôt, le lundi 18 février 2008, avec Peter Graham nous fûmes, Olivia, Lincoln et moi-même, convoqués, à l'Hôtel Plaza, dans la suite de Darius Jones, à 10 heures précises, nous y étions depuis 9 h 30...

Rien ne vous prépare à rencontrer Darius Jones, vous avez beau vous être documenté, avoir regardé des reportages et même les documentaires qui lui étaient consacrés, avoir lu une masse d'informations le concernant, reçu de la part du secrétariat de l'Amiral des notes confidentielles émanant des services de renseignements, eh bien, tout cela ne fait qu'ajouter à la confusion. Plus on avait d'informations et moins on était informé, l'homme savait mieux que quiconque pratiquer la désinformation. Il ressemblait en cela au personnage du film d'Orson Welles, *Mr Arkadin*, qui payait un journaliste pour qu'il se renseigne sur son passé, afin de mieux l'effacer. On avait l'impression qu'il usait du même subterfuge. Plus il gravissait les marches du pouvoir et plus il s'employait à « enterrer » ses « errements de jeunesse ».

Ses compagnons d'infortune mouraient les uns après les autres, de même que les hommes d'affaires avec qui il s'était livré au trafic d'armes contre diamants et qui subissaient une vague de suicides par défenestration pandémique, tout comme les avocats des victimes de ses exactions, ou les journalistes d'investigation qui pensaient qu'un Pulitzer les attendait au bout de la rotative et qui rencontraient, le plus souvent, le canon d'un silencieux, il se contentait de les intimider, cela les rendait magnanimes et rares étaient ceux qui souhaitaient poursuivre leur enquête après avoir fait sa connaissance.

Darius Jones était un personnage fascinant.

Il était à peine sorti de l'adolescence qu'il était déjà un chef de bande redouté, on lui reconnaissait cette autorité car il était le plus cruel d'entre eux.

Il avait été de toutes les alliances, ancien protégé de Prince Johnson, puis de Charles Taylor.

Comme Taylor il était métis, sa mère était une autochtone. Mais c'était un mensonge, il aimait l'affirmer pour créer un sentiment d'adhésion mais, d'après beaucoup, il serait né en 1964 en Angola de parents angolais. D'où sa connaissance du portugais, il parle anglais avec un accent portugais. Son père a épousé en secondes noces une Libérienne, puis il est venu s'installer au Liberia, au début de la guerre en Angola, en 1975, pour faire prospérer ses affaires. Il meurt moins d'une semaine après l'assassinat du président William Tolbert, en 1980, victime des purges de Samuel Doe et de ses hommes qui s'approprient ses biens. Il est tué à coups de machette dans sa cellule, son épouse doit de rester en vie au fait qu'elle est de la même ethnie que le président Doe, elle fait passer Darius pour son fils, la famille s'exile. On perd leur trace. Puis on finit par les retrouver au Burkina Faso, au milieu des années quatre-vingt, Darius est alors chef d'une unité à la solde de Charles Taylor. Il gagne Moravia et fait partie des hommes de Prince Johnson, il torture personnellement Samuel Doe.

Et au début des années quatre-vingt-dix il devient l'un des seigneurs de guerre en Sierra Leone. Riche, puissant et influent, il place son ancien mentor Charles Taylor à la tête de l'État.

Au fil des années, des dissensions se firent jour, il n'intervint pas pour maintenir Taylor, il laissa se faire l'élection présidentielle, il alimenta en sous-main les différents seigneurs de guerre pour conserver la stabilité du pays. Tout en ayant toujours un œil sur le Liberia, il sut jouer sa partition en Guinée, en Côte d'Ivoire, il se créait ainsi des obligés avec les diamants de Sierra Leone dans différents endroits du continent, en Europe et en Amérique, il attendit son heure... En encourageant les actions de guérilla, en spéculant sur les intérêts de son pays, en affaiblissant le pouvoir, qu'il eut à l'usure... c'était un homme patient... et quand fut venue son heure, il se présenta comme président.

Quand on pense dictateur africain, on imagine une personne sanguinaire et paradoxalement débonnaire lorsqu'il pose la lame de son couteau. Dans le cas de Darius Jones, c'était un homme très beau « même en uniforme », m'avait dit Olivia, et quand il ne portait pas l'uniforme c'était un homme élégant, « il ressemble à Harry Belafonte », m'avait à nouveau glissé Olivia, quand il nous reçut entouré des membres de son gouvernement.

Il se montra courtois et attentif, approuva de la tête la séquence que nous avions préparée et que Peter Graham présenta, il détailla l'agenda des rencontres, on lui remit les questions auxquelles il avait souhaité répondre pour être certain que rien n'était biaisé. Graham lui proposa, s'il le désirait, d'aborder d'autres sujets qui ne figuraient pas sur la liste des questions.

Satisfait des réponses à ses questions, il redonna les documents à Graham. Il acceptait même de répondre aux questions portant sur la guerre en Sierra Leone. Il avait annoté le commentaire qu'Olivia avait formulé. Puis il demanda si elle souhaitait évoquer d'autres sujets. Elle répondit que oui, justement elle pensait qu'il fallait que lui-même s'attende que les journalistes abordent des questions de leur propre chef en raison de l'actualité...

Laquelle ? demanda avec un sourire roublard Darius Jones, tandis que Graham était au comble de l'exaspération.

Olivia avait la réputation d'être une gauchiste, elle avait toujours gardé sa liberté de penser, cette liberté qui avait fini par la singulariser au sein d'Altas. C'est ainsi qu'elle posa les questions que ne voulait surtout pas évoquer Graham, les sujets qui fâchent, mais qu'il était important, voire indispensable, de ne pas escamoter ; si elle ne l'avait pas fait, je l'aurais fait, on ne pouvait s'en dispenser pour aller sur un plateau, surtout avec le succès du film et la campagne menée par Leonardo DiCaprio avec *Blood Diamond* !

Darius répondit aux questions habilement, sur les enfants soldats, les amputations dans la population civile, et les diamants de sang... mais à une question à laquelle il ne s'attendait visiblement pas : l'apartheid toujours en vigueur dans son pays, il eut un silence...

Olivia n'était pas mécontente d'avoir fait perdre de sa superbe à notre seigneur de guerre, Peter Graham ne tenait plus sur sa chaise, Lincoln regarda l'assistance, je répondis à sa place en faisant la réponse qui aurait dû être la sienne, c'est-à-dire qu'il en était conscient plus que quiconque, ayant dans son sang les deux composantes de son peuple par ses grands-parents maternels (le grand-père était un colon et sa grand-mère une indigène), c'est pour cela qu'il a constitué un gouvernement d'union nationale. Comme aux États-Unis, il fallait lancer le grand chantier de réconciliation nationale que ses prédécesseurs n'avaient jamais entrepris et qui était justement la solution aux problèmes que vivait son pays, s'atteler à des actions positives, faire en sorte que les plus démunis soient représentés, et que la loi lui permette d'être équitable pour son peuple.

Mes lieux communs, mes éléments de langage plurent autant à Graham qu'à Darius Jones.

Nous quittâmes l'hôtel, Olivia, Lincoln et moi, laissant Peter Graham et Darius Jones, et nous retournâmes dans notre bar de Lexington Avenue : The Before Monday.

À peine assis, Lincoln demanda à Olivia si elle avait un compte à régler avec le père Jones.

— Évidemment, il est comme tous ces dictateurs des pays du tiers-monde, ils bénéficient de préjugés racistes, ils consentent qu'on relativise ce qui se passe là-bas.

— Qu'est-ce que tu en penses, Daour ?

— Ce que je pense ? Non, je trouve qu'elle a eu raison, vaut mieux le mettre sur la sellette maintenant que lors de l'émission, j'ai beaucoup aimé ta dernière question, Olivia ! Qu'en penses-tu toi, Lincoln, de cette ségrégation au Liberia ? Tu le savais ?

— Je ne pense pas, je ne pense rien, je suis pas libérien et j'ai pas de leçon à donner à ce peuple, surtout je trouve très déplacé qu'on leur parle de discrimination au regard de notre histoire, on devrait balayer devant notre porte !

— Lincoln, tu ne peux botter en touche ! Les USA ont une part de responsabilité, ce sont des Noirs américains qui ont contribué à créer ce pays, c'est un prolongement des États-Unis, une extension, un État du Sud en Afrique.

— Tu es un communicant, Daour, et je te ferai alors une réponse de communicant : Vous m'avez mal compris, je disais que la ségrégation c'est pas bien et c'est pas gentil, gentil ! Et qu'importe le pays ! Voilà, vous êtes contents, j'apporte ma voix pour m'indigner. Bon, on peut passer la commande !

Au début j'avais pris sa remarque pour un accès de contrition, après tout il était tout à fait normal que pour une fois un wasp prenne le temps de se pencher sur son histoire, mais au sourire d'Olivia je me doutais qu'il s'agissait de bien autre chose... Cela faisait une dizaine de jours qu'on travaillait à la séquence de Darius Jones, qui était aux États-Unis pour une visite d'État de cinq jours dont deux à Washington. Nos relations avaient eu le temps de se nouer, Lincoln me regardait avec circonspection, quand je le surprénais à lever les yeux de ses dossiers, toujours le crayon à la main. Il me jaugeait, se demandant si j'étais là pour lui mettre des bâtons dans les roues, au contraire d'Olivia qui avait tout de suite décidé pour moi que j'étais de leur côté... Lincoln, lui, avait décrété qu'il devait se méfier de moi, cela lui était plus commode, nos échanges des premiers jours ont été succincts, il était toujours le premier arrivé et le dernier parti...

En tant que chef du département (d'un département qui n'avait pas de nom, donc de fonction) je devais lui donner des ordres (après chaque réunion avec Peter Graham, je redescendais avec le programme de la semaine à venir), vu qu'Olivia et lui étaient mes subordonnés, ce que bien entendu je m'étais bien gardé de faire. Je me plaçai dès le premier jour dans une position de collaborateur et, quand je revenais de la réunion, je punaisais la feuille de mission. Les premiers jours, quand il vit que je ne me souciais pas de savoir où se trouvait Olivia, et plus encore que je m'en foutais de la surprendre dans des conversations téléphoniques extraprofessionnelles, et qu'il m'arrivait de la couvrir, il se décripa. Et, une semaine après mon arrivée, il se demanda pourquoi j'étais si complaisant avec Peter Graham, quand plus tôt dans la journée j'avais longuement discuté avec Olivia de méthode de gestion du personnel et du flux de l'information que comme elle je trouvais inadapté à notre structure. Il m'avait vouvoyé ce jour-là.

Et la semaine qui avait suivi le lundi, c'était une semaine impaire, il nous fit sa crise, son pétage de plombs comme disait Olivia, une première pour moi. Il s'excusa et m'invita à venir dans son bar de Lexington Avenue, on but suffisamment pour qu'à la fin, rejoints par Olivia, on en fût à se tutoyer.

Donc, sa sortie sur le Liberia ne prit tout son sens que le jour où il me confessa qu'il était noir, j'ai cru qu'il plaisantait, c'est Olivia qui me confirma que Lincoln était noir, et c'est ainsi que j'appris comment on les nommait dans les Antilles ces métis très clairs de peau... Je comprenais mieux son air amusé, parce que j'avais pris Lincoln pour un Blanc...

Il n'agissait pas de la même manière quand Olivia était présente ; par exemple, il ne m'appelait son frère que quand nous étions tous deux, ce qui avait le don de m'agacer, il agissait en réaction à son histoire. Il me narra, sans que je la lui demande, l'histoire de sa famille, c'était une histoire de gens de couleur, cette expression prenait tout son sens.

L'ascension sociale de sa famille s'était faite par la dépigmentation.

Ce que j'avais pris au départ pour un repentir était en fait une manifestation de son dolorisme.

- Olivia, dis-moi, tu as déjà vu Lincoln avec quelqu'un ?
- Qu'est-ce que tu entends par quelqu'un ? m'interrogea-t-elle à son tour.

Nous étions arrivés en même temps en bas de l'immeuble du 22 Mercer Street, elle sortait de son taxi, tandis que j'allais franchir le hall d'entrée. Je complimentai Olivia pour sa robe de cocktail, elle me demanda des nouvelles de Lincoln, ce qui m'amena à l'interroger sur ses mœurs : « Tu sais bien ce que je veux dire. »

— Oui... je crois que la bagatelle, comme vous dites, ne l'intéresse pas, il aime les femmes, il est hétérosexuel si c'est l'objet de ta question, par moments il laisse traîner un regard, dans la boîte son côté ours plaît beaucoup, et c'est un homme intelligent qui sait se montrer charmant, il le fut à mon arrivée dans son mouvoir, il fit un effort pour me faire oublier notre exclusion, je dis notre, mais pour lui c'était autre chose, c'est un pur esprit, un homme brillant, et qui aime la solitude. Plutôt qui aimait la solitude, vu que vous êtes en conciliabules dès que j'ai le dos tourné. De quoi vous parlez ?

— De toi, bien entendu.

— Sérieusement, il n'est plus le même depuis que tu es arrivé, je dirais que tu as une influence sur lui. Il envisage même de partir une semaine en Afrique, il m'a parlé du Sénégal, c'est de là-bas que tu es ?

— ... Il n'est jamais parti en Afrique, pourtant, il connaît mieux le Sénégal que moi...

— Tu sais, avant que tu viennes, l'Afrique, pour lui c'était Harlem... il t'apprécie beaucoup, vraiment il a changé à ton contact, tu comptes beaucoup pour lui.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Il te fait lire son scénario... il ne l'a jamais fait avant... Surtout il est sensible à tes remarques, et aussi tu n'as pas remarqué... mais ça fait presque un mois qu'il n'a pas pété les plombs...

— C'est vrai... Tu sais, je repense à ce que tu m'as dit à propos de sa frustration, et puis après quand tu m'as expliqué qu'il n'était pas blanc, et le qualificatif que tu as employé... c'est un « échappé »...

— ... Échappé, oui c'est imagé... ça vient de mes étudiants créoles de Saint-Domingue, là-bas il y a une profusion de termes pour désigner les individus et tout se fait par le biais de la couleur de peau, c'est d'une sophistication... qui au départ te bluffe, mais tu te rends assez vite compte, en discutant avec eux, que ce n'est pas une richesse au sens de société ouverte, c'est tout son contraire, plus il y a de couleurs et plus les couleurs créent des liens de subordination, ayant pour finalité la hiérarchisation, si je suis plus clair que toi, je suis au-dessus de toi, le but étant de trouver plus noir que soi... J'ai passé tout un semestre avec ces étudiants pour comprendre comment cela fonctionne, j'ai dû faire gaffe, pas tant auprès de mes étudiants que de mes collègues, la question des races est un sujet sensible en Amérique, à la fin j'en ai eu marre, mais si cela t'intéresse tu peux commencer par la base, qui comme tu le sais peut-être est française ; le fameux code Moreau, c'est le fait d'un juriste : Moreau de Saint-Méry (1750-1819). C'est un métis député de Martinique esclavagiste qui a théorisé la discrimination par l'épiderme, il a fini ses jours à Philadelphie, ruiné, désavoué, il ne devait ses subsides qu'à l'impératrice Joséphine, qui comme lui était originaire de Martinique, ce type a passé des années à imaginer toutes sortes de divisions, sous-divisions résultant du métissage... Il a répertorié, classifié une cinquantaine de combinaisons : allant du noir au blanc, et du blanc au noir... Je dois encore l'avoir dans mes cours, je te l'enverrai par mail... Dis-moi, Daour, la question de la couleur en France, elle se pose encore ?

— Voyons, Olivia, nous sommes une république, la France est une et indivisible, il n'y a que des citoyens français !

— Je te demande ça car nous avons beaucoup de professeurs antillais, j'ai rencontré ainsi Édouard Glissant, il a une réflexion sur le métissage qui a beaucoup été reprise ici.

— Comme bon nombre de nos intellectuels, heureusement qu'il y a le continent américain pour s'intéresser à leurs travaux.

— Et les Antilles françaises, tu connais ?

— Oui, j'y suis allé en vacances, et je trouve que nous avons encore de belles colonies...

— Ça m'a fait penser au Sud, j'y suis allée pour un colloque, puis, en retournant à Paris, j'ai été étonnée, dans un café, d'entendre deux Françaises qui discutaient du serveur : un Noir, beau mec, et j'ai su qu'elle parlait de lui parce qu'elles disaient un Black.

— En France, on ne dit pas noir, certains trouvent que c'est péjoratif, on dit un Black... même moi, je dis black, et en parlant des Blacks, la première fois que je suis venu à New York, j'étais ado, et j'étais étonné de voir le peu de Noirs qu'il y avait ; comme à la télé et dans les clips, et surtout dans le sport, je ne voyais qu'eux, j'ai cru que les Noirs étaient majoritaires, suis tombé des nues quand j'ai appris qu'ils ne représentaient que 12 % de la population.

— Ça le fait à tout le monde, et encore il manque ceux qui sont allés au Liberia !

- ... Tu veux qu'on monte !
- C'est une avance, chéri... Non, il fait bon, et on est en avance, dis-moi pourquoi on est toujours en avance comme ça, surtout que nos clients sont toujours en retard. Il est à peine 18 h 30, et sans nous être consultés on s'est retrouvés !
- Garde espoir, tout n'est pas perdu... Lincoln est en retard !
- On pourrait l'attendre dans un bar, celui d'en face fera l'affaire. Ainsi tu me parleras de la demoiselle qui nous reçoit, c'est ta copine ou une amie, ou les deux ?
- Il n'y a rien à en dire, c'est un malentendu.
- C'est drôle que tu emploies ce mot : malentendu... Ton malentendu... fait écho en moi à la phrase de Lacan que tu connais certainement : « L'amour, c'est offrir à quelqu'un qui n'en veut pas quelque chose que l'on n'a pas. »
- Non, je ne connaissais pas cette phrase... Olivia, c'est pas la première fois que tu m'arrêtes sur un mot que tu sors de son contexte pour le décortiquer...
- Une déformation, mon fils est sémiologue.
- Tu as un fils !
- Et même une petite-fille, qui vient de fêter ses deux ans.
- Elle se prénomme comment ?
- Cateline !
- Cateline... Nous sommes perdus.
- Je ne suis pas fan, moi aussi je trouve que ça fait Barbie ! C'est une idée de ma bru...
- Non, je ne parlais pas du prénom que je trouve joli, regarde qui nous attend au comptoir.
- Lincoln !

Son appartement occupait les trois derniers étages de l'immeuble, c'était un superbe *penthouse*, on nous fit visiter, plutôt on prit la liberté de visiter, pour une soirée informelle, on était une cinquantaine d'invités, on fut accueillis par un assistant qui nous apprit qu'Ingrid allait venir plus tard dans la soirée, elle était retenue au bureau, et qu'on pouvait commencer, que tout était à disposition et à profusion, il avait mis en pratique ce qu'il nous proposait. Il y avait beaucoup de champagne, de vin, un barman était à votre service, à chaque étage son traiteur, et sa musique, on gagna le plus bel endroit de l'appartement : sa terrasse, et nous nous assîmes dans les sofas.

Ingrid arriva dans la demi-heure, Olivia avait entrepris un jeune homme.

— Qu'est-ce qu'elle lui trouve ? fit Lincoln à mes côtés.

— Je suis d'accord avec toi, je ne vois pas ce qu'elle lui trouve. Excepté qu'il est beau, jeune et qu'il a encore ses cheveux...

— Qu'est-ce que vous pouvez être futiles !

— Olivia m'a appris que tu comptais te rendre au Sénégal ; si tu as besoin d'une adresse, j'ai un cousin qui possède un hôtel à Dakar, et tel que je le connais il insistera pour te recevoir dans sa Villa.

— Vraiment !

— Tu es mon frère ! Non...

— Merci...

— Tu comptes partir quand...

— Cet été...

— Tu vas faire le pèlerinage...

— Pèlerinage ?

— Oui, Gorée...

— ... Non... je ne vais pas faire le pèlerinage, comme tu dis... mais maintenant que tu m'en parles, j'ai bien envie de savoir d'où je suis parti... Pèlerinage...

— ... Ça va...

— Oui, non... Daour, mais c'est ta façon de le dire... Tu parles de Gorée... Ce n'est pas rien ! Bordel ! C'est un lieu de déportation, un peu de respect...

— Eh, Lincoln, du calme, je me suis mal exprimé...

— Tu sais ce que ça signifie Gorée pour moi, pour mes ancêtres, Gorée c'est...

— Écoute, je sais... j'ai suffisamment vu d'Américains, lors de la visite de la Maison des esclaves...

— De quoi tu me parles... Tu as suffisamment vu d'Américains !

— Je m'excuse, tu as raison... j'ai mal choisi mes mots, ce que je voulais dire, ce sont des souvenirs de gamin, j'avais droit à la traversée chaque fois que je venais avec mon cousin, on voyait les Américains crier, pleurer, certains se tomber dans les bras, ce sont des images qui me sont restées... Écoute, je sais très bien ce que ça peut représenter Gorée pour un Afro-Américain, un Antillais...

— Daour, tu peux dire aussi pour un Africain, pour un Européen... Je te comprends pas, vraiment de quoi tu me parles, c'est pas un show... C'est pas Disneyland, il est question de Gorée... Gorée ! Tu dirais pas ça pour Auschwitz !

— Arrête, compare le comparable... écoute, Lincoln, ce que je veux dire, c'est que Gorée et toute l'horreur qui en résulte n'avaient pas pour finalité l'extinction d'une race...

— Et qu'est-ce que tu fais de l'esclavage des Arabes...

— Des Arabes ! On parle de Gorée !

— Tu sais ce que faisaient les Arabes à leurs esclaves noirs...

— Lincoln, on était à Gorée.

— Ils les castraient... tandis que les Européens en faisaient des bêtes de somme, je te parle moi du plus grand crime d'aliénation de l'humanité, des centaines de millions d'enfants, de femmes et d'hommes, un continent spolié, l'Afrique n'est pas un continent pauvre, on l'a appauvrie, violée, pillée !

— Arrête, Lincoln, avant que je vienne, l'Afrique pour toi, c'était Harlem !

— ... Oui... Peut-être, peut-être que mon Afrique est mythique, mais je sais ce que symbolise Gorée ! Et je peux te parler en tant que descendant d'esclave et noir...

— Tous les Noirs ne sont pas descendants d'esclaves et apprends aussi que tu m'emmerdes avec ton dolorisme ; que cela vienne d'un Antillais, passe encore, mais d'un descendant du peuple qui a mis en esclavage ses frères, ça non... Fais pas celui qui s'en souvient pas...

— J'ai fait quoi ?

— Le Liberia, Lincoln, le Liberia !

— Tu es un mec retors, Daour, mais je t'aime bien, mon frère.

— Tu te rends compte...

— Quoi...

— C'est notre première dispute... On s'apprécie suffisamment pour se fâcher !

— Ouais... tu m'as épuisé... et l'autre, en face, commence sérieusement à me taper sur le système.

Le jeune apollon caressait les jambes d'Olivia tout en l'embrassant dans le cou.

— Bon, Daour, je ne vais pas tarder, cette soirée ne me plaît pas du tout. Et surtout je viens de voir une personne avec qui je n'ai pas du tout envie de discuter.

— Qui ?

— Hank Osborne.

— Hank Osborne ? Le réalisateur !

— Ouais.

— T'as bossé avec lui ?

— Ouais.

— Et...

— Je me suis tapé la tête contre le mur... Le mec vient me voir pour un projet d'adaptation, il me contacte par le biais de mon agent, on déjeune ensemble, et là il me dit : « Je suis en train de faire une adaptation, et j'aurais besoin d'un scénariste, j'aime beaucoup ce que tu fais, bla bla bla, j'ai presque fini, il y a pas beaucoup à écrire, c'est une bonne pièce, j'aurai besoin que tu agences, que tu précises mon idée, c'est pas pour me vanter, mais je suis assez content de mes dialogues. » Et moi de lui rappeler que c'est une pièce de théâtre... Là il tique et, pour faire plaisir à Monty, je le caresse dans le sens du poil, après tout c'est bien payé, et revoir le travail des autres c'est ce que je sais faire de mieux. Bon, je lui demande qui a écrit la pièce... et tu sais ce qu'il me dit...

— Non...

— William Shakespeare...

— Non !

— Et je lui demande quand même, sous le regard amusé de Monty et l'air gêné de son agent qui est aussi sa femme, Erika quelque chose, une belle Danoise, qui a fait très attention à garder son nom de jeune fille, donc je demande à mon coauteur quel est le titre de la pièce... et là roulement de tambour, il me porte l'estocade : *Jules César* !

— C'est génial.

— Il y a qu'à Hollywood !

— T'as essayé de réécrire la pièce ?

— J'ai essayé de la sauver, oui, c'est un type dangereux, il a rajouté du dialogue, et il a supprimé le monologue de Marc Antoine ! L'acte III, qui fait toute l'articulation de la pièce, c'était tout simplement horrible ! Tu connais ce monologue ! Où il harangue la foule pour mieux la manœuvrer ! C'est prodigieux !

— Oui, j'ai vu la série *Rome* !

— Tu n'as pas lu ni vu la pièce ?

— Non.

— Je ne peux en supporter davantage, Daour, je vais me coucher. Je suis à bout.

Il alla embrasser Olivia tout en bousculant son rival.

Je restai à écouter les conversations qui avaient pour objet le nouveau magazine culturel, et il avait été décidé de faire un portrait sur ce qu'il nommait le nouvel Hollywood, et il avait été décrété que le chef de file en était Hank Osborne, il allait faire la couverture du prochain numéro. Il était très entouré, à trente-six ans il avait réalisé trois films indépendants, qui avaient reçu un accueil enthousiaste tant par la critique que par le public, il n'écrivait jamais un scénario original, il prenait toujours un roman ou une pièce de théâtre libre de droits, puis il s'adjoignait une pléthore de stars. Ainsi il parvenait à faire le grand écart. Son cinéma était avant tout prétentieusement commercial.

Le groupe se disloqua à l'arrivée d'Ingrid, elle prit la parole, remerciant tous ses assistants ainsi que Hank, ensuite de petits groupes se reformèrent, elle alla de l'un à l'autre, enfin elle vint vers nous, Olivia, moi et son adonis aux mains très baladeuses qui avait un nom grec que je ne réussissais pas à mémoriser.

Je présentai Olivia à Ingrid. Et l'adonis en guise de salutations l'embrassa langoureusement, et son prénom me revint : Nicodème.

— Daour, je me barre, me dit Olivia, furieuse.

Je restai planté là jusqu'au moment où Nicodème détacha sa bouche d'Ingrid.

Ingrid demanda à Nicodème d'aller lui chercher à boire. Je retrouvai ma place. Elle était confuse, pour ma part j'étais amusé. Elle avait vu où se trouvaient les mains de son amant, avant qu'elle ne l'enlace.

— Je ne pensais pas que tu allais venir !

— Tu m'as invité !

— Je ne voulais pas dire ça.

— Il y a Nicodème qui te demande ce que tu veux boire, il est sympa, ton copain.

— Et ta copine.

— Olivia, c'est une collègue, et elle est plutôt la copine de ton copain, comme tu as pu le remarquer.

— Il ne tient pas l'alcool.

— Justement, il nous montre une autre bouteille, d'ici je ne parviens pas à voir...

— Je reviens, Daour, il faut qu'on parle.

— Je croyais qu'on s'était tout dit...

— Attends-moi.

— Tu as un autre contrat à signer ?

— Écoute, est-ce que tu peux revenir plus tard dans la soirée ?

— Je ne reviens pas, je rentre chez moi...

— Je te retrouve chez toi. Écris-moi ton adresse.

Je détachai un feuillet de mon Moleskine.

Cette nuit fut notre première nuit, les précédentes nuits ne comptèrent plus, ce n'étaient que des répétitions de cette nuit.

Je ne me doutais pas qu'on pouvait aimer au point de pleurer dans son sommeil. Je me levai et allai sangloter dans la salle de bains. Je me trouvais pathétique, et pourtant j'aimais ce qui m'arrivait. Et je comprenais mieux ce que m'avait dit un jour mon père qui guettait l'arrivée de ma mère, j'étais en âge de comprendre ce qu'il faisait à veiller dans le salon, il dormait à moitié, et je l'avais réveillé.

Il prit précipitamment son livre tombé pour se donner une certaine contenance et, quand il s'aperçut que ce n'était que moi, il le lâcha à nouveau, je le ramassai et le lui donnai, et je restai dans la pénombre à le toiser, il me dit en se levant, pour remettre son livre sur la console, cette phrase : « Il est plus important d'aimer que d'être aimé, mon fils. » Et il regagna sa chambre.

Je me suis toujours refusé à aimer, à cause de lui, je n'en voulais pas à ma mère, je trouvais qu'elle ne lui avait rien demandé, c'était lui qui se mettait dans cet état, je me suis toujours préservé, je ne sais ce qui s'est passé avec Ingrid, peut-être que si, une certaine lassitude de ce que j'étais, une certaine envie d'essayer autre chose, et peut-être même l'envie de me tromper, je ne souhaitais pas faire semblant, je ne voulais pas simuler, je souhaitais être sincère avec ce que j'éprouvais, avec ce que je vivais, et qu'importe comment cette histoire se terminerait, il était important pour moi que je la vive, que je l'éprouve... Je m'étais mis dans une perspective de souffrance, *de facto* j'avais inscrit notre relation dans un cadre qui se devait d'être conflictuel, il ne pouvait en être autrement. C'est ce qui me fit me réveiller cette première nuit. Je ne cessais de me répéter : je vais souffrir puisque je l'aime.

Je retournai dans la chambre, et je contemplai son dos, je repoussai le drap et aperçus son tatouage et soudain j'eus une bouffée d'émotion en pensant : nous ne vieillirons pas ensemble ! Et je me remis à sangloter... ainsi se déroula ma nuit, je dormais et me réveillais, partais pleurer car submergé par le bonheur de me savoir amoureux.

À son réveil, elle m'apprit son intention de s'installer à New York, et elle proposa que je vienne habiter chez elle, à SoHo.

Un mois après la mise en faillite de la banque d'affaires Lehman Brothers et le début de ce qui allait être la plus grave crise financière de l'histoire, je reçus un appel de Pierre-Alexis, il était à New York et me proposait de le retrouver dans un restaurant de la 53^e Rue, cela faisait quatre mois que je vivais en couple, et huit mois que nous ne nous étions vus. Et la première chose qui me surprit, c'est qu'il portait la barbe, une barbe à la Pierre-Alexis, c'est-à-dire taillée, civile.

Il se leva, me fit la bise. Je n'y étais plus habitué tant je passais mon temps à serrer des mains, même celles des femmes.

— Il y a quelque chose de changé chez toi, Pierre.

Il passa la main sur sa barbe.

— Un matin, j'ai eu une remontée de testostérone, mon cher Daour.

— ... Tu t'intéresses aussi au foot !

— Chaque chose en son temps !

— Alors, Berlin ?

— Je ne savais pas que le gris avait autant de nuances.

— Tu parles du temps ou des gens ?

— Ton cynisme me manque !

— Alors ça fait combien de temps que tu vis là-bas ? Ou bien tu fais la navette avec Paris ?

— Ça fait six mois, au début je rentrais le week-end, puis j'ai décidé d'y passer plus de temps, comme je n'avais pas grand-chose qui m'attendait à Paris, et Berlin pour écrire c'est parfait, il y a si peu de distractions, ce qui me laisse tout loisir pour me consacrer à mon livre.

— Un livre ?

— Oui, à Sciences-Po, ma conférence, disons plus humblement mes anecdotes ont eu un tel succès que l'un des professeurs, qui est aussi éditeur, m'a proposé et convaincu d'écrire sur notre métier...

— Donc, tu as accepté ?

— Oui...

— ... Tu sais, la toute première fois que je t'ai vu c'est le soir du 21 avril, tu étais derrière Chirac ; au contraire des politiques qui l'entouraient, tu avais l'air consterné par le résultat ; tandis que tous les autres voyaient leur reconduction, tu étais le seul dans le bureau à te tenir la tête entre les mains, tu étais appuyé contre le mur, je t'ai proposé du café, tu m'as souri et tu m'as dit que tu n'en voulais pas.

— Tu travaillais pour Altas ?

— Non, je faisais partie du cabinet Louvet, j'ai travaillé trois ans pour eux, puis j'ai été contacté par vos chasseurs de têtes.

— Tu as bien commencé, le cabinet Louvet... J'ai lu vos enquêtes et pourtant...

— Nous non plus on n'a pas voulu y croire, mais... c'est ce qui nous remontait du terrain...

— Je n'ai rien vu venir... Voilà un chapitre important pour mon livre, cette élection de 2002 !

— Tu es sérieux, tu vas vraiment l'écrire, ce livre...

— Oui, qu'est-ce qui t'étonne à la fin dans mon désir d'écrire ?

— Tu as toujours refusé les interviews et plus encore les portraits... Je comprends mieux la barbe...

— ... Au regard du travail introspectif que je commets ? La barbe ? Dans quel sens tu entends ce mot... Est-ce la sagesse, la maturité que tu loues ou bien son contraire, une manière de se dérober, de se substituer, de se cacher de l'autre, donc en premier lieu à soi-même !

— Pierre... je te dirai : un peu des deux ! Mais, dans ton cas, elle révèle plus qu'elle ne cache.

— Justement, j'ai appris par Olivia que tu vis dans un *penthouse* à SoHo, avec la belle Ingrid !

— Tu es très attendu. Ingrid a insisté, quand elle a su que je te voyais, pour que tu viennes à la maison.

— Avec plaisir... Alors, tu aimes cette ville ?

— J'aime les possibilités qu'elle offre.

— Et ce que tu n'aimes pas ?

— C'est qu'elle n'offre rien !

— ... Tu es injuste, il y a une énergie, ici tout va plus vite.

— C'est de l'hystérie et, ce n'est pas vrai, rien ne va plus vite, c'est une illusion, on a l'impression, on se donne l'impression que ça va plus vite, et tu sais pourquoi ?

— Non.

— Le décalage horaire !

— C'est amusant... mais tu es la première personne qui me le fait remarquer... néanmoins, ce que j'aime dans cette ville, c'est son rythme, l'empressement, sa diligence, ce n'est pas Paris.

— Oui, ce n'est pas Paris... et les New-Yorkais ne sont pas des Parisiens, ici il n'y a que des spécialistes. Ils ne vont pas au-delà de leurs domaines de compétence, j'ai discuté avec bon nombre d'experts, je ne dis plus intellectuels, c'est péjoratif ici, donc j'ai discuté avec ces experts sur la politique, l'histoire, les communautés, je vais t'en parler après... c'est impressionnant, comment ils se limitent, ils s'enferment.

— Ils sont pragmatiques, c'est vrai qu'en France moins tu connais ton sujet et plus tu t'estimeras avoir la légitimité d'en discuter !

— À croire que si tu n'es pas payé tu ne penses pas, réfléchir ici, c'est un métier.

— Non, tu es injuste, Olivia, par exemple, est une grande intellectuelle. Ils payent très bien leurs universitaires et, dans le domaine de la recherche, ils investissent.

— C'est ce que je te dis, la réflexion est un secteur économique, c'est comme les musées... je suis allé au MoMA, chaque salle de ce musée est à un mécène qui présente ses acquisitions... le nom du financier est bien plus gros que celui de l'artiste !

— Être riche en Amérique fait partie du domaine des beaux-arts... Laisse l'addition c'est pour moi, je t'invite, non, non, le pourboire c'est aussi pour moi... Bon, à ce que j'entends, New York ne te plaît pas...

— C'est comme cette règle stupide de laisser 20 % de l'addition, il serait plus simple de légiférer...

— Mon cher Daour, cette nation s'est construite en limitant le pouvoir de l'État... ils veulent un service et ils estiment que, s'ils ne l'ont pas, ils n'ont pas à le payer, c'est une culture qui est à l'opposé de la nôtre, c'est comme Barack Obama, avec sa couverture universelle de santé, il ne la fera jamais ! Ceux qui travaillent sont dans la force de l'âge, et les retraités ont leurs fonds de pension, ils ne voient que leurs portefeuilles, on va leur prendre de l'argent pour un

système dont ils ne voient pas l'utilité maintenant, ils ne comprennent pas que c'est un investissement ! L'élite en Amérique, elle est seulement financière...

— Et ils te le font payer ! Merci pour le dîner, Pierre.

— De rien... Tu m'impressionnes, tu es la première personne qui fait un tel rejet de New York, qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu semblais si heureux d'avoir ce poste. C'est le boulot, ton équipe (ce qui m'étonnerait, vu qu'Olivia est adorable), les gens ? Dis-moi ce qui ne va pas, mais avant aurais-tu un cigare... Merci, des petits Libertador... Ton goût est toujours aussi sûr, mon cher Daour... Bon, revenons à ce désamour.

— C'est ce dont je voulais te parler, ici je suis un Noir avant d'être un individu.

— C'est le communautarisme... Il y a des avantages et des inconvénients, mais dans l'ensemble c'est une avancée... Petite parenthèse, à Sciences-Po, il y avait peu de minorités visibles, et moins encore de fils d'ouvrier...

— Je peux comprendre que tu puisses remarquer des minorités visibles, mais des enfants d'ouvrier ? Dis-moi comment t'arrives à reconnaître un fils d'ouvrier dans une assemblée ?

— C'est simple, c'est le seul qui porte un costume comme un bleu de travail !

— Elle est drôle, je ne la connaissais pas !

— Justement, j'ai une anecdote que j'ai racontée à Sciences-Po avec Margaret Thatcher. Un jour, Bellocchio me demande de venir déjeuner avec la Dame de fer et d'autres conseillers. Le garçon s'approche, aussi intimidé que moi, pour prendre la commande. Elle répond : un steak. Le garçon demande : Madame Thatcher, et pour les légumes ? Elle répond du tac au tac : Ils prendront aussi un steak !

— Elle est excellente...

— Elle, c'était un homme d'État ! Une femme impressionnante, et Bellocchio disait d'elle que c'était la seule véritable figure importante de l'histoire politique européenne d'après guerre.

— ... Mais pour en revenir à ce que tu disais...

— La langue française est discriminante... et l'éducation est en fonction du prix du mètre carré...

— Ils sont tout de même arrivés à Sciences-Po, ils ont fait des écoles de prépa.

— Oui, mais ils partent bien de quelque part... Toi et moi, nous sommes issus d'une culture verticale. D'une hiérarchisation. Et c'est la force de l'Amérique, ici tous les hommes sont égaux devant la Loi. L'égalité dans le droit, personne ne peut s'arroger des privilèges. C'est une société horizontale. Je suis un aristocrate français, tu es un citoyen français, ayant des origines peules, et de fait, par ta naissance, tu appartiens à la noblesse peule... Toi et moi, nous appartenons à l'histoire de nos pays, par nos origines et nos aïeux. Ici, même dans le Sud, ils n'ont pas cette notion historique, ils ne s'inscrivent pas dans le passé, mais dans le présent, ils célèbrent la nouveauté, l'ascension, le devenir, ils ne capitalisent pas, et paradoxalement ce qui se rapproche le plus d'une aristocratie en Amérique, c'est les Kennedy, et c'est une famille catholique...

— Les Bush, les Clinton...

— Ils n'ont pas d'héritier mâle, et les Bush et les Clinton ne sont pas les Kennedy ! Et, à la disparition de Ted Kennedy, tu verras, la famille s'éteindra... mais parlons plutôt du noble Daour Tembely.

— Tu as quel titre, dans l'aristocratie ?

— Tu te souviens de ce que tu m'avais dit au tout début, quand je te demandais quelle différence il y avait entre l'aristocratie peule et l'aristocratie française et tu as eu cette réponse : il n'y a aucune différence, excepté que l'aristocratie peule est plus prestigieuse, les titres ne s'achètent pas !

— Je me souviens de ma réponse, mais comment tu as su ?

— Je pourrais te dire que c'est ta beauté, ton détachement, ton élégance, et aussi ton port de tête, si caractéristiques des nobles peuls, mais c'est surtout ton vocabulaire, ta syntaxe, ta culture qui t'ont inscrit dans une classe privilégiée... Et, pour répondre à ta question, j'ai le titre de comte.

— Pierre-Alexis, comte de Bainville, aurais-tu lu la pièce *Jules César* de Shakespeare ?

— Pourquoi cette question ?

— Une de mes connaissances, un roturier, était outré que je ne connaisse pas cette pièce, et selon lui, vu notre profession, il allait de soi que j'aurais dû connaître cette œuvre...

— Il a raison, et il a dû te parler de la fameuse scène de Marc Antoine, des « hommes honorables », où il parle à la plèbe de Rome !

— Tout à fait !

— Je l'ai étudiée avec Guzman lors de son séminaire, c'est sur cette tirade que Guzman a basé sa théorie du chevalier et de l'écuyer : « Amis, Romains, compatriotes, prêtez-moi l'oreille. Je viens pour ensevelir César, non pour le louer. Le mal que font les hommes vit après eux ; le bien est souvent enterré avec leurs os : qu'il en soit ainsi de César. Le noble Brutus vous a dit que César était ambitieux : si cela était, c'était un tort grave, et César l'a gravement expié. Ici, avec la permission de Brutus et des autres (car Brutus est un homme honorable, et ils sont tous des hommes honorables), je suis venu pour parler aux funérailles de César. Il était mon ami fidèle et juste ; mais Brutus dit qu'il était ambitieux, et Brutus est un homme honorable. Il a ramené à Rome nombre de captifs, dont les rançons ont rempli les coffres publics : est-ce là ce qui a paru ambitieux dans César ? Quand le pauvre a gémi, César a pleuré : l'ambition devrait être de plus rude étoffe. Pourtant Brutus dit qu'il était ambitieux ; et Brutus est un homme honorable. Vous avez tous vu qu'aux Lupercales je lui ai trois fois présenté une couronne royale, qu'il a refusée trois fois : était-ce là de l'ambition ? Pourtant Brutus dit qu'il était ambitieux ; et assurément c'est un homme honorable. Je ne parle pas pour contester ce qu'a déclaré Brutus, mais je suis ici pour dire ce que je sais. Vous l'avez tous aimé naguère, et non sans motif ; quel motif vous empêche donc de le pleurer ? Ô jugement, tu as fui chez les bêtes brutes, et les hommes ont perdu leur raison !... Excusez-moi : mon cœur est dans le cercueil, là, avec César, et je dois m'interrompre jusqu'à ce qu'il me soit revenu... », etc.

— Bravo !

— C'est magnifique, n'est-ce pas !

— Oui... Tu vas parler de Guzman dans ton livre ?

— Bien entendu, de Guzman, de Bellocchio, et de beaucoup d'autres, vois-tu, mon cher Daour, j'en ai rencontré du monde dans mon quart de siècle d'activité !

— Et si tu devais retenir quelque chose, un moment, un événement ?

— La reconnaissance par Chirac de la responsabilité de la collaboration de l'État français avec l'occupant, et ainsi un hommage aux quatre-vingts députés qui ont dit non à Vichy... la journée de commémoration de l'esclavage... l'Irak, ce que j'ai fait de mieux, ce fut avec Chirac !

— Et les autres...

— Oui, les autres... Tous les autres... Par Bellocchio, j'ai eu accès aux plus grandes chancelleries, c'était une époque, un temps où les échanges entre les politiques étaient dirigés par un principe fondamental : la réciprocité... Reagan, Mitterrand, Helmut Kohl, Margaret Thatcher... ce n'est plus le cas aujourd'hui, et Bellocchio me l'avait dit, ce fut avec l'élection de Clinton que tout a changé, et l'avènement de Sarkozy, c'est le solde de tout compte...

— Je ne vois toujours pas ce que tu lui reproches...

— Il comprend mal les problèmes compliqués de la politique... il lui manque une logique, une rigueur, une vision prospective... Le pouvoir c'est le savoir, et ce qui m'effare avec Sarkozy, c'est qu'il soit devenu président de la République !

— Mais tu l'as aidé à le devenir ?

— Daour, avec ou sans nous, il l'aurait été, et toi tu crois toujours, le plus sérieusement du monde, que c'est nous qui l'avons fait roi... C'est Chirac qui

l'a fait, c'est l'UMP qui l'a porté et c'est la gauche qui l'a fait gagner... la gauche... La gauche française, on est forcés de reconnaître que nous avons justement une gauche intellectuelle déconnectée du réel, ce qui me rappelle une phrase de Raymond Aaron : « Les intellectuels ne veulent ni comprendre ni changer le monde, ils veulent le dénoncer... »

— « Le grand œuvre évite d'advenir... »

— ...

— Lao Tseu... Je fais mon Pierre-Alexis, comme aime à le répéter Olivia chaque fois que je fais une citation... As-tu été intime avec elle ?

— Elle te l'a pas dit ?

— Elle a été très discrète, autant je connais ses histoires présentes autant, sur ce coup-là, elle n'a rien laissé paraître, elle me l'a caché !

— C'est normal, elle a une frange... il faut toujours se méfier des franges, mon cher Daour, c'est un conseil...

— Est-ce que tu me conseilles de rester ou de partir, j'ai été approché par le bureau de Paris pour reprendre ton poste de chef de département politique, penses-tu que, pour mon avenir, il serait plus judicieux...

— « L'avenir de la jeunesse, c'est la vieillesse », écrivait Paul Morand... Reste ici, tu reviendras à Paris pour être chef de bureau et, comme tu es dans les petits papiers de l'Amiral, tu seras le prochain ; il va y avoir des chaises musicales, Laroche m'a proposé son poste, l'Amiral veut qu'il intègre Genève, je ne devrais pas te le dire, mais j'ai parlé de toi, donc tu lui répondras que tu es déjà chef de département à New York, et que l'Amiral te veut à ce poste ! À ce propos, comment va notre cher Peter Graham ?

— Je ne sais pas, je ne suis guère de ses intimes.

— Tant mieux... l'Amiral est en train de reprendre la main, et on dit que, dans la crise qui se profile, il ne serait pas étranger à l'affaire...

— Tu dis que Lehman Brothers...

— Évidemment, l'économie c'est de la politique... le temps de Peter Graham est compté... Bon, que faisons-nous, on pourrait prendre un taxi pour ne pas faire attendre Ingrid, il est presque 21 h 45.

— Non, elle rentre vers 22 h 30, marchons, nous prendrons un taxi plus haut...

— 22 h 30 ! Cela ne risque plus de m'arriver, je ne vais pas mourir de surmenage.

— Tu repars quand à Berlin ?

— Demain après-midi...

— J'ai un mauvais souvenir de Berlin, j'y suis allé avec ma classe en 1993, c'était immense et vide, la ville était un chantier à ciel ouvert et les gens qu'on croisait n'étaient pas très accueillants... Notre professeur pour excuser cette animosité nous avait dit que l'Ouest avait peur de perdre ses richesses et l'Est son identité ! D'où ce mécontentement !

— Vous y êtes allés au pire moment... les années qui ont suivi la réunification ont été, comment dire : difficiles... c'est devenu une ville agréable, c'est une ville de jeunes et d'artistes, rien n'est cher mais, par contre, ce n'est guère une ville cosmopolite... elle a dû l'être à un moment donné dans un fort lointain passé... mais elle ne l'est plus... et paradoxalement elle est encore plus enclavée qu'avant le mur.

— De mon voyage, la seule chose que j'ai retenue, c'est que Berlin est construite sur du sable... Tu penses que c'est une ville qui peut encore basculer ?

— Non, c'en est fini. Brecht disait : « Malheureux les pays qui ont besoin de héros », dans l'Allemagne d'aujourd'hui je te dirai : « Heureux le pays qui a un héros ! »... et c'est là justement que le bât blesse, les Allemands sont accablés, contrits, c'est l'un des pays d'Europe où la natalité est la moins élevée, c'est une nation qui ne finit pas de panser ses plaies, c'est un peuple qui n'est toujours pas réconcilié avec lui-même ; tant qu'il y avait ce mur, on pouvait dire qu'il y

avait un bon côté du mur et un mauvais, le mur rassurait, il donnait une vision manichéenne du monde, binaire, c'était un point de fixation, la chute du mur c'est la disparition de tous ces repères, c'est une fin abrupte, aujourd'hui il y a des historiens qui font la différence entre l'Allemagne nazie et les Allemands et le nazisme. Avant de venir, j'ai assisté à la librairie Zadig à une drôle de rencontre : un poète français qui a vécu quarante ans à Berlin, autant à l'Est qu'à l'Ouest, et qui publie ses Mémoires et qui ne mentionne jamais le mot Stasi dans son livre, ce que lui a reproché son auditoire ; et, pour seule réponse, il a eu l'outrecuidance d'affirmer qu'il y a une inflation à vouloir voir l'histoire de l'Allemand de l'Est par le biais du communisme et de la Stasi, c'est comme regarder l'Allemagne de l'Ouest par le prisme du nazisme et des nazis qui ont poursuivi leur carrière après le Reich ! Il y a dans le Berlin d'aujourd'hui une délimitation, une séparation, une opposition, elle est psychologique, entre les Allemands de l'Est et de l'Ouest, aujourd'hui chaque Berlinoise est un apatride... l'Allemagne a cessé d'être, seule reste la langue allemande ; la langue c'est la continuation d'une frontière... La langue c'est la géométrie des variables...

— Tu parles cette langue ?

— De mon temps, les bons élèves faisaient allemand en première langue, et c'est une langue que j'aime...

— Je pourrai te conduire demain à l'aéroport, j'ai la voiture d'Ingrid.

— Alors, la vie à deux ?
— C'est bien, même très bien, et toi et Inès ?
— Une lapalissade...
— Une lapalissade, en voilà un joli mot pour dire à la fois l'évidence que vous soyez à nouveau ensemble et pour affirmer, comme le mot le sous-entend aussi, la trivialité de la fin de votre liaison.
— Daour, tu es bien mon écuyer...
— Merci...
— Ce que tu viens de dire, c'est une phrase que j'aurais pu faire mienne... je ne sais si c'est une qualité ou bien une imperfection dont tu devrais t'inquiéter...
— J'assume mes fréquentations, et plus encore mes références... Comte Pierre-Alexis de Bainville... Tiens, tu avais quel âge, et qu'ont dit tes parents quand tu leur as annoncé que tu épousais une danseuse ?
— J'avais vingt-sept ans, tu comptes épouser Ingrid ?
— Oui, si elle me demande en mariage.
— Ça serait bien son genre ? Ma mère n'est pas venue au mariage, et mon père n'était déjà plus de ce monde, mais je crois qu'il serait venu... oui, mon père serait venu...
— Comment il était, ton père ?
— Il était... et le tien ? Non, ne me le dis pas... le contraire de ce que tu es...
— C'est-à-dire ?
— L'homme d'une seule femme, en retrait, qui manque de confiance en lui, fragile, disons pour employer un terme plus masculin : avec une fêlure...
— Et ce que j'aurais en commun avec lui ?
— L'amour pour la même femme, votre humour, votre culture et votre conscience de classe sociale et aussi votre goût de la plaidoirie ! Je crois me souvenir qu'il est avocat.
— Oui... Dis-moi, Pierre, cette clairvoyance dont tu sais si bien faire preuve vis-à-vis des autres, sauras-tu te l'appliquer...
— « La lucidité est la blessure la plus proche du soleil », écrivait René Char, mon cher Daour... t'ai-je blessé ?
— Ce que tu nommes une fêlure était pour moi de la lâcheté, mon père ne m'a guère donné une image valorisante de la virilité, c'était, c'est un être soumis, passif...
— Daour, je n'ai pas connu mon père, il est mort quand j'étais enfant, et ce qu'il m'a légué ne m'a pas laissé une image valorisante de ce que je pouvais attendre de la vie, je me suis principalement construit en opposition à ce qu'il était et à ce que je devais être, j'ai toujours cru que je m'éloignais de lui, mais finalement je vivais à ses côtés... Mon père s'est suicidé, j'avais huit ans... Se suicider, est-ce viril ? Certains parlent de courage, d'autres de démission, mais, pour ma part, je peux seulement te parler de l'absence d'un homme que j'ai

profondément aimé et qui m'a appris à faire du vélo, la veille de son suicide... avec lui, j'ai enterré la famille qui me restait. Quand j'ai rencontré Inès, j'ai pensé créer une famille, et tout ce qui me plaisait en elle a fini par m'encombrer, son indépendance, sa carrière, je voulais une mère pour mes enfants, elle n'était plus qu'un ventre pour moi et, quand elle a avorté, j'ai su qu'elle avait fait le choix d'exister, et non de devenir une extension de ma personnalité. Nous nous sommes alors séparés, et j'ai rencontré d'autres femmes : « il faut bien que le corps exulte », comme dit une chanson... je n'en ai aimé aucune, puisque aucune n'était Inès... Je... je me suis réfugié dans ce que je connaissais le mieux : mon métier, j'ai eu les honneurs et j'ai été admiré, et le temps est passé, et maintenant je ne peux même plus faire semblant que ce que je fais a une incidence dans l'histoire, puisque nous sommes des hommes et, tels que nous sommes, nous servons d'autres hommes, qui sont de moins en moins hommes d'État...

— Pierre !

— Et maintenant, aujourd'hui...

— Pierre !

— Aujourd'hui, je ne suis plus en colère comme je pouvais l'être, il y a seulement quelques mois, quand j'ai revu Inès à Paris. Autant à Amsterdam c'était la fin de ma carrière que je célébrais, je pouvais avoir l'illusion de ne pas avoir tout raté, mais quand je l'ai vue avec ses deux belles filles, j'ai fait un malaise au retour du théâtre, dans le taxi... Daour, le lendemain dans ma chambre d'hôpital, sa fille Agathe qui m'appelle, heureuse, sur mon portable pour m'annoncer que ma conférence a été validée, quelle ironie ! N'est-ce pas ! Mon cher Daour...

— Pierre...

— Quelle ironie... Elle aurait pu être ma fille... par contre Chloé, je l'aurais abandonnée.

— Pierre...

— Oui... tu vois, ma lucidité confine à la cécité... écoute, Daour, c'est le plus important des conseils que je pourrai te donner, si tu aimes Ingrid... tu dois l'aimer pleinement, absolument, tu dois l'aimer dans ses doutes, je n'ai pas su l'écouter... après tout malheureux en amour, heureux dans son métier... j'ai reçu un Van Bahr du meilleur communicant... Fermons la parenthèse, Daour, je ne souhaite pas revenir sur tout ce que je viens de te dire, un autre jour peut-être, mais pas maintenant... de quoi étions-nous en train de parler, avant de faire cette bifurcation opralienne... Tu regardes ces émissions ?

— ... Oprah !... Ingrid regarde...

— Donc, tu regardes... je me souviens : tu me proposais de me conduire demain à l'aéroport avec la voiture d'Ingrid, mais Olivia t'a devancé, elle m'accompagne.

— Tu veux qu'on déjeune ensemble ?

— Ce n'est pas possible, j'ai un déjeuner professionnel, avec quelqu'un que tu connais... Un artiste...

— Que je connais ? Seligmann !

— ... Seligmann ? Non, Markus Kaiser...

— Kaiser, vous lui avez commandé une pièce...

— Oui... nous allons lui demander une symphonie pour la commémoration de la chute du mur...

— Tu savais que la date du 9 novembre était aussi celle de la « nuit de cristal » ?

— Oui, c'est pour cela qu'on ne célèbre pas cette date en Allemagne ! Le mur est tombé pour ce pays un 3 octobre...

— Le 3 octobre.

— Le 3 octobre 1990, le jour de la réunification où l'Est est passé à l'Ouest... le Tournant... c'est devenu la fête nationale... Olivia m'a appris que c'est par le biais d'Ingrid que vous avez fait la connaissance de Markus Kaiser...

— Oui... On a une symphonie qui sera jouée au Carnegie Hall, le 9 novembre... Le titre de l'œuvre est *Land of Plenty*.

— « Terre d'abondance », c'est joli... Je ne me doutais pas qu'il était si demandé.

— Il nous fallait un compositeur reconnu, et dans l'urgence son nom s'est imposé... Et pour toi ?

— Il fait partie du cahier des charges, c'est la ville de Berlin qui souhaite que l'enfant du pays... célèbre cette réunification, je suis là pour savoir s'il accepte, il avait donné son accord de principe, maintenant nous allons officialiser notre contrat, c'est un peu par ta faute ou plutôt grâce à toi que je suis à New York !

— C'est un homme très intéressant, tu l'as déjà rencontré ?

— Jamais, mais par contre tu as parlé de Lionel Seligmann...

— Oui, car, vois-tu, la troisième personne qui partage notre bureau est aussi scénariste, et il adapte *Les Noces de Wolkelstein* pour Hollywood !

— Ne m'en dis pas davantage... As-tu vu la pièce ?

— Oui... et j'ai bien aimé...

— Tu n'es certainement pas au courant, je viens de recevoir une note du bureau de Vienne, qui est une extension de celui de Berlin (comme quoi certaines choses ne changent pas), donc c'est étonnant que tu évoques Seligmann puisque Jörg Haider s'est tué ce matin dans un accident de la route...

— Tu as travaillé avec lui ?

— Il y a des limites à la compromission, mon cher Daour, à ce propos comment c'était de travailler pour Darius Jones ?

— « On ne juge pas un vainqueur ! »

— Je vois que « l'exercice a été profitable, Monsieur »... je crois que je vais mettre cette citation des *Contrebandiers de Moonfleet* en exergue de mon livre, je vais en discuter avec mon éditeur poète, je déjeune avec lui la semaine prochaine !

— Il est aussi poète ?

— J'espère qu'il aura la délicatesse de ne pas me demander si j'ai reçu, donc lu, sa plaquette.

— Tu l'as reçue ?

— Hélas, oui, tu sais, l'Allemand est sérieux, plutôt il a l'esprit sérieux !

— As-tu déjà écrit de la poésie ?

— Je n'ai jamais été aussi désespéré !

Nous montâmes dans le taxi, et nous passâmes la soirée à boire et à rire en compagnie d'Ingrid, il passa la nuit dans notre chambre d'ami. Le lendemain, je le conduisis à son déjeuner et, plus tard en fin d'après-midi, je reçus un appel

d'Olivia, Pierre-Alexis était mort d'une crise cardiaque dans le terminal de l'aéroport international JFK. « Il marchait pour prendre son vol quand il s'est écroulé et a perdu connaissance. »

QUATRIÈME PARTIE

« LA SYMPHONIE DES CENDRES »
DE MARKUS KAISER

RÉSONANCES

Volker Straub : *Résonances*, numéro 67, Volker Straub, Rebecca Dieter. Bonsoir, Rebecca Dieter.

Rebecca Dieter : Bonsoir, Volker Straub.

Volker Straub : Nous avons l'honneur et l'immense privilège d'accueillir sur notre plateau le grand compositeur Markus Kaiser dont la dernière création, *La Symphonie des cendres*, sera interprétée ce soir par l'Orchestre philharmonique de Berlin sous la direction de Ricardo Gatti, en point d'orgue du vingtième anniversaire de la réunification de l'Allemagne. Bonsoir, Maître.

Markus Kaiser : Bonsoir, Rebecca Dieter, Volker Straub.

Volker Straub : *La Symphonie des cendres* viendra clôturer en ce 9 novembre 2009 les manifestations qui ont ponctué depuis le 3 octobre dernier les vingt ans de la chute du mur, n'est-ce pas, Rebecca...

Rebecca Dieter : Tout à fait, Volker, et c'est la compagnie française de théâtre de rue, le Royal de Luxe, avec ses célèbres marionnettes pouvant atteindre plus de quinze mètres de haut, qui a ouvert les festivités, deux géants, l'un venu de l'est et l'autre de l'ouest, qui s'enlacent sous la porte de Brandebourg, c'était l'une des très belles images de cette commémoration ?

Volker Straub : Une belle allégorie de l'Allemagne d'aujourd'hui, qu'en avez-vous pensé, Maître ?

Markus Kaiser : Cela m'a évoqué Wagner, les géants du *Ring*.

Volker Straub : ... Wagner ! Oui... Oui... C'est un beau spectacle... Que pensez-vous de l'Allemagne vingt ans après le Tournant ? Et de Berlin ?

Markus Kaiser : Berlin, ce n'est pas l'Allemagne. Et, vingt ans après le Tournant, il y a toujours une grande différence entre l'Est et Ouest !

Rebecca Dieter : Berlin ce n'est pas l'Allemagne, mais c'est toute l'Allemagne qui fête la réunification...

Volker Straub : Votre attachement à Berlin est connu, Maître, depuis une quinzaine d'années vos œuvres en témoignent, et cette symphonie que nous allons écouter couronne votre trilogie berlinoise, que vous avez intitulée : *Avant, Pendant, Après*, qui reprend soixante années de l'histoire de cette ville.

La première œuvre est un oratorio : *Les Dits de Magda* (qui ne désigne pas un prénom féminin, mais la rue tristement célèbre de la Magdalenenstrasse qui abritait le siège de la Stasi et de ses cellules). Ce sont précisément les témoignages de ses prisonniers, victimes des persécutions de la Stasi que vous faites entendre... Un chœur d'hommes et de femmes. C'est une œuvre magnifique, bouleversante... qui a été présentée à travers le monde entier.

Rebecca Dieter : Il faut aussi rappeler, Volker, que *Les Dits de Magda* fut l'œuvre qui a reçu le premier prix Konrad Van Bahr, lors de la création de cette prestigieuse distinction qui honore tous les ans, depuis 1994, les plus grands artistes et acteurs européens...

Volker Straub : Tout à fait, Rebecca... Il faudra attendre cinq ans pour que nous puissions enfin entendre le non moins remarquable *Fall* (la chute), une partition pour quatuor à cordes, le « pendant », et enfin l'« après », *La Symphonie des cendres*, qui concluent somptueusement ce triptyque. Je vous remercie chaleureusement de m'avoir permis d'assister cet après-midi aux répétitions par l'OPB de cette œuvre au titre si énigmatique sous la direction de Ricardo Gatti... *La Symphonie des cendres*...

Markus Kaiser : Je devance votre question... Je suis né en 1943 à Berlin, sous les décombres de l'Allemagne. Et, comme vous l'avez rappelé, cette pièce est l'aboutissement de ma création sur le mur et de ma réflexion sur la ville de Berlin.

Rebecca Dieter : Votre réflexion porte aussi sur vos engagements politiques... là où on attend généralement, des compositeurs, de la musique...

Volker Straub : La musique peut-elle être politique... Maître ?

Markus Kaiser : Que faites-vous des hymnes... Volker Straub ? La musique n'est pas seulement de l'émotion, pour répondre à Rebecca Dieter, ce n'est pas seulement un agencement de sons, et de silences, de timbres et de couleurs, plus ou moins harmonieux, ni encore une proposition aléatoire, cosmologique, mathématiques pratiquées davantage par des bruiteurs que par des compositeurs.

Rebecca Dieter : Cela n'engage que vous...

Volker Straub : Maître, la musique est un art et, comme tel, elle est empirique...

Markus Kaiser : ... Oui... Volker Straub, la musique est un ART ! Et nous la faisons avec ce que nous sommes ! Nous commençons, mais ne savons où elle va nous mener, nous avons une idée de ce que nous voulons.

Rebecca Dieter : Mais justement, l'idée par moments ne prend-elle pas le pas sur l'art...

Markus Kaiser : L'Art ! La belle affaire... Je ne suis pas tel que votre question le laisse sous-entendre, et comme beaucoup de vos amis le disent à propos de mes compositions, un auteur politique, voire didactique. Je ne renie pas la part politique de ce que je compose, mais je ne crois guère qu'elle constitue l'essence même de ma musique, je suis un compositeur et votre définition du compositeur est loin de la mienne car, selon vous, le compositeur n'a que faire de la politique. Votre génération n'a aucune culture politique, Rebecca Dieter. Moi je vous réponds que l'engagement de l'artiste dans la cité est un élément intrinsèque de la vie de l'artiste. Il fut un temps où les compositeurs mangeaient à la même table que les domestiques, puis on leur a donné un statut, une situation, des subventions, des commandes...

Rebecca Dieter : Ce sont les compositeurs eux-mêmes qui ont obtenu, au fil des siècles, cette reconnaissance, donc cette indépendance...

Markus Kaiser : Qu'avons-nous fait de cette indépendance, Rebecca Dieter ? Nous sommes soutenus par des organismes, des fondations, par l'État, nous sommes libres de créer, et qu'avons-nous produit en échange de cette liberté ? À mesure des siècles et plus particulièrement du vingtième, nous avons eu une inflation du formel, cette évolution suivait la tradition de la musique savante mais, dès la seconde moitié du vingtième siècle, ce ne fut plus l'affaire des musiciens et des compositeurs mais celle d'ingénieurs programmeurs, l'outil a pris le pas sur le compositeur, ce fut plus l'affaire non pas d'un musicien mais d'un laborantin, la musique est devenue expérimentale, nous n'avons plus besoin du public, nous sommes devenus inaudibles, il suffit de voir comment le public réagit dès qu'on lui parle de musique contemporaine !

Rebecca Dieter : Vous êtes un classique, Markus Kaiser...

Markus Kaiser : C'est une assertion que je fais mienne, Rebecca Dieter...

Volker Straub : Vous êtes le plus moderne de nos classiques, ou le plus classique de nos modernes...

Rebecca Dieter : La politique dans l'art a conduit à bien des égarements. C'est pour cela que ma génération se tient loin de la politique. À vous entendre, nous sommes une génération spontanée, nous n'avons aucun sens de l'histoire, vous vous trompez, nous sommes dans une continuité, et nos références ne s'inscrivent pas dans votre filiation, c'est cela que vous nous reprochez, nous avons pris chez d'autres de vos contemporains. Quand vous dites politique, c'est le devoir de mémoire, je pourrais parler des œuvres de Willem Schütz et de sa dernière création *17 Minutes*...

Volker Straub : *17 Minutes*, nous l'avons évoqué la semaine passée... Une partition déconcertante que celle de Willem Schütz, il n'y a pas une note de musique, seulement du silence, où les musiciens traversent la scène avec les instruments à cordes (violons, violoncelles et contrebasses), symbolisant des corps suppliciés, le point d'orgue étant un piano qu'on désosse et, pendant

toute l'exécution, ou la non-exécution, le chef d'orchestre est dos à ses musiciens. C'est une œuvre qui est à la fois métaphorique, philosophique et qui reste musicale, car l'absence de musique la rend davantage présente ! Willem Schütz est un compositeur, Maître, qui n'est pas dénué de culture politique...

Rebecca Dieter : Comme beaucoup d'autres. Non, elle n'en manque pas, et c'est bien le problème : nous en avons trop, pourquoi devrions-nous faire œuvre de repentance, de devoir de mémoire sur la généalogie du mal, comme vous l'écrivez si bien, pourquoi n'aurions-nous pas le droit d'avoir pour seule préoccupation le beau, la contemplation, nous ne sommes pas nés comme vous dans les ruines, Markus Kaiser, et je défends le droit pour l'artiste de ne pas faire œuvre d'utilité publique, mais surtout, Markus Kaiser, je défends le droit à la singularité et non à la censure, à l'anathème, au procès d'intention, tel est le combat politique de ma génération, si nous devons en avoir un !

Volker Straub : Débat fort intéressant sur la musique et la politique, les modernes et les classiques... Pour ceux qui nous rejoindraient, notre invité est le grand compositeur Markus Kaiser, dont *La Symphonie des cendres* sera donnée ce soir par l'OPB devant un parterre de chefs d'État...

Rebecca Dieter : Je trouve que la forme est aussi un engagement, pour reprendre votre terme d'engagement, noble... Pourquoi voulez-vous que tous les compositeurs vous ressemblent, Markus Kaiser ?

Markus Kaiser : Loin de moi cette idée, c'est vous qui voulez que je ressemble aux autres ! C'est vous, Rebecca Dieter, qui me faites ce procès... c'est vous qui me montrez du doigt afin que je sois mis à l'index...

Rebecca Dieter : Ne vous posez pas en victime. C'est de vous-même... c'est vous qui avez commencé...

Volker Straub : *La Symphonie des cendres*, ne serait-ce pas aussi les cendres du temps, cher Maître ?

Markus Kaiser : Nous y voilà enfin, Rebecca Dieter ! Vous ne vous êtes toujours pas remise de mon article... C'était il y a presque... un an...

Volker Straub : *La Symphonie des cendres* n'est-elle pas votre œuvre la plus élégiaque, Maître ? Moi je le pense...

Rebecca Dieter : Vous avez tout de même écrit dans *Spiegel* que mon livre était une anthologie de cliniciens laborantins !

Markus Kaiser : Je reconnais que ce n'était pas très gentil pour les cliniciens laborantins !

Volker Straub : S'il vous plaît ! Pour ma part je trouve que c'est un livre important : *Compositeur d'aujourd'hui et de demain* est un livre essentiel pour qui désire connaître et comprendre la musique et ses auteurs contemporains...

Revenons à la commémoration si vous le voulez bien, ce soir Berlin n'est pas seulement le centre de l'Europe, Berlin est le centre du monde, n'est-ce pas, Rebecca ?

Rebecca Dieter : Oui, plusieurs chefs d'État sont présents en cette journée de commémoration, de la secrétaire à la Défense américaine Hillary Clinton au président Sarkozy, en passant par certains dont la venue a donné lieu à de violentes manifestations, c'est le cas du président libérien Darius Jones, accusé de crime contre l'humanité et de crimes de guerre et qui fait l'objet d'une plainte qui sera examinée très prochainement par le tribunal spécial pour la Sierra Leone, qui est chargé de juger les responsables des crimes qui y ont été commis durant la guerre civile.

Volker Straub : Nous attendons aussi la présence de Mikhaïl Gorbatchev.

Rebecca Dieter : Mikhaïl Gorbatchev, Lech Walesa et beaucoup d'autres personnalités... assisteront à nouveau à la chute du mur, symbolisé par un mur de dominos ! Plusieurs centaines de milliers de personnes, on dit même qu'on attendrait plus d'un million de personnes dans Berlin !

Volker Straub : Berlin, capitale du monde !

Markus Kaiser : ... Excepté de l'Allemagne. Berlin est la mauvaise conscience de l'Allemagne.

Volker Straub : ... Opéra ! Vous m'avez parlé après la répétition de votre projet d'opéra, vous m'avez dit que le livret était une pièce de théâtre, *Les Noces de Wolkelstein*, la dernière œuvre du dramaturge Lionel Seligmann, pouvez-vous nous en dire quelques mots, cher Maître...

Rebecca Dieter : Lionel Seligmann a obtenu, l'année de la création de cette œuvre, le prix Van Bahr de la meilleure pièce.

Markus Kaiser : L'année de la parution de votre livre, Rebecca Dieter... 2008.

Rebecca Dieter : ... *Les Noces de Wolkelstein* ont été adaptées au cinéma par le réalisateur américain Hank Osborne sous le titre *L'Armée des morts*, avec un Michael Brattford oscarisé pour son interprétation.

Volker Straub : Pourriez-vous nous parler de votre opéra avant la fin de notre émission ?

Markus Kaiser : Vous avez tout dit, Volker Straub !

Volker Straub : Avez-vous rencontré Lionel Seligmann ?

Markus Kaiser : Oui... Et ce n'est pas d'un opéra qu'il s'agit, mais d'un motet, je reprends le troisième et dernier acte de sa pièce, où les deux protagonistes,

Ariel Wolkelstein et Sebastian von Dantzing, se font face et se retrouvent devant l'Histoire, dont ils ont été les acteurs...

Volker Straub : ... Chers auditeurs, je vous rappelle que notre invité était Markus Kaiser, dont *La Symphonie des cendres* sera interprétée par l'OPB sous la direction de Ricardo Gatti et retransmise en direct de la grande salle de la Philharmonie de Berlin à 22 heures sur notre chaîne... Notre émission touche à sa fin, merci à tous, à la semaine prochaine... Tchuss !

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE « LES NOCES DE WOLKELSTEIN »

DIDASCALIE

DEUXIÈME PARTIE L'ÉPOPÉE DE L'ÉCUYER PIERRE-ALEXIS DE BAINVILLE

L'AMSTEL

COCKTAILS

LE SONGE DE LA SIBYLLE

DE JAREN

POTEMKINE

FIELDING CAFÉ

PAS DE DEUX

LE MISTRAL

TROISIÈME PARTIE MOLESKINE IN BROOKLYN DE DAOUR TEMBELY

QUATRIÈME PARTIE « LA SYMPHONIE DES CENDRES » DE MARKUS KAISER

RÉSONANCES



5 rue Sébastien Bottin, 75007 Paris
www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard*, 2010.

De Paris à Berlin, en passant par New York et Amsterdam, pour son troisième roman, Mamadou Mahmoud N'Dongo nous entraîne dans l'univers des communicants politiques, doux euphémisme pour désigner ceux qu'on nomme aussi les « faiseurs de pluie » ; hommes de l'ombre, dandys cyniques ou désabusés, véritables artisans d'un succès ou d'une défaite politique ; de Mitterrand à Sarkozy, de Reagan à Obama, d'Abdou Diouf au seigneur de guerre libérien Darius Jones, c'est plus de trente ans de l'histoire politique que nous invite à parcourir l'auteur en compagnie de ses personnages Pierre-Alexis de Bainville et Daour Tembely.

La géométrie des variables est un roman qui nous mène dans les arcanes du monde politique en nous offrant un éclairage inédit et plein de lucidité sur les liens qu'entretiennent les puissants de ce monde avec leurs conseillers. C'est aussi un livre sur l'engagement : artistique, intellectuel, et même amoureux, dans une civilisation où le fait de former un couple métis peut être considéré comme un choix politique...

Le regard que porte le romancier sur le monde contemporain est à la fois précis, dénué de tout artifice, hanté par la quête d'une vérité tronquée, et teinté d'humour.

Mamadou Mahmoud N'Dongo est né en 1970, La géométrie des variables est son cinquième livre.

DU MÊME AUTEUR

EL HADJ, roman. Éditions Le Serpent à Plumes/Le Rocher, 2008
BRIDGE ROAD, roman. Éditions Le Serpent à Plumes/Le Rocher, 2006
L'ERRANCE DE SIDIKI BÂ, récit. Éditions L'Harmattan, 1999
L'HISTOIRE DU FAUTEUIL QUI S'AMOURACHA D'UNE ÂME,
nouvelles. Éditions L'Harmattan, 1997

Cette édition électronique du livre *La géométrie des variables* de Mamadou Mahmoud N'Dongo a été
réalisée le 31/08/2010 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer le 2 septembre 2010 par
l'imprimerie FLOCH (ISBN : 9782070130429)
Code Sodis : N44910 - ISBN : 9782072414725
177077

Le format ePub a été préparé par ePagine/Isako
www.epagine.fr / www.isako.com
à partir de l'édition papier du même ouvrage.